This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

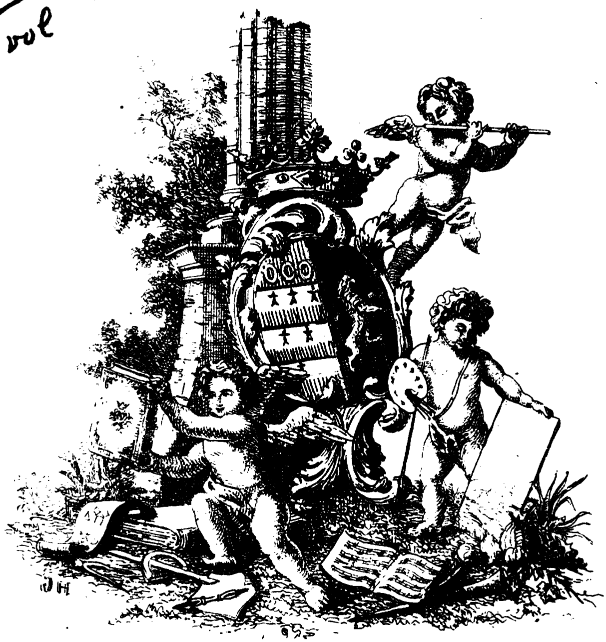
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

35+ / 2 vol 50102



Bibliothèque du Château
de Chaltrait.

RES

UES

HORDT.

35f / 2 vol 50102



Bibliothèque du Château
de Chaltrait.

D
285.8
.H8
A3

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM CIRCUMSPICE

CHARLES A. DENISON
B.L. 1893 LL.B. 1894
BEQUEST

MÉMOIRES
HISTORIQUES
DE M. LE C^TE. DE HORDT.

T. I.

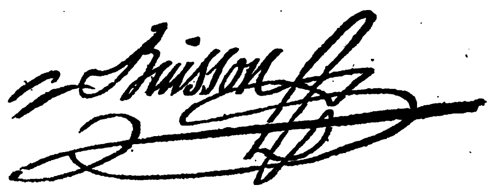
Décret concernant les Contrefacteurs, rendu le 19 Juillet 1793, l'an II de la République.

Art. III. Les Officiers de Paix, Juges de Paix ou Commissaires de Police, seront tenus de faire confisquer, à la réquisition et au profit des Auteurs, Compositeurs, Peintres ou Dessinateurs et autres, leurs Héritiers ou Cessionnaires, tous les Exemplaires des éditions imprimées ou gravées sans la permission formelle et par écrit des Auteurs.

Art. IV. Tout Contrefacteur sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'Edition originale.

Art. V. Tout Débitant d'Edition contrefaite, s'il n'est pas reconnu Contrefacteur, sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'Edition originale.

Je place la présente édition sous la sauve-garde des Lois et de la probité des Citoyens. Je déclare que je poursuivrai devant les Tribunaux tout Contrefacteur, Distributeur ou Débitant d'Edition contrefaite. J'assure même à celui qui me fera connoître le Contrefacteur, Distributeur ou Débitant, la moitié du dédommagement que la Loi accorde. Les deux exemplaires, en vertu de la Loi, sont déposés à la Bibliothèque nationale.



DE L'IMPRIMERIE DE JEUNEHOMME,
RUE DE SORBONNE, n°. 4.

MÉMOIRES HISTORIQUES, POLITIQUES ET MILITAIRES, DE M. LE C^{TE}. DE HORDT,

SUÉDOIS, ET LIEUTENANT-GÉNÉRAL DES ARMÉES PRUSSIENNES;

RÉDIGÉS PAR M. BORRELLY;

Ancien Membre de l'Académie Royale des Sciences et Belles-Lettres de Berlin, de la Société libre d'Emulation du Var, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Marseille, etc.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez F. Buisson, Libraire, rue Hautefeuille, n°. 23.

AN XIV.—1805.

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

CHARLES A. DENISON
B.L. 1893 LL.B. 1894
BEQUEST

MÉMOIRES
HISTORIQUES
DE M. LE C^TE. DE HORDT.

T. I.

embrassé la profession des armes dès sa plus tendre jeunesse : il y acquit beaucoup d'expérience, d'habileté; et dans toutes les occasions où il commanda des Corps séparés et ne put prendre conseil que de lui-même, ses résolutions furent toujours celles d'un homme sage, plein de bravoure et d'intrépidité; prévoyant les dangers et les difficultés de ses entreprises ou de sa position, mais ne manquant jamais de ressources, ni de constance et de fermeté, pour les vaincre ou pour en sortir avec gloire.

De même, comme Politique, il ne reçut jamais du grand Frédéric aucune mission directe d'une importance majeure; mais il avoit tant de douceur et d'aménité dans ses mœurs, tant de politesse et de prévenance dans ses manières, tant de circonspection et de retenue dans ses discours, une réputation de droiture et de probité si bien établie; enfin, un attachement si vrai aux intérêts de la Monarchie Prussienne, où, après son

évasion de la Suède sa patrie, il avoit été si favorablement accueilli, que, toutes les fois que le Prince Henri fut envoyé par son frère dans les Cours du Nord, il fut choisi pour y accompagner son Altesse Royale, et l'y seconder dans ses négociations.

Le Prince, qui se connoissoit en hommes, avoit en lui une confiance sans bornes; il lui communiquoit tous ses plans, il écoutoit attentivement ses observations et ses vues particulières; et plus d'une fois (ce qui, en tout genre, caractérise le grand homme) il leur donna, dans l'exécution, la préférence sur les siennes propres.

J'ai été, pendant un séjour de plus de vingt ans à Berlin, constamment honoré des bontés, et, j'ose le dire, de l'amitié de son Altesse Royale: j'étois habituellement et journellement de sa société et de toutes les fêtes qu'elle donnoit, à de certaines époques, dans son palais de la Capitale ou à sa maison de plaisance de

Rheinsberg; et dans les divers entretiens où le nom de cet Officier-général étoit rappelé, j'ai toujours vu, dans cet excellent Prince, le même empressement, le même plaisir à parler de lui comme d'un fidèle et zélé serviteur, qui, par ses conseils et par sa conduite, avoit toujours bien mérité de l'Etat et du Souverain, et à qui il devoit, en son particulier, autant d'estime que d'amitié.

Aussi, les faits qu'offrent ces Mémoires, sont d'une telle authenticité, et les considérations sur les causes qui les ont produites, puisées dans de si bonnes sources, que je ne crains pas de dire, qu'aucun Ouvrage de ce genre n'est plus digne de toute l'attention des Lecteurs qui veulent s'instruire et ne point surcharger vainement leur esprit de mensonges et de chimères.

Je dois observer encore que ces Mémoires, embrassant les principaux Événemens arrivés dans les différens Etats de l'Europe, et sur-tout en Suède, depuis

le règne de Charles XI jusqu'à celui de Gustave III, nous font parcourir successivement les plus grandes Époques de l'Histoire du dix-huitième Siècle.

Le père de M. le Comte de Hordt avoit vu sur le trône de Suède Charles XI, et Charles XII, qu'il suivit dans toutes ses campagnes. Les faits importans du règne de ces deux Monarques ont dû, par conséquent, être soigneusement recueillis par le fils, et servir, en quelque sorte, d'introduction à tous ceux dont il a été lui-même témoin oculaire, ou qui se sont passés de son temps et près de lui, ou qui lui ont été personnels.

Or, quel spectacle plus curieux et plus attachant que celui dont presque tous les Etats de l'Europe ont été, tour-à-tour, le théâtre pendant environ soixante-dix ans, et que nous présentent ces Mémoires! Que de révolutions politiques en Suède, en Russie, en Pologne, en Hollande, en Angleterre! Quelles guerres

sanglantes en Finlande, en Prusse, en Allemagne, en Italie, dans les Pays-Bas! Que de calamités pour les Peuples, toujours victimes des passions ou des erreurs de ceux qui les gouvernent! Que d'intrigues dans les Cours! que de Princes renversés de leurs trônes! Combien, enfin, de Personnages célèbres, dont l'influence dans les Cabinets et sur les Affaires, a tant de fois opéré les plus étranges bouleversemens dans la destinée des Peuples et des Empires!

M. le Comte de Hordt s'est bien moins proposé d'écrire l'Histoire universelle du Siècle où il a vécu, que celle des Événemens particuliers, qui se sont passés sous ses yeux, et auxquels il a eu quelque part dans le cours de sa vie politique et militaire. Il ne fait donc que nous donner un simple aperçu des Événemens, qui, par l'éloignement où il s'est trouvé des lieux de la scène, ne sont parvenus à sa connoissance que par des relations étrangères ou par la renommée, et qui ne

se lioient point aux faits, qu'il pouvoit envisager comme personnels, soit pour en avoir été le témoin, soit pour avoir plus ou moins concouru à les faire naître.

Ceux-ci ne sont pas tous, je l'avoue, d'une bien haute importance; mais on ne les lira pas, je l'espère, sans quelque intérêt. On y verra un vieux Militaire, plein de franchise et de bonne foi, d'une humeur naturellement enjouée, qui, vers la fin de sa carrière, se plaît encore à consigner dans ses écrits les Anecdotes de ses tendres années.

Je n'ai pas cru devoir en supprimer aucune; et j'ai tâché de conserver dans le récit que j'en ai fait d'après lui, le ton de simplicité et de candeur qui le caractérisoit, et qui l'a toujours fait distinguer dans la société.

Il consacra long-temps ses loisirs à rassembler les divers matériaux, que les convenances lui permettoient d'y faire entrer; et ce fut dans notre idiôme qu'il

se détermina à les publier un jour, si la rédaction qu'un homme de lettres pourroit en faire, remplissoit son attente et justifioit sa résolution.

Mais il parloit très-mal notre langue: son langage même, toujours incorrect et souvent barbare, étoit bien moins intelligible encore dans ses écrits; et j'avoue que lorsqu'ils passèrent entre mes mains, et que je commençai à m'occuper des moyens d'en tirer parti, en les revêtant de quelque agrément, je fus effrayé des difficultés que j'aurois à surmonter. Cent fois, je fus tenté de chercher un prétexte honnête pour me dispenser de cette entreprise. Je jugeai d'avance, que ce seroit celle de mes productions littéraires qui me coûteroit davantage, et que je ne parviendrois à faire valoir qu'à force de travail et de soins.

J'en fis le plus sévère examen. Je marquai les objets, que la décence et le goût devoient me faire écarter : je fixai l'ordre, la marche, le ton, que j'aurois à me

prescrire dans mes récits; et je pris une note exacte de tous les endroits, qui demandoient une exposition rapide des faits antérieurs, ou qui étoient susceptibles de plus de développement, ou qu'il seroit nécessaire d'accompagner des réflexions morales et politiques, que les Événemens devoient naturellement amener.

Le fonds, néanmoins, m'en parut excellent, et bien propre à intéresser ceux qui se proposeroient de connoître parfaitement les principaux Gouvernemens de l'Europe.

Mais alors, dans la rédaction des Mémoires de M. le Comte de Hordt, je ne me voyois libre ni d'ajouter ni de retrancher à mon gré; et si, pour ses intérêts et ceux de sa famille, il avoit des ménagemens à garder envers la Suède, la Russie et la Prusse, j'en avois moi-même bien plus encore; puisqu'attaché par le double lien de mon bien-être et de la reconnoissance à la Monarchie prussienne, où m'avoit appelé Frédéric-le-Grand, il me conve-

noit beaucoup moins de dépasser les bornes qu'il s'étoit prescrites.

J'avois donc à me conformer tout-à-la-fois à l'esprit et aux intentions de l'homme respectable, qui m'honoroit de sa confiance pour cette rédaction, et à consulter scrupuleusement ce que je me devois à moi-même et à ma propre tranquillité. Cette contrainte se fait remarquer presque par-tout dans ma première rédaction.

Aussitôt que je l'eus achevée, je portai à M. le Comte de Hordt mon Manuscrit et le sien : il me témoigna sur mon travail la plus flatteuse satisfaction, et m'en réitéra ses remercîmens à plusieurs reprises. Mais il m'annonça qu'il ne se détermineroit à me rendre l'ouvrage, pour être livré par moi à l'impression, que lorsque de certaines circonstances, qui l'en empêchoient dans le moment, n'existeroient plus.

Malgré les avantages que j'avois lieu de me promettre de la publication de

ces Mémoires, dont le succès me paroissoit assuré, je ne lui opposai aucun motif d'intérêt pour ce retard inattendu, et je me confiai loyalement à son honnêteté et à sa discrétion.

Depuis, quoique je continuasse de le voir très-fréquemment, et plus particulièrement, le jour de chaque semaine où le prince Henri lui faisoit l'honneur de souper chez lui, je ne lui parlai pas plus de cet objet, que s'il m'eût été absolument étranger; et dans cette sorte d'oubli de sa part, et d'indifférence apparente de la mienne, trois années entières s'écoulèrent.

Mais quel ne fut pas mon étonnement, lorsqu'en 1788 je fus informé par la voie publique, que le libraire Samuël Pitra venoit de mettre en vente, à son profit, une production de cette conséquence, et qu'il l'avoit fait imprimer clandestinement et sans mon concours!

J'appris qu'à force d'importunités, il avoit obtenu la protection de M. le

Comte de Hertzberg, l'un des Ministres du cabinet, à qui il ne cessoit de présenter l'état désespéré de son commerce; que ce Ministre, porté par caractère à ne jamais refuser son appui aux infortunés, lui avoit promis de s'employer de toutes ses forces auprès de M. le Comte de Hordt, pour qu'il lui fît l'abandon de ses Mémoires; et qu'en effet, connoissant mieux que personne toute la bonté d'ame, toute la bienfaisance de cet Officier-général, il lui avoit dépeint avec tant d'énergie la détresse de ce Libraire, qu'il avoit réussi à lui faire oublier dans ce moment, et les promesses solennelles qu'il m'avoit faites, et les droits incontestables que j'avois acquis par le travail le plus long et le plus ingrat.

Ces Mémoires eurent tout le succès que j'avois prévu; et, pour les connoître tels qu'ils étoient sortis de la presse, je n'en eus un exemplaire qu'en l'achetant.

Je m'empressai d'en prendre lecture;

et (ce qui me rassura quelque peu) je trouvai que Pitra n'avoit pas osé se permettre d'altérer en rien le corps de l'Ouvrage; mais l'Avant-propos dont il l'avoit fait précéder, et l'épître dédicatoire, qu'il avoit adressée au prince Henri, me parurent deux pièces non moins dégoûtantes l'une que l'autre par le fond des idées et par le style. Heureusement elles se produisoient sous le nom du Libraire; et je ne craignis pas, qu'elles me fussent gratuitement imputées. Ma plus grande peine fut que l'Édition étoit, d'un bout à l'autre, remplie de fautes typographiques, d'incorrections grammaticales, de phrases incomplètes et mutilées.

Mais sans m'appesantir sur des détails, qui me rappelleroient les torts dont j'ai eu à me plaindre, et que je dois oublier, je me contente d'observer qu'une entière refonte de ces Mémoires est absolument nécessaire, et que j'ai fait tous mes efforts pour les rendre plus dignes de M. le

Comte de Hordt qui en est l'objet, en donnant aux différentes matières qu'ils renferment, toute l'extension qu'ils ne purent recevoir à l'époque de la première Edition; et en les présentant sous une forme plus attrayante, mieux adaptée à l'attention du commun des Lecteurs, plus propre à faire parcourir sans fatigue la chaîne des Evénemens qu'ils embrassent.

MÉMOIRES
HISTORIQUES, POLITIQUES ET MILITAIRES,
DE
M. LE C^TE. DE HORDT.

CHAPITRE PREMIER.

De quelle Famille je sors, et quel fut mon Père. Ses premières Campagnes en France. Charles XI régnoit alors en Suède. Evénemens du règne de ce Prince. Après sa mort, son successeur rappelle mon Père dans sa Patrie. Charles XII monte sur le trône, et trois Puissances se liguent contre ce jeune Roi et lui déclarent la guerre. Ses préparatifs avant de sortir de ses Etats. Il marche contre le Danemarck.

Je sors d'une ancienne famille, qui tient un rang distingué parmi la noblesse suédoise. Mes ancêtres ont, presque tous, embrassé la profession des armes ; et dans cette glorieuse carrière, à laquelle ils se sont dévoués par

goût, autant que par l'effet des exemples domestiques toujours si puissans sur nos cœurs et sur nos esprits, ils ont également bien mérité de l'État et du Souverain. C'est le juste tribut d'éloges que leur paie ma reconnoissance : trop heureux, si, en m'applaudissant de leur appartenir, je leur ressemble au moins par quelques vertus !

Mon père (1) servit en France, et fit les dernières campagnes de la guerre qui fut terminée par le traité de Ryswick (2) en 1697; et l'une des raisons, sans doute, qui le déterminèrent à s'absenter de sa patrie, c'est que Charles XI, qui régnoit alors, avilissoit la nation et exerçoit sur elle la tyrannie la plus insupportable.

Ce prince étoit encore dans sa plus tendre enfance, quand il perdit son père Charles Gustave, à qui il succéda, et qui, par son testament, avoit nommé le duc Adolphe son frère, tuteur du jeune roi son neveu. Mais les États feignirent de ne pas connoître les dernières volontés de leur monarque, et prétendirent,

(1) Il étoit né en 1674.

(2) Cette paix fut commencée sous les auspices de Charles XI, et conclue sous ceux de Charles XII, son fils.

tendirent,

tendirent, d'ailleurs, que des dispositions de cette importance n'étoient valides, qu'autant qu'elles avoient leur approbation : ils firent donc eux-mêmes le choix d'un régent.

La minorité de Charles XI fut de près de seize ans; et lorsqu'ensuite il prit les rênes du gouvernement, ces mêmes États exigèrent de lui le serment solennel : « qu'il maintiendroit » et qu'il observeroit, religieusement, toutes » les lois existantes, par rapport à leurs » droits et à leurs priviléges; qu'il porteroit » le même respect aux droits, priviléges et » propriétés de tous ses sujets et de chaque » individu ; qu'enfin il ne feroit jamais aucun » changement pour la défense, la sûreté, la » prospérité et les besoins de son royaume, » sans l'avis du Sénat et sans le concours des » États. »

La régence avoit plongé la Suède dans une guerre désastreuse, autant qu'inutile; et le roi, en entrant dans l'administration des affaires, fut forcé d'imposer des taxes, dont le poids, accablant pour ses sujets, fit naître parmi eux les plus vives querelles. Les nobles refusoient de les payer : ils soutenoient, que l'exemption des impôts étoit l'un des priviléges, sacrés et inviolables, de leur ordre.

Les bourgeois et les paysans, réduits, pour la plupart, à la misère, s'indignoient des prétentions de la noblesse, et vouloient qu'elle partageât avec eux toutes les charges de l'État, et sans exception : ils trouvèrent bientôt les moyens de se venger d'elle et de la mettre à leur niveau.

Les États en Suède sont composés de quatre ordres ; le clergé, la noblesse, la bourgeoisie et les paysans ; et chacun de ces ordres délibère séparément. Si trois d'entr'eux s'accordent sur quelque objet d'administration, le concours du quatrième n'est jamais requis, pour que la délibération ait force de loi, si ce n'est dans les cas, où l'on attenteroit aux droits et priviléges de l'un des quatre.

On sent combien une pareille constitution est favorable, pour former des ligues contre celui des ordres qui a le malheur de déplaire, ou dont on veut humilier l'orgueil et restreindre les prétentions.

Charles XI se hâta de profiter de ces disputes, et de faire servir le ressentiment des bourgeois et des paysans à l'accroissement de sa puissance et à l'exécution de ses projets. En 1609, beaucoup de terres avoient été démembrées de la couronne : il obtint un décret

pour les y réannexer (1). C'étoit, sur-tout, en faveur des nobles, qu'avoient été faits ces démembremens; et c'étoit eux, par conséquent, qui souffroient le plus du décret rendu : aussi un très-grand nombre fut-il, dès-lors, dans la pauvreté (2).

Les ordres inférieurs poussèrent plus loin leur vengeance. L'autorité royale étoit excessivement restreinte par celle du Sénat; et

(1) Il prononçoit lui-même sur celles de ces terres, qu'on supposoit avoir fait autrefois partie des domaines de la couronne. D'abord il laissa aux possesseurs, qu'il dépouilloit, un foible dédommagement d'environ 1500 francs par an : mais, à l'assemblée suivante des Etats, il annexa, de même, cette petite rente à sa couronne.

(2) Toutes les provinces suédoises étoient plongées dans le désespoir. La noblesse livonienne, dépouillée de ses priviléges et d'une partie de ses domaines, chargea Patkul de porter ses doléances aux pieds du trône. Ce député fit à son maître la harangue la plus pathétique : Charles XI feignit de l'écouter avec attention et d'être charmé de son éloquence; et lui frappant doucement sur l'épaule : *vous avez*, lui dit-il, *parlé en brave homme pour votre patrie.* Peu de jours après, le malheureux Patkul est déclaré coupable de lèze-majesté, et comme tel, condamné à la mort : mais cette infâme et barbare sentence n'eut pas son exécution. Patkul s'étoit caché; et il alla porter ses ressentimens en Pologne.

Charles XI brûloit d'impatience d'abattre le pouvoir que ce corps s'étoit attribué, et de n'être plus désormais retenu lui-même par aucune sorte de frein. Il sut habilement faire concourir à ses desseins les bourgeois et les paysans, qui, dans cette occasion, pour assouvir leur animosité contre la noblesse, sacrifièrent leurs propres intérêts, et décidèrent : « qu'aucune » forme de gouvernement ne pourroit lier le » roi ; qu'il y pourroit faire tels changemens » qu'il voudroit ; qu'il ne seroit tenu de s'as- » treindre qu'à l'observation des statuts et des » lois du royaume ; qu'en gouvernant selon » l'avis et le consentement du Sénat, il seroit » censé ne les suivre que volontairement ; » qu'il ne seroit enfin responsable de ses » actions qu'à Dieu, de qui il avoit reçu son » royaume. »

C'est ainsi que Charles XI, qui, jusques-là, avoit à peine le nom de roi, fut tout d'un coup revêtu, par les lois elles-mêmes, de l'autorité la plus illimitée et la plus absolue. Dès-lors il n'eut plus aucune considération, ni pour le Sénat, ni pour les États, ni pour aucun de ses sujets (1) : il viola leurs pro-

(1) Il n'eut pas plus d'égards pour la reine elle-même, Ulrique Eléonore, qu'il avoit épousée en 1680; et jamais

priétés au gré de sa rapacité ou de ses caprices : on n'osa plus lui résister en rien, ou l'on ne le fit jamais impunément. Il est vrai qu'il liquida les dettes publiques ; et qu'il laissa encore, en mourant, un riche trésor : mais il n'employa, pour y parvenir, que des voies injustes et odieuses, non moins contraires à l'honneur qu'à l'humanité.

Mon père fut rappelé, en 1700, du service qu'il avoit pris chez l'étranger. Charles XI n'étoit plus (1) ; et son trône avoit passé à son

il ne lui donna aucun témoignage de confiance. Cette vertueuse princesse étoit fille de Frédéric III, roi de Danemarck ; et ce fut, le 27 juin 1682, qu'elle accoucha de Charles XII. Les infortunés, que faisoit toujours son mari, remplissoient les rues de Stockholm, et venoient pousser des cris jusqu'aux portes du palais. La reine les secouroit de son argent, de ses pierreries, de ses meubles, de ses habits même ; et dans l'impuissance de remédier à tant de maux par ses propres moyens, elle se jeta, plus d'une fois, aux pieds du roi, et les larmes aux yeux, pour le conjurer d'avoir pitié de ses sujets. *Madame*, lui dit-il un jour, *je vous ai prise pour me donner des enfans, et non pour me donner des avis.* Ses chagrins lui causèrent une maladie, qui la conduisit au tombeau, le 5 août 1693.

(1) Il mourut quatre ans après la reine, le 15 avril 1697, dans la quarante-deuxième année de son âge, et dans la trente-septième de son règne.

fils, âgé seulement de 15 ans, mais qui bientôt alloit étonner l'Europe par ses vertus guerrières et la rapidité de ses conquêtes, et terminer sa carrière militaire par les plus grands désastres, et par des pertes, dont la nation se ressent encore, et que ses successeurs ne répareront peut-être jamais.

Charles XII fut à peine monté sur le trône, que trois puissances voisines se liguèrent pour lui faire la guerre. Frédéric IV, roi de Danemarck, son cousin; Pierre I^{er}, czar de Moscovie; et Auguste, électeur de Saxe, roi de Pologne, crurent tirer avantage de son extrême jeunesse, et ne prévirent pas, qu'ils auroient à combattre un autre Alexandre.

La Livonie, la Carélie, l'Ingrie, Vismal, Vibourg, les îles de Rugen, d'Œsel, la plus belle partie de la Poméranie, les duchés de Brême et de Verden, étoient tout autant de conquêtes, qu'il devoit aux talens militaires et politiques de ses ancêtres : une longue possession les assuroit à sa couronne; et les traités solennels de Munster et d'Oliva, soutenus par la terreur des armes suédoises, l'avoient successivement consacrée: mais les princes, qui formoient cette puissante ligue, ne doutèrent pas qu'ils ne parvînssent, sans beaucoup de

difficultés, à lui enlever ces belles provinces.

Rien, dans les premiers temps de son administration, ne donnoit de lui des idées bien favorables; et les préjugés, que faisoit naître son inapplication, étoient tellement répandus et si bien établis, que les ambassadeurs des cours étrangères s'accordoient tous à le dépeindre, dans leurs dépêches, comme un génie des plus médiocres et qui ne feroit jamais rien de grand.

Cependant une foule d'anecdotes de sa jeunesse auroient dû faire présager d'avance ce qu'il seroit capable d'entreprendre et d'exécuter. Avec quelle audace et quelle rapidité ne l'avoit-on pas vu, dès l'âge de seize ans, s'affranchir de la domination de la reine Edwige-Eléonore de Holstein, veuve de Charles X, que le roi son fils avoit déclarée tutrice du jeune roi, son petit-fils, et régente du royaume, et dont le testament avoit, en conséquence, prolongé la minorité du prince jusqu'à sa dix-huitième année (1)? La con-

(1) Cette princesse ambitieuse l'éloignoit, autant qu'elle le pouvoit, des affaires; et son royal pupile ne passoit son temps qu'à faire la revue de ses troupes ou même quelquefois l'exercice avec elles. Un jour qu'il revenoit des manœuvres, qu'il avoit commandées à

généraux, qui avoient autrefois si souvent illustré les armes suédoises, n'existoient plus; et le jeune monarque avoit fait jusques-là, par sa conduite, de si fâcheuses impressions sur les esprits, qu'on n'espéroit guères que les orages, qui s'apprêtoient à fondre sur lui, donneroient à ses talens cachés l'occasion de se déployer.

Il fut proposé, dans le conseil, de détourner la tempête par des négociations. Le roi frémit de rage à cette proposition. Il n'assistoit aux délibérations, qu'en croisant ses jambes sur la table, et qu'avec une distraction, une indifférence bien peu royale. Tout d'un coup il s'élance de son siége, et d'un ton assuré : *J'ai résolu*, dit-il, *de ne jamais faire une guerre injuste ; mais de n'en finir une légitime*, *que par la destruction de mes ennemis*. Ces paroles frappèrent l'assemblée d'étonnement; et l'on reçut avec admiration ses ordres pour la guerre.

D'abord on fit partir huit mille hommes pour la Poméramie, voisine du Holstein, dont le duc étoit vigoureusement pressé par les Danois, et qui avoit grand besoin d'être secouru. Ses États étoient ravagés, son château de Gottorp pris; Tonningue assiégée et réduite aux abois : il désespéroit de résister plus long-

temps à ses ennemis ; et d'un autre côté, il voyoit les troupes saxonnes, celles de Brandebourg, de Wolffenbutel et de Hesse-Cassel, qui s'avançoient par des marches forcées, pour se réunir aux Danois.

Ce prince, plein de bravoure et de douceur, s'étoit rendu à Stockholm avec la duchesse, son épouse, et sœur aînée de Charles XII ; et se jetant entre ses bras, ils avoient obtenu de lui la promesse, qu'il ne les laisseroit pas longtemps dans cette cruelle détresse. Il s'empressa de leur tenir parole.

Il établit ensuite, pour la Suède, un conseil de défense ; et quelques sénateurs, dont il fit choix, furent chargés de tout ce qui regardoit la marine, le militaire et les différentes fortifications du pays. Le Sénat en corps reçut la commission de surveiller l'intérieur, et de régler provisionnellement, pendant son absence, le reste des affaires.

Enfin, le 8 mai de l'année 1700, il partit de Stockholm, où sa destinée étoit de ne plus revenir ; et accompagné de son ministre Piper et du général Renschild, il s'embarqua, montant le plus grand vaisseau de sa flotte, composée de quarante-cinq.

CHAPITRE II.

Expéditions brillantes de Charles XII. Réduction des Danois. Paix de Travendahl. Défaite du Czar devant Narva. Vive poursuite du Roi Auguste. Paix de 1706. Stanislas Leczinski, reconnu Roi de Pologne. Tous les Ennemis de Charles XII s'empressent de lui offrir la Paix. Il la refuse. Son Caractère. La forme du Gouvernement changée en Suède à la mort de Charles XII. Principales dispositions de la nouvelle Constitution. Ulrique Eléonore appelée à la Succession de son Frère. Elle règne environ un an, et se démet de la royauté en faveur du Prince de Hesse-Cassel, son époux.

PERSONNE n'ignore que les succès du héros suédois tinrent du prodige : ils excitèrent l'enthousiasme de toute sa nation et l'étonnement de toute l'Europe.

Il pénètre dans le Danemarck, assiége Copenhague, force l'armée ennemie dans ses retranchemens, et menace Fréderic de mettre son royaume et sa capitale à feu et à sang, s'il ne satisfait promptement son allié le duc de Holstein.

Que de circonstances n'annoncent pas déjà

le grand capitaine dans ce jeune monarque! Sa flotte, combinée avec un nombre de vaisseaux anglais et hollandais, rencontre celle des Danois : celle-ci s'éloigne et n'ose se mesurer avec elle. Il arrive devant Copenhague; et sur-le-champ, il ordonne à Renschild de faire une descente, et d'assiéger par terre cette capitale, tandis que ses vaisseaux la bloqueront par mer. Tout s'exécute avec promptitude. La flotte s'approche d'Humblebek, distante de sept milles de Copenhague, et s'arrête. Le roi se met dans la première chaloupe, à la tête de ses gardes, et s'avance avec intrépidité vers le rivage, sous les coups de canon de ses vaisseaux, qui protègent la descente (1).

(1) Le comte de Guiscard, ambassadeur de France, étoit auprès de lui. *M. l'ambassadeur*, lui dit le roi, *vous n'avez rien à démêler avec les Danois; et, s'il vous plaît, vous n'irez pas plus loin. Sire*, lui répond gaîment M. de Guiscard, *le roi mon maître m'a ordonné de résider auprès de votre majesté : je me flatte que vous ne me chasserez pas aujourd'hui de votre cour, qui n'a jamais été si brillante.* Les bateaux de débarquement étoient encore à une petite distance du rivage : Charles XII s'impatiente de ne pas aborder assez-tôt. Il s'élance de sa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, ayant de l'eau jusqu'au dessus de la ceinture. Ses ministres, le comte de Guiscard, les officiers, les soldats,

Les habitans de Copenhague, consternés, le font supplier, par leurs députés, de ne pas bombarder la ville : il le leur promet ; leur impose une contribution de quatre cent mille rixdalles ; leur commande de faire voiturer dans son champ toutes sortes de provisions, dont la valeur leur sera fidèlement payée ; et dès le jour même, l'abondance est si grande parmi ses troupes, que les Danois eux-mêmes viennent s'y pourvoir de ce qu'ils ne trouvent plus dans leurs propres marchés.

Le roi de Danemarck, alors dans le Holstein, voit la mer Baltique couverte de vaisseaux ennemis, et un jeune conquérant, qu'on avoit cru sans capacité comme sans expérience, déjà maître de la Zéelande, et prêt à s'emparer de la capitale. Il fait proclamer, que tous ceux de ses sujets, qui prendront les armes contre les Suédois, auront à l'avenir leur liberté. Charles lui fait dire, qu'il ne lui fait la guerre que pour l'obliger à faire la paix ; et

suivent son exemple, et marchent au rivage, au milieu d'une grêle de balles, qui sifflent à leurs oreilles. *Qu'est-ce que ce sifflement ?* dit le roi, en s'adressant au général-major Stuard..... *Sire, ce sont les balles de fusil qu'on vous tire*, répond l'officier. *Bon*, poursuit le roi, *ce sera là désormais toute ma musique*.

que, s'il ne veut pas la destruction de sa capitale et la perte de son royaume, il doit se hâter de rendre justice au duc de Holstein qu'il opprime.

Aussitôt un congrès est assemblé à Travendahl ; et l'ordre lui est signifié de la part de Charles, d'achever le traité aussi rapidement qu'il est descendu en Zéelande. Toutes les négociations finissent : le duc de Holstein est indemnisé de tous les frais de la guerre ; toutes ses places lui sont rendues ; et un roi de dix-huit ans, qui n'exige rien pour lui-même, a la gloire de terminer cette guerre en moins de six semaines.

Vainqueur des Danois, il marche contre le czar Pierre Ier. ; attaque son armée de quatre vingt mille hommes devant Narva ; et, après avoir massacré ou noyé trente mille ennemis, et en avoir obligé trente mille autres à lui demander quartier, il disperse le reste, sans autre perte que celle de douze cents Suédois, sur les huit mille, qui composent toutes ses forces (1).

(1) Son courage et son intrépidité dans cette expédition sont vraiment admirables. Il débarque dans le golfe de Riga avec deux cents vaisseaux de transport. Il marche jusqu'à Revel ; et, sur les seize mille hommes

C'est alors qu'il court se venger d'Auguste. Il passe la Duna, bat le maréchal de Steinau qui lui en dispute le passage, et remporte sur les Saxons la victoire la plus signalée. La Courlande se rend à lui : la Lithuanie ne lui oppose que de vains efforts. Il va chercher Auguste, maître de Varsovie ; le poursuit vivement ; gagne la bataille de Klistchow,

d'infanterie et les quatre mille chevaux, qui composent toute son armée, il ne prend que sa cavalerie et quatre mille fantassins. C'est avec ces huit mille hommes, que, sans attendre le reste de ses troupes, il attaque les postes ennemis les uns après les autres. Les Russes ne doutent pas que ce ne soit l'armée entière du roi de Suède, qu'ils ont à combattre. L'épouvante s'empare d'eux. Les postes avancés, qui prennent la fuite, entraînent successivement tous les autres. Il ne reste plus de Russes sur son chemin ; tous sont dipersés ou tués ; et ce petit corps de Suédois, malgré les fatigues d'une si longue marche, va se présenter à Narva devant le camp du czar, défendu par quatre-vingt mille hommes. Ses huit mille braves sont à peine un peu reposés, qu'il leur ordonne d'attaquer le camp. Cette attaque se fit le 30 novembre 1700. Ses canons font brêche aux retranchemens ; et aussitôt les Suédois s'avancent, la baïonnette au bout du fusil. Charles cherche inutilement le czar : il étoit parti pour aller prendre le commandement d'une autre armée de quarante mille hommes, qui alloient arriver de Pleskow. Son cheval est

met

met de nouveau en fuite l'armée Saxonne ; assiége Thorn ; et s'aidant des intrigues du cardinal primat, il fait élire Stanislas Leczinski, roi de Pologne (1).

tué sous lui pendant le combat: il saute légèrement sur un autre, en disant, *ces gens-ci me font faire mes exercices.* Les retranchemens sont forcés de tous les côtés; le roi poursuit la droite des ennemis jusqu'à la rivière de Narva ; et le pont rompant sous les fuyards, la rivière est couverte de morts. Les généraux Dolgorouki, Goloffkin, Fédérovitz et le duc de Croi viennent mettre leurs armes aux pieds de Charles, qui, sans s'arrêter, profite du reste du jour pour s'emparer de l'artillerie ennemie. Il s'enveloppe ensuite de son manteau, et, couché sur la terre, il dort pendant quelques heures. L'aile gauche n'ayant pas encore été tout à fait rompue, il se propose de fondre sur elle au point du jour: mais à deux heures du matin, le général Vede qui la commande, le fait supplier de lui accorder la même grâce qu'aux généraux de l'aile droite; et bientôt après il se présente avec les trente mille Moscovites qui sont sous ses ordres. Les soldats jettent leurs fusils à terre, et les officiers déposent les drapeaux devant lui. Tous marchent, tête nue, à travers sept mille Suédois.

(1) Ce fut le 14 février 1704, que le cardinal, au nom de la diète de Varsovie, déclara Auguste, électeur de Saxe, inhabile à porter la couronne, et qu'il fut prononcé, d'une commune voix, que le trône étoit vacant.

Quel malheur pour la Suède, que ce jeune monarque, aveuglé par ses prospérités et par ses triomphes, ne sût pas profiter alors de ses avantages, et qu'il refusât la paix, que tous ses ennemis s'empressoient également de lui offrir! jamais règne n'eût été plus glorieux. Le royaume n'eût pas perdu dans la suite une très-grande partie de ses domaines: peut-être même se fût-il accrû de plusieurs provinces conquises; et les Suédois, tranquilles et heureux au dedans, eussent continué à jouir au

Stanislas Leczinski y avoit été député pour aller rendre compte de quelques différends au roi de Suède. Ce prince ne put le voir et l'entendre, sans concevoir pour lui autant d'estime que d'amitié. Il s'informa de son caractère, de son genre de vie, de ses talens; et lui trouvant beaucoup de ressemblance avec lui-même, *voilà*, dit-il, *un homme qui sera toujours mon ami*: ce qui, au jugement des vrais observateurs, équivaloit à ces mots, *voilà un homme qui sera roi*. Le primat de Pologne vouloit faire tomber l'élection sur le palatin Lubomirski. *Qu'avez-vous à dire contre Stanislas Leczinski*, lui demande froidement le conquérant?.... *Sire, il est trop jeune*, répond le prélat. *Il est à peu près de mon âge*, replique sèchement Charles XII; et sur-le-champ il envoie signifier à la diète qu'il faut élire un roi en cinq jours, et se décider pour Stanislas. Il donne ces ordres le 7 juillet; il fixe l'élection au 12.

dehors de la considération qu'ils s'étoient acquise par leur bravoure, sous ce grand capitaine. Mais la passion de la guerre l'emporta au-delà des bornes d'une sage modération.

Il dicta les conditions de la paix de 1706 à Auguste, qu'il força à reconnoître Stanislas pour roi de Pologne ; et au lieu de se réconcilier avec le czar, il reprit le chemin de ses Etats, sous l'espoir de le détrôner peut-être encore. Mais, après des succès toujours soutenus pendant deux années entières, il se vit enfin abandonné par la fortune à Pultava, le 9 juillet 1709, et réduit à la cruelle nécessité d'aller chercher un asile chez les Ottomans.

Tous les écrivains, qui, depuis, ont parlé de Charles XII, se sont accordés à nous le dépeindre comme l'un des hommes les plus étonnans que la terre ait jamais produit. Mais les uns, ne l'envisageant que sous le rapport de la politique et des qualités qui constituent un vrai monarque, père de ses sujets, l'ont censuré avec trop d'aigreur; et les autres, trop enthousiastes de son courage, de son audace, de sa fermeté, et du brillant éclat de ses nombreuses victoires et de ses conquêtes, l'ont élevé au dessus de la condition humaine et én ont fait presqu'un dieu.

Ils n'auroient été que justes envers ce prince, en lui appliquant ces vers de Tacite :

Ingentes virtutes, ingentia vitia æquabant.

C'est à quoi se réduit le jugement qu'en porte M. l'abbé de Mably (1) : *Ce héros,* dit-il, *le plus extraordinaire que les hommes aient vu depuis Alexandre, rendit son royaume malheureux, en outrant toutes les qualités les plus propres à faire un grand roi.*

M. de Voltaire fait de ce prince le même portrait (2) ; et, selon lui, *il réunissoit toutes les grandes qualités de ses aïeux ; et il n'a eu d'autre défaut, ni d'autre malheur, que de les avoir toutes outrées.*

M. Shéridan, au contraire, frappé des calamités qu'il attira sur son peuple, l'appelle (3) un *mauvais prince, chez qui l'ambition fut démence ; le courage, sévérité, et dont le principal titre à l'admiration publique, se fonda sur la singularité de son organisation, et sur le défaut de cette sensibilité, qui est la mère de toutes les vertus sociales.* Cependant il ne peut s'empêcher

(1) De l'Etude de l'Histoire, page 250.

(2) Histoire de Charles XII, page 74.

(3) Histoire de la dernière révolution de Suède, arrivée en 1772, page 187.

de convenir ailleurs (1), que la mémoire de Charles est encore profondément enracinée dans l'esprit de tous les Suédois. *Il n'est connu parmi eux*, ajoute-t-il, *que sous le nom du grand roi ; et ceux qui se souviennent de l'avoir vu dans leur enfance, parlent encore de lui, les larmes aux yeux.*

Aucun historien, aucun écrivain politique ne me paroît l'avoir peint avec plus de vérité, que M. de Voltaire lui-même, malgré tous les reproches d'infidélité et de partialité qu'on lui a faits si souvent; et je ne puis résister au plaisir de transcrire ici le morceau, par lequel il termine son histoire de ce monarque.

« Ainsi périt, à l'âge de trente-six ans et
» demi, Charles XII, roi de Suède; après
» avoir éprouvé ce que la prospérité a de
» plus grand, et ce que l'adversité a de plus
» cruel, sans avoir été amolli par l'une, ni
» ébranlé un moment par l'autre. Presque
» toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie
» privée et unie, ont été bien loin au-delà
» du vraisemblable. C'est, peut-être, le seul
» de tous les hommes, et jusqu'ici le seul
» de tous les rois, qui ait vécu sans foiblesse.
» Il a porté toutes les vertus des héros à

(1) Histoire de la dernière révolution de Suède. p. 231.

» un excès, où elles sont aussi dangereuses,
» que les vices opposés. Sa fermeté devenue
» opiniâtreté, fit ses malheurs dans l'Ukraine,
» et le retint cinq ans en Turquie. Sa libéra-
» lité, dégénérant en profusion, a ruiné la
» Suède; son courage, poussé jusqu'à la
» témérité, a causé sa mort. Sa justice a été
» quelquefois jusqu'à la cruauté; et, dans les
» dernières années, le maintien de son auto-
» rité approchoit de la tyrannie. Ses grandes
» qualités, dont une seule eût pu immorta-
» liser un autre prince, ont fait le malheur
» de son pays. Il n'attaqua jamais personne:
» mais il ne fut pas aussi prudent qu'impla-
» cable dans ses vengeances. Il a été le pre-
» mier qui ait eu l'ambition d'être conqué-
» rant, sans avoir l'envie d'agrandir ses États:
» il vouloit gagner des Empires pour les
» donner. Sa passion pour la gloire, pour
» la guerre et pour la vengeance, l'empêcha
» d'être bon politique; qualité, sans laquelle
» on n'a jamais vu de conquérant. Avant la
» bataille et après la victoire, il n'avoit que
» de la modestie; après la défaite, que de
» la fermeté: dur pour les autres comme pour
» lui-même, comptant pour rien la peine et
» la vie de ses sujets, aussi bien que la sienne:

» homme unique, plutôt que grand homme ;
» admirable, plutôt qu'à imiter. »

Charles XII mourut le 11 décembre 1718. La nation suédoise étoit lasse de sa domination tyrannique, et profondément affectée des calamités sans nombre, que son invincible obstination à continuer la guerre lui avoit attirées. La plus grande partie de la Finlande et les plus belles provinces du midi de la Baltique lui avoient été enlevées par les Russes. Le commerce extérieur étoit réduit à la nullité; les armées et les flottes presque détruites; la population, fort affoiblie; l'argent, devenu par-tout extrêmement rare; et si le fertile génie de Goërtz n'avoit pas long-temps secondé l'audace et l'ambition de son maître, il n'eût pas même été possible d'exécuter aucun de ses chimériques projets.

Les États du royaume se hâtèrent donc, à la mort de Charles XII, de reprendre leur ancienne forme de gouvernement. Les deux derniers monarques avoient eu un pouvoir illimité : tous les ordres se réunirent pour faire rentrer le sénat en possession de tous les droits, de toutes les prérogatives, dont il avoit été dépouillé, et pour lui redonner la force d'arrêter, à l'avenir, les entreprises

de la couronne. L'hérédité du trône avoit été solennellement proclamée et consentie : on voulut que le souverain ne pût désormais y monter, comme autrefois, qu'en vertu du choix libre des États, et qu'aux conditions qu'il leur plairoit de lui prescrire.

Une circonstance très-favorable au projet d'éteindre pour jamais ce droit d'hérédité, c'est que le roi n'avoit pas laissé d'héritier; et l'on résolut d'appeler à sa succession Ulrique Éléonore sa sœur, épouse du prince de Hesse (1).

Cette princesse étoit la plus jeune des sœurs du monarque; et comme elle étoit mariée, elle ne pouvoit régner en Suède que par l'oubli ou la violation de la loi, qui la privoit de ce droit. Sa sœur aînée, qui avoit eu un fils du duc de Holstein, avoit sans doute de bien plus légitimes prétentions à la succession de son frère. Mais les vues politiques des États décidèrent de la préférence, qui fut donnée à Ulrique; et le sceptre lui fut offert, sous la condition, qu'elle déféreroit en tout aux avis du sénat, et qu'elle se soumettroit

(1) Elle avoit épousé le prince de Hesse-Cassel, le 4 avril 1715; et elle succéda au trône de Suède, le 3 février 1719.

à tous les changemens qu'on voudroit faire à la constitution.

La loi qui l'excluoit du trône, parce qu'elle étoit mariée, lui fit craindre d'opposer de la résistance à la volonté nationale ; et avant même l'assemblée de la diète, elle publia une déclaration, par laquelle elle renonçoit, et pour elle-même, et pour sa postérité, à tout pouvoir absolu, ainsi qu'à toutes les prérogatives de la couronne, qui seroient incompatibles avec les libertés de la nation.

Bientôt les États déclarèrent, à leur tour, qu'ils s'étoient volontairement assemblés pour élire un successeur au trône ; et ils exigèrent d'Ulrique l'assurance formelle et par écrit, qu'elle porteroit la couronne en vertu d'une élection libre, et non d'après tel autre titre que ce pût être.

Son élection dépendoit de son entier acquiescement à tout ce que la diète jugeroit à propos d'établir ; et lorsque la nouvelle constitution, qui consistoit en cinquante et un articles, fut présentée à son approbation, elle n'hésita pas d'y souscrire, quoique les principales dispositions n'eussent pour objet que d'anéantir l'autorité royale. Je n'ai besoin, pour le prouver, que d'en citer un très-petit nombre.

Les États devoient s'assembler régulièrement tous les trois ans, et plus souvent, si le roi ou le sénat le croyoit nécessaire; et dans le cas où leur convocation seroit négligée, ils auroient le droit de s'assembler eux-mêmes: alors, tout ce que le roi ou le sénat auroit fait dans l'intervalle, seroit regardé comme nul.

Le temps fixé pour la durée de la diète étoit de trois mois : mais ses membres seuls pouvant la dissoudre, ils étoient libres de la prolonger autant qu'ils vouloient.

Dès l'instant qu'ils s'étoient assemblés, l'autorité du roi et du sénat étoit suspendue : ils ne participoient en rien aux décisions de la diète; leur pouvoir se bornoit à y apposer leur sceau et à y mettre leur signature.

Les lois ne pouvoient émaner que de la diète. Le roi et le sénat n'avoient pas même le droit de s'opposer à ses résolutions, lorsqu'elles attaquoient directement les prérogatives royales et sénatoriales.

Elle seule avoit le pouvoir de déclarer la guerre ou de faire la paix; de conclure des traités, de former des alliances, de fixer la levée des troupes, l'équipement des flottes, les travaux des forteresses, et de changer le titre de la monnoie.

S'il vaquoit une place dans le sénat, les États présentoient au roi trois sujets; et sa majesté étoit obligée d'en choisir un. Ils étoient les maîtres de démettre tout sénateur, dont ils désapprouvoient la conduite, ou de lui accorder sa retraite, s'il la demandoit.

Pendant la tenue de la diète, le pouvoir exécutif résidoit, en grande partie, dans un *comité secret*, dont les membres étoient tirés des trois ordres de la noblesse, du clergé et de la bourgeoisie; et le pouvoir judiciaire étoit bien souvent exercé par les États eux-mêmes, en évoquant à eux les causes pendantes aux cours ordinaires de justice, pour les faire juger par une commission, qu'ils composoient de leurs propres membres.

Cette cour monstrueuse étoit d'autant plus formidable et d'autant plus capable d'anéantir toute liberté, que, tous les crimes de haute trahison étant soumis à ses poursuites et à ses décisions, elle étoit presque toujours juge et partie tout à la fois.

A l'expiration de la diète, le pouvoir exécutif étoit partagé entre le roi et le sénat; mais le prince n'y avoit que très-peu de part. Il n'étoit guère distingué d'un simple sénateur, que parce qu'il avoit deux voix, et qu'à égalité

de suffrages, son opinion étoit prépondérante.

Le sénat avoit tant d'influence sur la disposition de tous les emplois civils et militaires, qu'il conféroit, à son gré, la plupart de ceux qui devenoient vacans. C'étoit lui qui choisissoit toujours trois sujets pour chaque place; et le roi, eût-il eu de fortes raisons de les écarter tous, étoit forcé de nommer l'un des trois qu'on lui présentoit.

Les personnes des sénateurs étoient sacrées dans tout ce qui se rapportoit à leurs fonctions. Ils avoient le droit de s'assembler sans l'ordre du roi, et, en son absence, de traiter les plus grandes affaires de la nation : ils lisoient, sans le consulter, toutes les dépêches des ministres dans les cours étrangères, et ne laissoient à sa majesté que le soin et la peine de signer des ordres, qu'ils avoient donnés sans son consentement.

Qu'étoit-ce donc que le monarque suédois? un souverain sans autorité, dont toutes les volontés étoient nulles, qu'on ne regardoit que comme le représentant de la majesté des États, et qu'on n'affubloit, dans certains jours de parade, de tous les vains attributs de la royauté, que pour en imposer à la populace, et lui faire croire qu'elle avoit un roi.

Ulrique Éléonore n'occupa le trône de Suède, qu'environ un an : il est probable qu'elle se lassa de porter une couronne, qu'on avoit dépouillée de toutes ses augustes prérogatives. Le prince de Hesse-Cassel, son époux, en faveur de qui elle se démit de la royauté, commença à gouverner le 4 avril 1720, sous le nom de Frédéric I.

CHAPITRE III.

Campagnes que mon Père avoit faites sous Charles XII. Son avancement. Sa conduite. Il se marie. Son caractère. Soins qu'il prend de notre éducation. Etourderies de ma jeunesse. Je passe dans un Régiment de Province. Belle Institution en faveur du Militaire. Mon Voyage à Stockholm pendant la Diète de 1738. Intrigues des Puissances Etrangères. Partis des Chapeaux, des Bonnets et des Bonnets de Chasse. Vues particulières de chacun des trois. Les Chapeaux l'emportent sur les autres; et l'ancien Système est abandonné.

Mon père avoit eu l'honneur de suivre Charles XII dans toutes ses campagnes, et jusqu'à son retour de Turquie. Ses longs et fidèles services l'avoient fait élever au grade

de général de cavalerie et de capitaine-lieutenant des Trabans ou Gardes-du-corps. Mais ses fatigues et ses blessures le mettant hors d'état de lui continuer ses services militaires, il se démit de ses emplois; et S. M. pour le récompenser, lui donna en même temps l'un des premiers et des plus considérables Gouvernemens de la Suède.

Ce trait de bienveillance prouve tout à la fois l'équité du monarque et le mérite du sujet. Malheur à l'État, où l'on peut oublier ses zélés serviteurs en pareilles circonstances! C'est l'émulation seule qui porte les hommes aux grandes choses; et sans la douce perspective d'une honorable retraite, le sentiment du patriotisme est sans activité comme sans énergie.

Rendu à lui-même, et jouissant d'une sorte de tranquillité, mon père ne songea plus qu'à faire choix d'une compagne, dont les sentimens, l'humeur, le caractère, assurassent le bonheur du reste de ses jours; et il se maria. Il étoit alors âgé de quarante-six ans. Deux fils et une fille furent bientôt les fruits de cette union.

La dissipation et l'agitation continuelles d'un militaire paroissent peu propres à dis-

poser à la vie domestique et privée; et l'on croiroit qu'après avoir vécu, pendant sa jeunesse, au milieu du tumulte des camps et des horreurs de la guerre, on est incapable de s'occuper, avec satisfaction et avec succès, des minutieux détails de sa maison et des soins paisibles de sa famille.

Cependant, une expérience journalière prouve le contraire. On ne sent jamais mieux combien il est doux de se livrer aux sentimens affectueux d'époux et de père, et de remplir les obligations qu'imposent ces deux qualités respectables, que lorsqu'une longue suite d'événemens et de vicissitudes nous a mis dans le cas d'apprécier, et les chimères de l'ambition, et le néant de la plupart des choses humaines.

Tel fut mon père dans le sein de l'amitié conjugale et filiale. Homme d'honneur, zélé patriote, et sujet reconnoissant autant que fidèle envers son souverain, il ne négligea jamais les affaires de son Gouvernement. On peut même dire, qu'il les administra toujours avec une sagesse et une habileté dignes de servir de modèles. Mais ses devoirs d'homme public une fois remplis, il vécut pour lui-même, pour sa femme, pour ses enfans; et

c'est sur-tout à notre éducation qu'il se consacra avec le zèle le plus soutenu.

Lorsqu'à la mort de Charles XII les États du royaume eurent repris leur ancienne forme de gouvernement, ils avoient tant de confiance en mon père, qu'ils s'empressèrent de l'appeler au sénat. Obligé, par conséquent, de quitter ses fonctions et sa place de gouverneur, il fixa son séjour dans la capitale, qui lui présenta de nouveaux moyens pour perfectionner l'éducation de ses enfans.

Nous fûmes mis, mon frère et moi, dans les Gardes-à-pied, en qualité de simples soldats, pour nous instruire de tous les détails de la profession militaire, pour nous accoutumer de bonne heure à la subordination, et pour sentir plus vivement cette importante vérité, malheureusement trop méconnue aujourd'hui dans bien des États, que la naissance n'est jamais un titre suffisant à obtenir les premières places, et qu'elle ne sauroit suppléer le mérite. Un pareil service, loin de nous paroître abject ou ridicule, nous enflammoit d'une noble émulation.

Quelque temps après, mon frère, qui étoit mon aîné, passa, comme officier, dans un autre régiment; et je fus laissé, en qualité de

porte-enseigne,

porte-enseigne, dans celui des Gardes-à-pied.

J'avois quatorze ans. Ma vivacité, à cet âge, étoit extrême; et peu capable de faire des réflexions et de porter mes regards sur l'avenir, je crus qu'à l'exemple de la plupart de mes camarades, je pouvois me donner les airs de vivre à ma fantaisie. Cependant, comme je logeois chez mes parens, je me contraignois devant eux. Mais livré, pour la plus grande partie du temps, à ma propre conduite, je fis tant d'étourderies, que quelques-unes parvinrent à la connoissance de mon père.

Sa tendresse en souffrit; et pour en arrêter les funestes suites, il prit la ferme résolution de m'éloigner du grand monde, et de me procurer des occupations, qui me fissent perdre insensiblement le goût des frivolités. Frédéric I régnoit alors. Mon père prit la liberté de lui demander pour moi un drapeau dans un régiment de province; et S. M. connaissant ses motifs et les approuvant, se rendit à ses sollicitations sans la moindre difficulté.

Mon départ de Stockholm me coûta d'autant plus, que je ne connoissois guère d'autre passion que celle de l'amour, qui est ordi-

nairement si vive, si impétueuse dans la première effervescence de la jeunesse. Mais les chagrins que j'éprouvai, en m'éloignant de la capitale, et en me sevrant, pour ainsi dire, de tous mes plaisirs, furent néanmoins un peu tempérés par la joie de me voir parvenu au rang d'officier. J'ai été dans la suite beaucoup moins flatté du grade de général, que je me réjouis alors de ce premier avancement.

Le régiment dans lequel j'entrai, étoit du nombre de ceux qui, d'après les anciens réglemens du pays, subsistoient du produit des terres qu'on leur donnoit à cultiver. Chacun, depuis le colonel jusqu'au simple mousquetaire, avoit sa portion de terrain à mettre en valeur; et cette portion étoit plus ou moins considérable, suivant le grade.

Ainsi, transformé tout-à-coup en cultivateur, et obligé d'habiter le petit domaine qui m'étoit affecté, je ne songeai plus qu'à tirer le meilleur parti de mon état.

Ma société se bornoit à celle du curé de la paroisse; et je ne voyois les officiers de la compagnie qu'une fois par mois, et pendant les deux jours qu'ils se rassembloient pour les exercices.

Combien cette vie solitaire et tranquille

différoit de celle que je menois auparavant à Stockholm! Je me pliai au joug de la nécessité. L'économie domestique et rurale fit presque mon unique étude; et le plaisir de la chasse me tint lieu de tous ceux que j'avois perdus. Je commençai à faire de sérieuses réflexions : je sentis que le seul parti que j'avois à prendre dans les circonstances, étoit de me livrer entièrement aux objets de mes occupations, puisqu'il ne dépendoit pas de moi de m'en créer d'autres, qui fussent plus de mon goût ; et peu à peu je trouvai de la satisfaction, où je n'avois envisagé, d'abord et dans le lointain, que des peines et de l'ennui.

D'ailleurs, le chef du régiment était l'ami particulier de mon père; et par égard pour lui, il m'honoroit de ses bontés. Il me permettoit de temps en temps de l'aller voir; et même, comme mes parens possédoient des terres à peu de distance de la province où j'étois confiné, j'avois aussi quelquefois la liberté de faire quelque séjour chez eux, ce qui ne contribuoit pas peu à adoucir la rigueur de ma solitude.

Je passai de la sorte près de trois années; et je n'en ai pas eu de regret dans un âge mûr, puisque ce genre de vie me mit dans

moment-ci, de tous ses moyens pour jouer le principal rôle.

Tous les vrais amis de la patrie pensoient que, si sous Gustave-Vasa, et même avant les pertes et les désartres de Charles XII, une alliance entre la France et nous étoit utile et nécessaire aux deux nations, tandis que la Russie croupissoit encore dans l'ignorance et la barbarie, et que le Brandebourg ne formoit qu'un État de la plus médiocre étendue, leur union cessoit d'être fondée sur la saine politique, et n'étoit plus, ni pour l'une, ni pour l'autre, d'aucune importance; qu'il nous convenoit de maintenir la bonne harmonie avec les Russes, à qui nous avions appris à nous battre, à s'enrichir de nos dépouilles, à augmenter leur puissance par leurs conquêtes et nos défaites; que la France, à son tour, dissipoit vainement des sommes immenses pour nous corrompre, et qu'en semant la division entre la Suède et la Russie, elle ne réussissoit qu'à fournir à cette dernière puissance de nouveaux prétextes pour achever de nous détruire.

Cette opinion dominoit en Suède depuis long-temps : ce fut toujours celle de la reine Christine elle-même, malgré l'attachement de prédilection qu'elle portoit à la France;

et Charles XI, écrivant au sénat, pendant une maladie grave, dont il craignoit de ne pas revenir, lui disoit : « Comme je suis in-
» formé, que, parmi les sénateurs que j'ai
» nommés tuteurs de mon fils, et dans le
» reste de ce corps, il y en a plusieurs qui
» sont entièrement dévoués à la France; je
» ne puis m'empêcher de les exhorter à de-
» meurer fermement attachés aux alliances
» que j'ai faites, comme étant les plus sûres
» et les plus avantageuses pour les Suédois. »

On se conduisit en effet d'après ces principes jusqu'en 1738, où l'on changea entièrement de système. Un parti puissant s'éleva dans la diète en faveur de la France; et l'on donna le nom de *chapeaux* à ceux qui le composoient. On distingua ceux du parti opposé par la dénomination de *bonnets*; et les hommes, qui se montrèrent indécis entre la France et la Russie, furent appelés les *bonnets de chasse*.

L'assemblée fut prolongée jusqu'à onze mois, contre la teneur de la loi, qui fixoit sa durée à trois. Elle mit fin à l'administration du comte de Horn et de ses collègues, qui vouloient que l'on continuât d'entretenir une étroite correspondance avec la Russie, et de

vivre en bonne intelligence avec tous nos voisins ; et les *chapeaux* prirent la direction de toutes les affaires publiques.

CHAPITRE IV.

Mort de l'Empereur Charles VI. Intrigues de la Cour de Versailles en Suède, à cette occasion. Disgrâces de mon Père et son éloignement de Stockholm. Guerre décidée contre la Russie. Mort de l'Impératrice Anne Iwanowna. Nouvelles intrigues de la France. Guerre de 1741. Préparatifs de la Suède contre la Russie. Inconséquence de ses résolutions.

Bientôt une nouvelle carrière s'ouvrit devant moi. Charles VI mourut en 1740, seizième et dernier empereur de la maison d'Autriche, dont la tige masculine s'éteignit avec lui ; et la France, sous le ministère du cardinal de Fleury, méditoit le projet d'établir sur le trône impérial la maison de Bavière. Mais la Russie, par l'étroite alliance qui subsistoit depuis long-temps entre elle et l'Autriche, étant un obstacle à ses vues, la cour de Versailles songea à occuper cette puissance

de ses propres intérêts, en lui opposant la Suède ; ne doutant pas que, si elle parvenoit à faire marcher les Suédois contre les Russes, une pareille diversion ne fût assez puissante pour lui faciliter l'exécution de ses desseins.

J'étois à portée de voir les commencemens et de suivre les progrès des intrigues de la cour de France, à cette occasion. Le comte de Saint-Severin, qu'elle avoit, alors, comme ambassadeur près la nôtre, et qu'elle employa, quelques années après, en qualité de ministre plénipotentiaire au congrès d'Aix-la-Chapelle en 1748, n'épargna, ni soins, ni démarches, ni argent, pour gagner les esprits ; et l'on sait par une expérience constante de tous les temps et de tous les pays, combien l'argent, sur-tout, est un ressort puissant dans un Gouvernement républicain.

Il n'eut pas de peine à se faire un très-grand parti dans l'assemblée des États ; et ce parti, dont il disposoit à son gré, devint si prépondérant, que les sénateurs, qui préféroient les douceurs de la paix aux avantages très-incertains d'une nouvelle guerre contre la Russie, plus formidable que jamais depuis les désastres de Charles XII, furent renvoyés et mis à la pension, et qu'on leur déclara, que, malgré

leurs fidèles services, les États n'avaient plus de confiance en leur administration.

Mon père fut du nombre de ces honnêtes gens, à qui leur droiture et leur patriotisme firent donner l'exclusion, mais dont, par le plus singulier contraste, on ne put s'empêcher de reconnoître hautement le zèle et la probité. Il se retira dans ses terres; et il vécut encore assez, pour avoir la satisfaction, avec tous les autres sénateurs, qui avoient partagé ses disgraces, d'être justifié par les événemens aux yeux du public; si toutefois il est possible à de bons serviteurs de l'Etat et du souverain, d'éprouver quelque sentiment de plaisir, au milieu des calamités de leur patrie.

La Suède perdit encore dans cette guerre une grande partie de la Finlande. Plusieurs milliers de soldats périrent, non par le fer ennemi, mais par la faim et les maladies; et, malgré les subsides de la France, les finances du royaume s'épuisèrent entièrement.

Le comte de Saint-Severin ne cessoit de présenter cette entreprise téméraire sous les aspects les plus favorables; et l'argent, qu'il répandoit à pleines mains, secondant merveilleusement son éloquence, ses insinuations prévalurent sur les sages avis des bons pa-

triotes. Ainsi, la multitude l'emporta sur la plus saine partie de la nation; et cette malheureuse guerre fut décidée.

On ne pouvoit prendre cette détermination à une époque plus défavorable. Les Russes étaient dans une profonde paix : rien ne les empêchoit, par conséquent, de déployer toutes leurs forces, pour repousser victorieusement nos impuissantes attaques. Mais, pour faire prendre le change à la nation sur cette guerre, le sénat dressoit lui-même les minutes de tous les rapports du ministre suédois à Saint-Pétersbourg; et ces rapports étoient conçus de manière à faire croire au peuple, que les armées russes avoient été presque totalement ruinées par la dernière guerre avec les Turcs. Le baron de Buddenbrock fut envoyé en Finlande, pour vérifier l'état du pays; et l'on présume bien, que, dans le compte qu'il en rendit à son retour à Stockholm, il n'exposa que ce qui convenoit aux vues guerrières de ceux qui gouvernoient.

Les préparatifs se firent fort à la hâte, et ne furent pas tels qu'ils pussent faire attendre de grands succès. On augmenta de deux régimens d'infanterie les troupes qui étoient en Finlande, sous le prétexte des travaux qu'exi-

geoit le mauvais état des forteresses ; et, l'année suivante, ceux qui composoient la diète, se déchargèrent de toutes les opérations ultérieures sur le sénat, qui, depuis la dispersion de ses plus illustres membres, étoit tout dévoué à la France, et sacrifioit à ses vues l'intérêt de l'Etat et du souverain, sans se mettre en peine de l'avenir.

Peu de temps après la clôture de cette fameuse diète, six mille fantassins reçurent ordre de passer en Finlande, sous le commandement du major-général de Buddenbrock. J'étois de son régiment, dont deux bataillons marchoient : mais appartenant au troisième, qui devoit rester sur les frontières de la Norwège, je sollicitai, comme une faveur, d'être échangé contre quelque officier de l'un des deux, qui étoient destinés pour la Finlande ; et je l'obtins de mon chef sans difficulté. J'oubliai, dans ce moment, les torts faits à mon père ; et bien moins encore arrêté par les erreurs de la politique, je me laissai entraîner par le desir, si naturel à la jeunesse, de me signaler, si l'occasion s'en présentoit, et de m'avancer dans ma profession.

Nous arrivâmes à notre destination vers la fin de l'année. Notre armée étoit de quinze

mille hommes, et, par conséquent, assez forte pour pouvoir espérer de pousser nos avantages jusqu'aux portes de Saint-Pétersbourg; la plus grande partie des troupes de la Russie se trouvant alors en Crimée et en Moldavie, sous les ordres du maréchal de Münich: mais, soit qu'on se fît une sorte de gloire d'attendre que les forces ennemies se fussent rassemblées pour les combattre plus honorablement, soit qu'un esprit de vertige se fût emparé de toutes les têtes, on se contenta de nous assigner des quartiers d'hiver, où nous restâmes dans l'inaction la plus absolue.

La France avoit compté sur la durée de la guerre des Russes et des Turcs: mais les événemens ne répondirent pas à ses calculs politiques.

La cour de Vienne avoit signé, le 1er de septembre 1739, ce fameux traité, par lequel elle céda au grand-seigneur la Valachie impériale, la Servie, Belgrade et Sabatz, dont les fortifications furent démolies, et consentit à ce que les rives du Danube et du Saw servissent, à l'avenir, de limites à la Hongrie et à l'Empire Ottoman.

A son exemple, celle de Saint-Pétersbourg se vit à peine menacée d'un nouvelle guerre par

les Suédois, bercés du vain espoir de reprendre tout ce qu'ils avoient perdu sous Charles XII, qu'elle se hâta de faire elle-même la paix avec la Porte; et bientôt elle fut en état de nous opposer une armée considérable, de manière que tout continua, de part et d'autre, à demeurer tranquille, et qu'on se contenta de s'observer réciproquement.

Cette irrésolution cessa toutefois, après la mort de l'impératrice Anne Iwanowna (1), qui comme celle de l'empereur Charles VI (2),

(1) Anne Iwanowna étoit fille de Jean, empereur de Russie, et frère du czar Pierre I. Elle épousa le duc de Courlande, en 1710, et monta sur le trône du Russie en 1730. Cette princesse sut, pendant son règne, maintenir les forces de terre et de mer sur un pied respectable; favorisa le commerce, conserva la paix avec tous les peuples. Elle n'eut à soutenir qu'une guerre; et ce fut contre le grand-seigneur. Elle mourut le 28 octobre 1740, âgée de 47 ans, laissant sa couronne à Iwan, son petit-neveu.

(2) Charles VI étoit fils de l'empereur Léopold, et naquit en 1685. Il fut déclaré roi d'Espagne par son père, en 1705, et couronné empereur d'Allemagne en 1711. Il mourut âgé de 55 ans, avec le regret d'avoir perdu une grande partie des conquêtes du prince Eugène. Tous les historiens rendent une égale justice à ses qualités personnelles, et nous le dépeignent comme

arriva presqu'en même temps et dans la même année 1740. Alors, la politique se réveilla ; et la France, qui vouloit achever son ouvrage, profita de la circonstance.

L'électeur de Bavière, en vertu du testament de Ferdinand I, réclama le royaume de Bohême, la Haute-Autriche, comme province démembrée de son électorat, et le Tyrol, comme héritage enlevé à sa maison. Il refusa de reconnoître l'archiduchesse Marie-Thérèse pour héritière universelle de la maison d'Autriche, et protesta contre la *Pragmatique-Sanction* (1).

Ses prétentions, bien ou mal fondées, furent le signal de la guerre de 1741.

Dès l'année suivante, les armes de la France le firent couronner duc d'Autriche à Lintz, roi de Bohême à Prague, et empereur à Franc-

un prince aussi doux que pieux, aussi ferme dans l'adversité que modéré dans la prospérité, toujours occupé du bien de ses Etats et de ses sujets. . .

(1) L'empereur, par ce réglement, appeloit à la succession des Etats de la maison d'Autriche, au défaut d'enfans mâles, sa fille aînée et ses descendans, ensuite ses autres filles et leurs descendans, selon le droit d'aînesse. Il essuya d'abord quelques contradictions : mais il fut enfin reçu comme loi fondamentale de l'Empire.

fort-sur-le-Mein sous le nom de Charles VII.

La Suède, de son côté, devoit, suivant les arrangemens concertés, empêcher la Russie de porter du secours à la reine de Hongrie; et l'on se flattoit d'autant plus que nous réussirions dans l'expédition qui nous étoit échue en partage, qu'on tramoit à Saint-Pétersbourg une révolution, en faveur de la princesse Elisabeth, fille de Pierre I (1). L'impératrice Anne, par son testament, l'avoit exclue du trône, en nommant pour son successeur le prince Iwan (2), fils du duc Antoine Ulric de

(1) Elisabeth Petrowna naquit le 29 décembre 1710, et monta sur le trône impérial le 7 décembre 1741. Elle avoit été fiancée au duc de Holstein-Gottorp: mais ce prince étant mort peu de jours après les fiançailles, le mariage n'eut pas lieu, et Elisabeth vécut célibataire. Elle mourut le 5 janvier 1762, âgée de 51 ans. Cette princesse avoit fait vœu de ne faire mourir personne, tant qu'elle régneroit; et elle l'accomplit très-scrupuleusement.

(2) Iwan fut déclaré czar après la mort d'Anne Iwanowna, le 29 octobre 1740. Il descendoit de la sœur de cette princesse, qui étoit, comme elle, fille du czar Jean V, frère aîné de Pierre I. Ernest, duc de Courlande, favori d'Anne, devoit avoir la régence pendant la minorité de ce prince, qui n'avoit que trois mois: mais ayant été destitué quelques semaines après, la régence fut déférée à Anne, mère du jeune empereur. Le

Brunswick

Brunswick et de la princesse Anne, sous la tutelle du duc de Courlande son favori (1).

6 décembre 1741, Iwan fut détrôné et enfermé dans la forteresse de Schusselbourg. C'est sous le règne de Catherine II, et le 16 juillet 1764, que le malheureux Iwan fut brûlé dans la tour où il étoit détenu comme prisonnier d'Etat.

(1) Ernest-Jean Biren avoit pris un tel ascendant sur l'esprit d'Anne, qu'il la gouvernoit en tout, au gré de ses caprices ou de ses ressentimens. C'étoit un monstre de cruauté; et malheur à ceux qui encouroient sa disgrâce! Les princes Dolgoroucki furent du nombre des victimes de ses fureurs. On rapporte que lorsque Wassili-Lukowitz-Dolgoroucki, qui avoit été autrefois l'amant d'Anne, fut envoyé à Mittau, pour annoncer à cette princesse, qu'elle avoit été élevée par les Russes à la dignité impériale, il trouva, en entrant chez elle, un homme assez mal vêtu, à qui il fit signe de se retirer, et que cet homme n'obéissant pas à cet ordre, il le saisit par le bras pour le faire sortir. Anne l'arrêta. L'implacable Biren étoit l'inconnu. Telle fut la cause de ses vengeances contre toute l'illustre famille des Dolgoroucki. Deux subirent le supplice de la roue; deux furent écartelés; trois eurent la tête tranchée; et tous les autres furent dépouillés de leurs biens et relégués loin de Moskow. A la mort de Ferdinand, dernier prince de la maison de Kettler, Anne avoit obligé les Courlandais d'élire Biren pour leur souverain, quoique petit-fils d'un palefrenier de leur duc Jacques III. Mais avant son départ pour Saint-Pétersbourg, on lui fit promettre que son favori

La France fit entrevoir à la Suède, combien le moment étoit favorable pour attaquer les Russes. L'assemblée des États fut donc extraordinairement convoquée à Stockholm, quoique la dernière diète n'eût fini que depuis peu ; et le comte de Saint-Severin manœuvra

restcroit à Mittau. Biren se mit peu en peine de cette promesse ; et, peu de temps après, il alla rejoindre la nouvelle impératrice, qu'il continua de soumettre à toutes ses volontés. Ce barbare favori, qui ne cessoit de faire couler des torrens de sang, voyoit tous les jours de vils courtisans lui prodiguer leurs flatteries ; et souvent même dans des fêtes publiques, on entendit des ministres étrangers porter ce toast : *Malédiction à quiconque n'est pas vrai, fidèle et sincère ami de son altesse monseigneur le duc de Biren !* M. Castéra, dans son *Histoire de Catherine II*, nous apprend, que Biren étoit tellement redouté, que, lorsqu'il passoit à cheval dans les rues, ceux qui l'apercevoient, s'écrioient : « C'est Biren, sauvons-nous ! » que les gens à pied gagnoient la première porte ouverte, et que ceux qui étoient en voiture, descendoient pour se prosterner. Ce fut en 1740 que le maréchal de Munich le fit arrêter par un détachement de vingt hommes, commandé par M. de Manstein, son aide-de-camp. Les deux frères du régent ; le général Bismarck, son beau-frère, et Bestucheff, l'ame de son conseil, eurent le même sort. Biren fut renfermé à Schlusselbourg pendant qu'on instruisoit son procès, et ensuite relégué en Sibérie.

si bien, que la guerre fut publiée au son des timbales et des trompettes, sans qu'on s'avisât seulement de donner le temps aux généraux qui commandoient en Finlande, de rassembler leurs troupes dispersées de tous côtés dans ce vaste duché, dont l'étendue est de plus de cent milles d'Allemagne.

C'est ce qui arrive presque toujours, lorsqu'une nation, divisée en différens partis, est entraînée par les intrigues d'une puissance étrangère. On ne songe qu'à faire prévaloir ses avis : on n'ambitionne que de culbuter, d'écraser entièrement le parti de l'opposition. *Le point essentiel*, dit-on, *est gagné : le temps et les circonstances feront le reste.* Mais que résulte-t-il de ces résolutions précipitées? rarement elles sont couronnées par le succès ; et, pour l'ordinaire, elles causent la perte ou couvrent d'opprobre, et ceux qui les ont prises, et ceux qui les ont conseillées.

CHAPITRE V.

Lœwenaupt est nommé Général en chef de l'Armée de Finlande. Conduite du Général de Buddenbrock pour déclarer la Guerre à la Russie. Le Maréchal de Lascy marche contre nous. Bataille de Willemanstrand. Quartiers d'hiver pris après cette Bataille, et Cantonnemens assignés aux deux Armées Russe et Suédoise. Découragement, Maladies et Pertes de la nôtre.

Le comte de Lœvenaupt, maréchal de la diète, en récompense du zèle ardent qu'il avoit montré à seconder les projets de la France, reçut le commandement de l'armée qui étoit destinée à agir. Elle fut renforcée de quatre régimens de cavalerie, de deux bataillons des Gardes-à-pied, de cinquante pièces de canon de campagne, avec le nombre d'artilleurs nécessaires, et de tous les régimens qui se trouvoient déjà en Finlande; de sorte que cette armée se monta à 27,000 hommes.

Il n'en falloit pas davantage, dans un pays tel que celui qui alloit devenir le théâtre de la guerre, si d'ailleurs toutes les autres

mesures qu'on devoit prendre eussent répondu à l'importance de l'expédition dont il s'agissoit.

On équippa vingt vaisseaux et quarante galères; et cette flotte fit voile pour la Finlande, où tout enfin se réunit, à l'exception du général en chef, qui, ne pouvant quitter Stockholm avant que la diète ne fût terminée, se fit devancer par le manifeste ou déclaration de guerre, qu'il expédia en toute diligence, par un courrier, au général de Buddenbrock.

Celui-ci s'empressa de faire porter le manifeste à la première poste que les Russes avoient sur leurs frontières; et ensuite il envoya des ordres à tous nos régimens de quitter leurs quartiers, et de s'avancer.

Un pareil délire est inconcevable. Pourquoi ne pas rassembler toutes nos forces, avant que d'avertir nos ennemis que nous venions de leur déclarer la guerre, et de la publier solennellement dans la capitale? Et ne pouvoit-on pas bien aisément prévoir, qu'ils tomberoient sur nous dès qu'ils connoîtroient nos desseins? Mais on croyoit sans doute avoir encore affaire à ces mêmes Russes, qu'on avoit autrefois battus à Narva; et l'on diroit qu'en

Finlande comme à Stockholm, on ne cherchoit à se signaler que par de vaines et puériles fanfaronnades.

Les généraux qui servoient sous M. de Buddenbrock, pressentant les funestes suites de la précipitation avec laquelle il avoit agi, lui représentèrent vivement la nécessité de prévenir les Russes par des marches forcées. Il n'écouta point leurs sages avis ; et rien ne fut capable de le tirer de sa sécurité. Il se contenta de détacher M. le major-général de Wrangell, à la tête de trois cents dragons et de cinq bataillons, avec ordre de se poster entre les forteresses de Friedrichsham et de Willmanstrand (si toutefois on pouvoit les nommer des forteresses), afin d'être à portée de les couvrir, et de donner du secours à celle des deux qui en auroit le plus pressant besoin.

Bientôt nous fûmes informés, qu'à peine les Russes avoient reçu notre manifeste, qu'ils s'étoient mis en marche vers nos frontières, au nombre de quinze mille hommes, commandés par M. le maréchal de Lascy.

M. de Buddenbrock suivit Wrangell avec le reste de son armée, mais dont par malheur les régimens étant fort dispersés n'arrivoient que successivement et avec une extrême len-

teur. Celui où je servois fut un des premiers. Nous campâmes dans les environs de Friedrichsham; et au lieu d'attaquer nous-mêmes nos ennemis, comme on dévoit naturellement s'y attendre, puisque c'étoit nous qui déclarions la guerre, nous ne songeâmes qu'à nous mettre en état de défense.

M. le maréchal de Lascy n'ignoroit pas, que nos troupes étoient non-seulement très-éloignées encore des frontières, mais à une très-grande distance les unes des autres. Il profita habilement de la circonstance, et s'avança contre nous pour nous battre en détail, et avant que nous fussions réunis en corps d'armée. Il dirigea sa marche vers Willmanstrand, qui n'avoit qu'un foible rempart, et dont un seul bataillon composoit toute la garnison.

Wrangell, informé par ses dragons de ces mouvemens, quitta son camp, qui étoit à quatre milles de cette place, et se mit en devoir de la couvrir avec les cinq bataillons qu'il commandoit. Il fit savoir en même temps au général de Buddenbrock ce qui se passoit espérant qu'il se hâteroit de se joindre à lui, pour empêcher le maréchal de Lascy de faire de nouveaux progrès; et en attendant cette

jonction, il se posta sous les canons de la forteresse et sur une hauteur, aussi avantageusement que le terrain coupé de cet endroit-là pût le lui permettre. Il fit sortir le bataillon qui gardoit la ville, avec six pièces de canon, pour renforcer les cinq autres bataillons qu'il avoit déjà. Il les rangea sur la même ligne. Les trois cents dragons occupèrent les deux ailes de son infanterie ; et tous les canons furent placés sur le haut de la colline.

Aussitôt que le général de Buddenbrock reçut le courrier qu'il lui avoit expédié, il ordonna la marche des sept bataillons qui étoient arrivés ; car le reste de l'armée se trouvoit encore fort éloigné. Mais une terreur incroyable régnoit parmi nous : on ne prit que de fausses mesures ; et nous perdîmes vingt-quatre heures.

M. de Lascy, averti par ses patrouilles et ses espions de l'impossibilité où nous étions de porter à temps du secours à Wrangell, se détermina sur-le-champ à l'attaquer avec toutes ses forces.

Les Suédois se défendirent avec une bravoure et une intrépidité, qui leur méritèrent les éloges de leurs ennemis même. Ils dispu-

tèrent long-temps le terrain : mais enfin ils cédèrent à la supériorité. Tout fut pris ou dispersé. Wrangell, grièvement blessé, se rendit prisonnier, ainsi qu'une multitude d'autres officiers. L'artillerie fut prise, et la forteresse emportée.

M. le général de Manstein a décrit dans ses Mémoires cette affreuse journée. Il étoit alors au service de la Russie, et se distingua dans cette action, à la tête du régiment d'infanterie qu'il commandoit.

Telles sont les principales circonstances de cette bataille, que j'ai recueillies dans ces Mémoires. Le 3 septembre 1741, les Suédois étoient campés entre la montagne du Moulin et le glacis; et vers les dix heures du matin, ils firent avancer un petit corps pour reconnoître l'armée russe. Le général Lascy ignoroit encore quelles étoient les forces de l'ennemi : mais bientôt il sut qu'elles ne consistoient qu'en cinq ou six mille hommes sous le commandement du général-major Wrangell. Il assembla, à l'instant même, tous les généraux et tous les colonels, leur exposa la situation des affaires, et leur demanda leur avis. Tous se réunissent pour le combat. A six heures après midi, l'armée russe se mit en marche

sur plusieurs colonnes. Les dragons étoient placés aux aîles ; mais ceux de la droite, y étant inutiles à cause d'un bois très-épais qui s'y trouvoit, en furent retirés. Deux régimens de grenadiers de six compagnies chacun, commandés par les colonels Lohmann et le comte Balmaine, formoient la tête de l'armée. Les Suédois, informés qu'on marchoit à eux, se rangèrent en ordre de bataille sur la pente de la montagne du Moulin. Ils avoient devant leur centre une batterie de canons ; et leur gauche étoit appuyée à un ravin, qui se trouvoit à une portée de fusil du glacis de la ville. Les dragons de leur droite s'étoient postés dans une petite plaine, de l'autre côté de la montagne, et près d'un village. Les Russes étant arrivés sur une hauteur vis-à-vis d'une batterie suédoise, y placèrent deux pièces de six et quelques-unes de trois livres de balle. On commença par se canonner de part et d'autre. L'artillerie ennemie fit quelque ravage parmi les grenadiers. Le général Keith ordonna aux deux régimens d'attaquer cette batterie, et à ceux d'Ingermanland et d'Astracan, commandés par le colonel Manstein, de les soutenir. Le terrain étoit fort étroit. On ne pouvoit déboucher d'un bois

qu'on avoit devant, qu'en marchant deux compagnies de front: il falloit descendre un ravin escarpé et remonter une montagne en présence des ennemis, et sous le feu du canon et de la mousqueterie : aussi les deux régimens furent mis en confusion et lâchèrent pied. Alors le général Keith ordonna au colonel Manstein de déboucher par sa droite, et d'attaquer l'aile gauche de l'ennemi, qui, pour s'avancer, avoit quitté le ravin auquel il s'appuyoit. Cet ordre fut exécuté si promptement, et avec tant de succès, qu'après la première salve, les Suédois firent volte-face, et coururent à la ville. Les deux régimens les suivirent jusqu'au pied du glacis, qu'ils se hâtèrent d'attaquer. Les Suédois de l'aile droite étoient en même temps attaqués par les Russes; et remarquant la confusion des grenadiers, ils descendirent de la hauteur pour marcher à eux. Ce mouvement leur fit perdre l'avantage du terrain et celui de leur batterie. Ils furent donc bientôt mis en déroute; et vers les cinq heures du soir la montagne fut emportée. Le canon de l'ennemi fut tourné contre la ville. Le maréchal envoya sommer la place: mais le tambour qu'il fit partir fut tué par l'ennemi, qui continuoit de tirer du haut des remparts.

Irrités de cet événement, les Russes livrèrent l'assaut, et prirent la ville. La plupart des Suédois qui se trouvèrent dans cette action furent tués ou faits prisonniers. Il n'y eut pas cinq cents hommes qui se sauvèrent. Le colonel Lieven, avec les dragons, fut à leur poursuite. Il ne put atteindre leur cavalerie. Le peu d'infanterie qui échappa, se cacha dans les bois et dans les marais. Le général-major Wrangell, blessé au bras d'un coup de feu, deux colonels, trois lieutenans-colonels, un major, douze capitaines, un quartier-maître, six lieutenans, huit enseignes, deux aides-majors, trois chirurgiens, soixante-deux bas-officiers, et douze cent cinquante caporaux et soldats furent faits prisonniers. On prit quatre étendards et douze drapeaux, douze canons, un mortier, et la caisse militaire. La ville fut pillée; et le soldat y fit un butin considérable.

La triste nouvelle de la bataille que nous venions de perdre, nous fut apportée, la nuit suivante, par quelques fuyards. Nous n'étions plus éloignés de Willmanstrand que d'une bonne marche; et nous avions fait halte pour laisser nos troupes se reposer jusqu'au jour. M. de Buddenbrock n'eut rien de plus pressé

que d'ordonner la retraite et d'aller reprendre notre ancien camp.

De son côté, le maréchal de Lascy se retira aussi, distribua son armée en quartiers d'hiver derrière Wibourg, et ne laissa, pour nous observer, qu'un corps de Cosaques, qui, suivant leur coutume et leurs mœurs, ravagèrent tout le pays et exercèrent sur les malheureux habitans les cruautés les plus inouies.

Le général, comte de Lœwenaupt, s'étoit enfin rendu à notre camp; et nous l'y trouvâmes en y rentrant. Le reste des troupes y arriva de même.

Mais le premier coup nous étoit porté; et il ne dépendoit plus de nous de le prévenir. Un pareil début, dans la guerre, ne manque jamais d'avoir la plus grande influence sur l'avenir : il abat le courage d'une armée par la mauvaise opinion qu'il lui fait concevoir de ses chefs, et par la crainte qu'il lui inspire, que leurs opérations ultérieures ne soient aussi mal combinées; et c'est ce que nous ne vérifiâmes que trop dans la suite.

Nous demeurâmes dans notre camp, entassés, pour ainsi dire, les uns sur les autres; la Findande n'étant pas un pays propre à contenir beaucoup de troupes ensemble: mais, du

moins, la disposition des lieux a cet avantage, qu'il faut peu de monde pour s'y défendre, pourvu qu'on le veuille, et qu'à moins qu'on n'abandonne successivement tous ses postes, faute d'expérience, d'habileté ou de bonne volonté, comme nous le fîmes la campagne suivante, on n'a guères à craindre d'y être forcé.

Le comte de Lœwenhaupt ne nous fit faire aucun mouvement.

Cependant, nos ennemis s'étoient retirés à plus de vingt milles de nous. Leurs généraux avoient pris le chemin de Saint-Pétersbourg, après avoir ordonné, avant leur départ, d'y conduire M. de Wrangell et tous les autres prisonniers de la malheureuse affaire de Willmanstrand; et le général Keith (1),

(1) Il étoit fils cadet de George Keith, comte-maréchal d'Ecosse, et de Marie Drummond, fille de lord Perth, grand-chancelier d'Ecosse, sous le règne de Jacques II. Il naquit à Fréfewessa en 1698, et fut tué en Prusse, lorsqu'en 1758, le comte de Daun surprit le camp des Prussiens à Hockirchen. Dans sa jeunesse, il prit parti pour le prétendant au trône d'Angleterre, à l'exemple de son frère aîné; mais les entreprises de ce prince n'ayant pas été heureuses, en 1715, les deux frères passèrent en Espagne, où le cadet servit dans les brigades hollandaises pendant dix ans. De l'Espagne il

qui ensuite passa au service du roi de Prusse en qualité de feld-maréchal, étoit seul resté à Wibourg, pour commander leur armée pendant l'absence de M. de Lascy.

La saison étant déjà fort avancée, nous fûmes obligés de lever nos tentes pour nous baraquer dans la terre, et nous garantir ainsi, le mieux que nous pouvions, de la rigueur du froid, jusqu'à ce que nos quartiers d'hiver eussent été réglés.

C'est alors que les maladies commencèrent à faire parmi nous le plus grand ravage. La même mortalité régna sur nos galères et nos

passa en Russie, où la czarine, Catherine I, le fit d'abord brigadier-général, et bientôt après lieutenant-général. Il se signala dans toutes les batailles qui se donnèrent entre les Turcs et les Russes, sous le règne de cette princesse; et à la prise d'Ocksakow, il monta le premier à la brèche. Dans la guerre de Finlande, ce fut lui qui décida le gain de la bataille de Willmanstrand. A la paix d'Abo, conclue en 1743, l'impératrice le nomma son ambassadeur à la cour de Suède; et quand il fut revenu à Saint-Pétersbourg, il reçut le bâton de feld-maréchal. Mais pendant la guerre de sept ans, il entra au service de Frédéric II, roi de Prusse, qui l'honora constamment de sa confiance la plus intime. Ce fut lui, qui, après la levée du siége d'Olmutz, en 1758, assura la belle retraite de l'armée prussienne.

vaisseaux ; et je crois pouvoir assurer, sans qu'on m'accuse d'exagération, qu'avant la fin de cette année, nous perdîmes plus d'un tiers, tant de l'armée navale que de celle de terre.

Je tombai malade, comme une foule d'autres officiers, dans l'étroite et triste baraque que j'habitois. Heureusement, le régiment des Gardes arriva ; et mon frère, qui en étoit officier, m'amena un médecin, qui, par ses soins et son habileté, me tira d'affaire. Je leur dois, à l'un et à l'autre, ma conservation.

Les quartiers d'hiver furent assignés, au mois de novembre ; et l'on travailla à compléter les régimens, qui avoient tant souffert à la journée de Willmanstrand. On prit, pour cet effet, dans les autres régimens de l'armée, la quantité d'officiers nécessaires, pour remplacer ceux qui manquoient aux premiers ; et je fus de ce nombre : on me mit comme lieutenant dans celui de Dalékarlie.

Le quartier-général fut établi dans la ville de Friedrichshamm. On distribua, tant bien que mal, dans les environs, l'infanterie et l'artillerie ; et la cavalerie fut renvoyée bien avant dans la province, parce qu'à peine, sur les frontières, y avoit-il de quoi loger toute l'infanterie.

La

La compagnie dans laquelle j'étois, par exemple, composée de quatre officiers, de six bas-officiers et de cent cinquante hommes, n'avoit, pour toute habitation, que dix mauvaises cahutes de paysans. Les vivres étoient fort rares; car le pays, qui est très-stérile et par conséquent peu peuplé, étoit incapable de nous en fournir avec abondance. Mais, après le séjour assez long que nous venions de faire dans notre camp, où nous avions été en quelque manière enterrés tout vivans dans la petite enceinte de nos baraques, et au milieu de monceaux de neige, nous avions, du moins, la consolation de n'être plus exposés à un froid excessif, et de jouir de la tranquillité.

CHAPITRE VI.

L'Armée Suédoise se dispose bientôt à marcher de nouveau contre les Russes. La Princesse Elisabeth monte sur le Trône Impérial. Suspension d'Armes. Négociations de Paix. Annonce faite aux Suédois de la Part du Maréchal de Lascy. Résolution précipitée de nos Chefs. Les Négociations pour la Paix continuent. Nouvelle Campagne en Finlande. Combien le Théâtre de la Guerre nous étoit favorable. Prise de Friedrichshamm par les Russes.

LE repos de notre armée ne tarda pas à être interrompu. M. le marquis de la Chétardie, ambassadeur de France à la cour de Saint-Pétersbourg, trouva le moyen d'avertir, que la révolution projetée en faveur de la princesse Elisabeth étoit près d'éclater de nouveau, et que, pour en faciliter le succès, il étoit temps que notre armée se mît en mouvement et s'avançât du côté de celle des Russes.

Nous n'avions en tout, alors, que quatre officiers généraux, savoir, le général en chef, un lieutenant-général et deux majors-géné-

raux. Les trois plus anciens voulurent également partager les dangers d'une expédition, dans laquelle ils espéroient de se couvrir de gloire, en assurant les plus grands avantages à leur patrie.

Ils se mettent à la tête des six mille hommes qui sont le plus à portée des ennemis, et se fraient une route à travers les neiges, sous prétexte d'aller leur enlever quelques magasins, qu'ils avoient laissés en arrière en se retirant, après l'affaire de Willmanstrand.

Le régiment dans lequel je servois, fut compris parmi ceux qu'on choisit pour cette expédition. Arrivés sur les frontières, nous nous cantonnâmes dans trois villages; et, quatre jours après, nous vîmes paroître à notre quartier-général un de nos capitaines, qui avoit été prisonnier, suivi d'un trompette, d'un officier et de trente dragons : ils nous apportoient l'importante nouvelle, que la princesse Elisabeth étoit montée sur le trône impérial; que le jeune prince Iwan, avec sa nourrice et tous ses parens, avoit été enfermé; et que le maréchal de Munich (1) venoit de

(1) Le comte de Munich n'est pas moins célèbre par ses disgrâces, que par ses qualités éminentes comme homme de guerre et comme homme d'Etat. Il fut

subir le même sort, ainsi que plusieurs autres seigneurs de son parti.

Ce capitaine suédois, renvoyé, avoit reçu un présent de cinq cents ducats pour les frais de son retour à l'armée ; et de là, il étoit chargé d'aller annoncer la même nouvelle à notre cour, en lui déclarant de la part de l'impératrice, que ses desirs et ses vœux les plus constans, tant qu'elle régneroit, ne tendroient qu'à empêcher toute effusion de sang humain ; que, conséquemment aux disposi-

d'abord favori de la czarine Anne ; et il eut beaucoup de part à tous les événemens de son règne. Ses succès contre les Tartares de la Crimée commencèrent sa réputation militaire: la victoire qu'il remporta, en 1739, sur les Turcs, près de Choczim, et la prise de cette ville, ainsi que celle de Jassy, capitale de la Moldavie, n'ajoutèrent pas peu à la gloire qu'il s'étoit déjà acquise. Il devint premier ministre du czar Iwan VI : mais l'impératrice Elisabeth, qui détrôna ce malheureux prince et le fit enfermer dans un fort, ordonna, sous prétexte de malversation, qu'on fît le procès à M. de Munich ; et ses juges le condamnèrent, en 1742, à perdre la tête. Elisabeth se contenta néanmoins de l'envoyer en Sibérie, d'où il fut rappelé, en 1762, par Pierre III, et nommé ensuite, par Catherine II, directeur-général des ports de la mer Baltique. Il mourut le 8 octobre 1767, âgé de 84 ans.

tions pacifiques de cette souveraine, nos troupes avancées pouvoient se retirer; qu'enfin sa majesté impériale lui donneroit une entière satisfaction.

D'après des assurances aussi positives, on conclut une suspension d'armes pour trois mois; et nous reprîmes le chemin de nos quartiers d'hiver avec la joie la plus vive et les plus flatteuses espérances de tranquillité.

Le général de Wrangell, guéri de ses blessures, mais estropié pour le reste de ses jours, arriva de même bientôt après: il nous réitéra, de la part de la nouvelle impératrice, les plus fortes protestations de l'étroite et sincère amitié, qu'elle desiroit de voir régner désormais entre son Empire et la Suède, et continua sa route sur Stockholm.

Toutes nos inquiétudes cessèrent. Nous demeurâmes dans la plus complette inaction; et les négociations de paix commencèrent: notre général en chef eut de pleins-pouvoirs, pour traiter avec la cour de Saint-Pétersbourg.

Les propositions qui furent faites de part et d'autre, passèrent toutes par les mains de l'ambassadeur de France. L'impératrice offrit de payer les frais de la guerre; et nous prétendîmes que Wibourg et tout le pays qui est entre cette

forteresse et notre territoire, devoient nous être cédés. Deux mois entiers furent employés en conférences sans rien conclure.

Quel ne fut pas notre étonnement, lorsqu'au mois de mars nous vîmes aux portes de Friedrichshamm un officier russe, suivi d'un trompette, qui demandoit à parler à M. le comte de Lœvenhaupt! On le fit entrer dans le camp; l'armistice n'étoit pas expiré. Il annonça, de la part de M. le maréchal de Lascy, que, comme le terme dont on étoit convenu pour la suspension d'armes venoit de finir, et que sa cour ne lui avoit fait passer aucun ordre pour le prolonger, il nous donnoit avis que les hostilités alloient recommencer dès le même jour.

En effet, nous apprîmes en même temps que les Russes défiloient par Wibourg, pour s'étendre en cantonnemens vers nos frontières.

L'officier russe repartit, et toute notre armée reçut ordre de se rapprocher de Friedrichshamm. La consternation devint générale; et la promptitude avec laquelle nous prîmes nos arrangemens occasionna la plus horrible confusion. Déjà l'on croyoit voir l'ennemi sous les murailles de la ville, quoiqu'il fût encore bien loin de nous, et que la rigueur

de la saison l'empêchât même d'avancer avec des forces assez considérables pour pouvoir entreprendre quelque expédition importante.

Il fut décidé que, dans le cas où il se présenteroit devant nous, nous abandonnerions la ville, après en avoir fait sauter les remparts et ruiné les magasins.

Mais, bientôt après, nous fûmes informés, qu'au moins six milles de distance nous séparoient encore de l'armée russe, et que quelques Cosaques seulement avoient fait une excursion jusques là. Notre trouble se dissipa; et nous retournâmes pour la troisième fois dans nos quartiers, avec injonction néanmoins de nous tenir prêts à ouvrir la campagne de fort bonne heure.

Cette tranquillité dura jusqu'à la fin de mai; car l'hiver ne finit qu'alors dans cette contrée. Cependant les négociations entre les deux cours alloient toujours leur train; et nous voyions très-fréquemment passer les courriers, qu'elles s'expédioient tour à tour l'une à l'autre. Mais la nôtre refusant de se relâcher de ses prétentions sur les provinces ou une partie des provinces que nous avions perdues sous Charles XII, et celle de Saint-Pétersbourg ne voulant consentir qu'à un

dédommagement pécuniaire des frais de la guerre, toute négociation cessa, malgré tous les efforts des deux ambassadeurs de France.

Nous marchâmes effectivement vers nos ennemis, dès le mois de mai.

Depuis ma tendre enfance, où j'ai embrassé l'état militaire, jusqu'à ce moment, j'ai fait douze campagnes, dont les événemens ont été plus ou moins heureux ou malheureux; car la fortune, des armes sur-tout, est très-inconstante, et les revers balancent presque toujours les succès. Mais dans cette longue et pénible carrière, je ne me souviens pas d'avoir jamais vu de campagne, où l'on se soit conduit avec moins de sagesse, et où l'on ait fait plus de bévues.

D'abord, comme aggresseurs, notre rôle étoit, sans contredit, d'agir offensivement; et nous nous réduisîmes à la simple défensive: c'est une faute, dont il n'appartient qu'aux militaires expérimentés de bien sentir toutes les conséquences. Si, du moins, on avoit pris de sages mesures, pour se garantir des surprises de l'ennemi et pour se mettre en état de le repousser vigoureusement; mais on ne fit rien de ce qu'il falloit faire. La conduite

de notre général fut étrange en tout, et ses dispositions ne sont comparables à rien.

La Finlande est un des pays de l'Europe les plus coupés par des rivières, des montagnes, des bois, des marais. On y trouve peu de plaines et quelques bassins, où à peine on peut asseoir un camp de douze à quinze mille hommes. Ce sont des chaînes de montagnes dont les gorges sont si étroites, qu'une petite armée n'y défile jamais qu'avec la plus grande difficulté. Les côtes sont bordées d'une quantité d'îles et de rochers, qui permettent tout au plus à quatre galères de passer à la fois ; et les ports que forment les embouchures, mettent une flotte à l'abri de toute insulte ; de sorte que les galères ne pouvant être attaquées et battues en flanc, couvrent en même-temps celui de l'armée.

Notre flotte étoit déjà en mer pour l'ouverture de cette campagne ; elle étoit en fort bon état, et supérieure à celle de la Russie, qui, depuis la mort de Pierre-le-Grand, avoit été très-négligée. Nos galères n'égaloient pas en nombre celles de l'ennemi ; mais elles valoient infiniment mieux.

Nos vivres avoient été embarqués sur des vaisseaux marchands, qui suivoient nos ga-

placé derrière; et, sur-le-champ, il fut résolu de l'abandonner, d'en retirer la garnison, de faire sauter le magasin à poudre, qui étoit considérable, et de brûler ceux des vivres; ce que nous exécutâmes la nuit suivante.

Notre armée alla camper en deçà de la rivière de Kymi ou Kyemen, qui, en cet endroit, a, à peu près, trois cents pas de largeur, après avoir brûlé le pont; et la cavalerie, à l'exception de quelques détachemens des Gardes qu'on retint, fut envoyée plus en avant. Nous restâmes quelques jours dans cette situation.

L'ennemi profita de ce temps pour s'emparer de la ville, dont nous avions abandonné la défense: il fit éteindre les feux, réparer un peu les ouvrages, et il s'y logea.

Nous avions à notre gauche, dans l'intérieur du pays, un second passage assez spacieux pour recevoir une armée considérable. Un colonel fut commandé avec mille dragons, pour en défendre l'entrée; et ce corps étoit suffisant, eu égard à la situation du local.

Les Russes informés de nos dispositions, partirent de Friedrichshamm, et vinrent camper vis-à-vis de nous au-delà de la rivière, et

c'est ici, que pour la première fois, depuis l'ouverture de la campagne, nous nous canonnâmes de part et d'autre, pendant quelques jours.

Mais bientôt notre général, qui apprit que notre flotte et nos galères se retiroient, de crainte que celles de nos ennemis ne parvinssent à les tourner, abandonna le poste qu'il occupoit : il crut qu'il seroit plus en sûreté derrière le second bras de la rivière de Kymi, qui n'étoit ni moins large, ni moins environné de montagnes que le premier que nous avions quitté ; et c'est là qu'il choisit son nouveau camp.

L'ennemi songeoit sérieusement à nous poursuivre : mais comme il lui falloit du temps pour construire un pont, ou pour raccommoder celui que nous avions brûlé, nous fûmes quelques jours tranquilles.

Les vivres commençoient à nous manquer. Pour les rafraîchir, je fus commandé pour aller, avec cinquante hommes et le nombre de bateaux nécessaires, en prendre sur les vaisseaux de transport qui nous côtoyoient avec les galères.

Je ne pus être de retour que deux jours après : mais quelle ne fut pas ma surprise,

lorsqu'arrivé à l'endroit où j'avois laissé notre armée, je n'aperçus que des Cosaques, qui avoient passé la rivière à la nage, et qui pilloient les débris de notre camp et tous les villages des environs! je mis pied à terre; et suivi de trente hommes de mon détachement, je m'avançai vers le village le plus prochain pour avoir des nouvelles de notre armée. Je n'y trouvai personne; les pauvres habitans s'étoient tous enfuis dans les bois. Je pris le parti de m'en retourner vers mes bateaux, harcelé par une centaine de Cosaques, qui côtoyoient la rivière, sans me perdre un instant de vue: mais il n'y eut que quelques coups de fusil, tirés de part et d'autre.

Je m'embarquai et fis voile avec ma flotte, ne sachant trop où je devois aller; et mes bateliers, ignorant aussi bien que moi, la route qu'il falloit prendre, nous parcourûmes, au gré du hasard, les différentes petites îles qui bordent les côtes. Nous découvrions au loin la flotte et les galères de l'ennemi: heureusement la nuit survint; et le calme le plus profond empêcha les Russes de s'approcher. Un pêcheur, que j'enlevai dans l'une de ces îles, me conduisit jusqu'à nos galères, qui s'étoient aussi retirées.

Je me rendis dès le lendemain à notre armée, qui, depuis que je l'avois quittée, s'étoit portée à plus de six milles en arrière. Mon arrivée fit le plus grand plaisir; et je fus très-bien accueilli dans le camp. Mais à peine les vivres que j'avois apportés, furent distribués, qu'on reçut ordre de décamper la nuit suivante.

CHAPITRE VII.

Les Suédois vont camper près d'Hellsingfors. Mauvaises Dispositions prises par nos Généraux. Quelles en sont les suites. Crosnaschock, Brigadier des Cosaques, tué, et son Cadavre réclamé et emporté par les Russes. Caractère féroce de cet Officier-Général. Capitulation offerte aux Suédois. Négociations à ce sujet. Honteuses Conditions imposées par le Vainqueur et acceptées par l'Armée Suédoise. Les Suédois exécutent leur Capitulation.

Notre situation n'étoit rien moins qu'avantageuse : elle ne pouvoit nous servir tout au plus que pour les communications nécessaires; mais celle que nous prîmes étoit très-favorable, à cela près que la cavalerie s'y

trouvoit éloignée de l'infanterie d'un demi-mille, et qu'elles étoient séparées l'une de l'autre par un grand bois et un marais. Le bois couvroit le front et les deux flancs de l'infanterie; et un abattis de cinquante pieds de profondeur rendoit notre camp presqu'inaccessible.

On espéroit que nous nous maintiendrions dans ce poste, si nos ennemis osoient tenter de nous en déloger, quoique notre flotte fût en si mauvais état, que les deux tiers des matelots et des soldats avoient péri ou étoient hors de service par maladies. Cependant les galères, qui couvroient notre magasin ambulant, continuèrent d'occuper la même station, pour ne pas nous abandonner entièrement à la merci de nos ennemis.

Ils entreprirent de tomber sur notre cavalerie, mais sans aucun succès : elle les repoussa vigoureusement et avec cette valeur qui l'a presque toujours distinguée. Quatre bataillons, que notre général fit aussitôt marcher à son secours et qui arrivèrent fort à propos, les forcèrent à renoncer à leur entreprise.

J'étois du nombre des officiers qui composoient le détachement. Nous avions deux

marches

marches à faire. La première fut assez tranquille : mais, le second jour, les Russes, profitant de la faute que nous avions faite, de ne pas couvrir notre marche, en distribuant sur les hauteurs des postes détachés, y établirent eux-mêmes, pendant la nuit, une batterie, et firent sur nos colonnes un feu continuel. Heureusement la cavalerie avoit pris les devants ; de sorte que l'infanterie seule en souffrit. Nous perdîmes environ cinquante hommes dans cette marche.

Nos généraux, à l'exception de celui qui commandoit l'arrière-garde, ignoroient ce qui se passoit : ils étoient partis pour aller dîner chez le baron de Nolken, ci-devant ministre de notre cour à Saint-Pétersbourg, qui nous côtoyoit sur mer dans l'yacht qu'on lui avoit donné, pour être à portée de reprendre, au besoin, le fil des négociations.

Nous campions tout près de la ville d'Hellsingfors ; et, chose singulière, nous tombions très-précisément dans les mêmes fautes, qui avoient servi de prétexte à toutes les retraites que nous venions de faire.

Hellsingfors est située sur une langue de terre qui s'avance dans la Baltique. Cette ville n'a que le débouché par lequel nous vînmes,

et un second, de l'autre côté, consistant en une chaussée qui conduit à Abo, le long de la mer.

Nous fûmes donc ici comme dans un cul-de-sac. L'ennemi, qui s'étoit rendu maître des défilés par lesquels nous étions entrés dans le camp, détacha par sa droite un corps suffisant, pour empêcher notre évasion par l'autre; de sorte que notre armée entière, cavalerie, infanterie, artillerie, se vit bientôt enfermée des deux côtés. Dans cette position, notre dernière et unique ressource étoit de retourner en Suède par mer.

Il n'y avoit pas plus de deux ou trois jours que nous étions campés, que nous commençâmes à manquer de fourrage et principalement de foin et de paille. La cavalerie souffrit extrêmement de cette disette : on se défit des chevaux des officiers et de ceux de l'artillerie et de l'infanterie; on en tua une partie; et les autres furent chassés hors du camp et livrés en proie aux Cosaques. Nous eûmes toujours, néanmoins, des vivres en abondance; notre magasin flottant étant dans le port avec nos galères.

Quelques jours se passèrent dans cette situation. Nous ne voyons de nos ennemis que

les grand-gardes, vis-à-vis des nôtres, et leurs généraux, qui souvent se montrèrent sur les hauteurs, pour reconnoître le terrain.

Cependant, une nuit, Crasnaschock, brigadier de Cosaques, voulut nous surprendre, et entreprit de passer le marais qui couvroit le front de notre camp. Nos patrouilles le découvrirent; nos piquets s'avancèrent, firent feu sur les Cosaques, et les obligèrent de se retirer avec précipitation: mais Crasnaschock, dont le cheval s'embourba, reçut un coup de feu, dont il mourut sur la place.

Dès le lendemain, M. le maréchal de Lascy envoya un trompette à nos grandes-gardes, pour avoir des nouvelles de cet officier: il supposoit, sans doute, que nous l'avions fait prisonnier. Mais comme on répondit que tout avoit été tué, un second trompette arriva trois jours après, pour demander la permission d'envoyer chercher le cadavre de Crasnaschock. On acquiesça sans difficulté à la réquisition de M. de Lascy.

Un officier cosaque arriva donc, le lendemain, suivi de nombreux domestiques, apportant, sur un dromadaire, des habits convenables pour vêtir le corps. On lui mit un cafetan de brocart; et, après les prières et les

cérémonies que les Russes ont coutume de faire en pareille occasion, on enleva le cadavre sur le dromadaire, qui fut couvert d'un grand tapis, dont quatre domestiques tenoient chaçun un bout : c'est ainsi que le cortège s'en retourna à l'armée russe.

La mort de cet officier fit jouir son fils de six cent mille ducats : Crasnaschock les avoit amassés pendant la guerre contre les Turcs et les Tartares. J'ai appris dans la suite, de plusieurs officiers russes, que c'étoit l'un des hommes de leur pays, qui avoit le plus abusé de l'usage du vin et des liqueurs fortes; et que sa férocité étoit telle, que, pour s'égayer, il se faisoit quelquefois amener des douzaines de prisonniers, à qui il trancheoit la tête avec son sabre, pour montrer toute son adresse (1).

(1) L'histoire de Russie nous fournit une multitude incalculable d'exemples de cette barbarie : et que ne nous dit-elle pas de Pierre I, que tant d'écrivains ont osé présenter aux rois comme leur modèle, et que mille traits de violence et de cruauté ne montreront peut-être à la postérité que comme le plus exécrable des monstres? De combien de malheureux ne fut-il pas lui-même le bourreau? A l'occasion de l'ordre qu'il donna, en 1720, à tous les Russes de cesser de porter la barbe, huit mille personnes furent inhumainement massacrées. On les conduisit dans un vaste enclos, où

Peu de jours après l'enlèvement du cadavre de Crasnaschock, ce monstre à figure humaine, un nouveau trompette se présenta à notre grand-garde, accompagné d'un aide-de-camp de M. le maréchal de Lascy, qui demanda à parler, de sa part, à notre général. Notre grand-garde se hâta de faire son rapport ; et il fut ordonné, sur-le-champ, qu'on les conduisît, avec les précautions usitées en pareilles cir-

l'on avoit placé un grand nombre de poutres et de billots ; et Pierre, la hache à la main, donnoit l'exemple aux bourreaux, occupés à trancher leurs têtes. On raconte qu'un enfant d'environ 12 ans, vint placer la sienne sur le billot du czar ; que le prince le prit par le bras et le repoussa ; mais que l'enfant, sans proférer une seule parole, alla se mettre sur un autre billot. Le czar s'avança vers lui, le releva, l'éloigna encore ; et un moment après, l'enfant vint se remettre sous la hache. « Pourquoi veux-tu qu'on te tranche la tête ? » lui dit le czar furieux. « Tu as coupé, lui répond l'en-» fant, celles de mon père, de mon frère, de tous mes » parens, qui n'étoient pas plus coupables que moi, » pourquoi ne couperois-tu pas la mienne ? » Pierre fit chasser l'enfant, jeta sa hache, et sortit de l'horrible enceinte. On ajoute, que la plupart de ses courtisans s'empressoient de l'imiter ; et que le célèbre Menzikoff se vantoit d'être celui de tous, qui avoit coupé le plus de têtes. On raconte encore, que lorsque M. le baron de

constances, à la ville, où nos généraux avoient leurs quartiers.

L'adjudant représenta que, notre armée se trouvant enfermée de tous côtés, et la saison étant avancée, nous ne pouvions éviter de nous rendre à discrétion ; mais que, comme l'impératrice ne faisoit cette guerre que forcément et à contre-cœur, M. le maréchal, pour nous prouver toute la bienveillance de sa souveraine, nous offroit une bonne capitulation, si nous

Printz fut envoyé, par le roi de Prusse, comme ambassadeur à la cour de Pierre I, ce prince l'invita à un grand repas, où, suivant sa coutume, il but beaucoup de vin et d'eau-de-vie ; et qu'ayant tiré des prisons une vingtaine de strelitz, il abattit, à chaque rasade, la tête d'un de ces infortunés, en invitant l'ambassadeur à exercer sur eux son adresse. Tous les Prussiens savent aussi que, dans le séjour qu'il fit à Berlin, pendant qu'il visita les principaux Etats de l'Europe, il desira de voir de ses propres yeux une exécution à mort, et qu'il pria le roi Frédéric I, de le faire jouir de ce spectacle. On fit des perquisitions dans les prisons ; et comme on n'y trouva aucun criminel qui eût mérité le dernier supplice, et dont la punition, sur le gibet, pût servir à l'amusement du czar et remplir l'objet de sa curiosité : « Vous n'avez pas de criminel, dit-il avec dépit au monarque prussien, prenez donc un de mes laquais. » Cent personnes, dignes de foi, m'ont attesté la vérité de cette anecdote, qui fait horreur.

voulions lui envoyer quelques-uns de nos officiers pour l'arranger.

La première réponse fut, qu'on étoit résolu à se défendre jusqu'à la dernière extrémité : mais cet aide-de-camp, qui reparut deux jours après, déclara que, si l'on s'obstinoit plus long-temps à rejeter les offres qui nous avoient été faites, M. le maréchal ne consentiroit plus à aucune capitulation, et que nous serions tous passés au fil de l'épée.

Pendant cette négociation, notre cour avoit fait partir de Stockholm, dans un yacht, un colonel, qu'elle avoit chargé d'aller chercher notre armée, et qu'elle avoit muni, s'il la rencontroit, des ordres nécessaires, pour arrêter nos généraux et les conduire en droiture à la capitale, laissant tout le reste sous la garde et la protection de la Providence.

Le major-général du Bourguet fut seul excepté : on lui conféra le commandement de l'armée. Jamais général ne s'est vu dans une plus triste situation. Je dois dire à sa louange, que c'étoit, de tous nos officiers de l'état-major, celui qui avoit toujours fait éclater le plus de ressentiment, à l'occasion de nos différentes retraites, et dont la bravoure ne fut jamais équivoque.

Aussi, dans ces malheureuses conjonctures, sa première détermination fut de se faire jour vers Abo, à la tête de son armée, espérant que l'hiver, qui s'approchoit, arrêteroit les poursuites de l'ennemi : mais le conseil de guerre ayant été assemblé pour cet effet, tous nos officiers lui représentèrent unanimement, que l'armée étoit hors d'état de faire une aussi longue et pénible retraite; et qu'elle ne pouvoit entreprendre de percer à travers le camp ennemi, sans courir le risque évident de périr toute entière.

Le résultat de ce conseil fut donc de députer à M. le maréchal de Lascy un officier de marque, pour lui faire part du changement qui venoit d'avoir lieu dans notre armée par rapport au commandement, et pour lui proposer de régler les préliminaires de la capitulation.

Enfin, deux colonels de l'une et de l'autre part furent chargés d'en conclure les conditions; et, dès le troisième jour de leurs conférences, tout fut définitivement arrangé.

On pense bien, que le vainqueur fit la loi; et tels furent les principaux articles de la capitulation.

Il fut convenu, que notre armée se retire-

roit en Suède; que l'infanterie seroit embarquée sur des galères; que la cavalerie, qui s'en retourneroit par terre, seroit munie d'un passe-port de M. le maréchal de Lascy, jusqu'à Torno, ville frontière de la Bothnie occidentale, qui sépare la Suède de la Finlande, à cent milles de distance ou à peu près; de l'endroit où nous étions; que les régimens de Finlande, consistant en deux de dragons, de mille chevaux chacun, et en six d'infanterie, de douze cents hommes, mettroient bas les armes et livreroient leurs chevaux à l'ennemi; que tous ceux qui composoient ces différens corps, se retireroient chez eux, ou vivroient tranquilles dans la province, qui désormais seroit soumise à la domination de l'impératrice; enfin, que toute notre artillerie, qui, proportionnellement à l'armée, étoit alors aussi belle et aussi nombreuse qu'elle pouvoit l'être, passeroit, avec tout son train, au pouvoir de nos ennemis.

Le jour de l'exécution de cette honteuse et humiliante capitulation fut fixé: il y eut suspension d'armes jusqu'au printemps. Tout fut, de part et d'autre, signé et ratifié; et nous nous préparâmes pour notre départ.

En attendant, une curiosité naturelle nous

fit profiter de la cessation des hostilités, pour aller parcourir l'armée ennemie ; et, de leur côté, les Russes vinrent dans la nôtre.

C'est à cette occasion que je vis M. le maréchal de Lascy, vieillard très-respectable, et tous les autres généraux qui servoient sous lui; M. de Keith, qui, depuis, a été feld-maréchal de l'armée prussienne ; et M. de Lowendahl (1), qui, quelque temps après, passa au service du roi de France, où il obtint le bâton de maréchal. Tous ces officiers se conduisirent

(1) M. de Lowendalh étoit arrière-petit-fils d'un fils naturel de Frédéric III, roi de Danemarck. Il servit successivement en Pologne, en Danemarck, en Autriche, en Russie et en Souabe ; et par-tout il se signala par son courage et par son habileté. On reconnut en lui le grand militaire ; en 1716, à la bataille de Péterswaradin, aux siéges de Témeswar et de Belgrade, à la défense de Cracovie, en 1733; dans les campagnes de 1734 et de 1735, sur le Rhin ; aux siéges de Menin, d'Ypres, de Furnes et de Fribourg, en 1734. Ce fut lui, qui, à la bataille de Fontenoy, commanda le corps de réserve, et chargea la colonne anglaise, qui avoit pénétré dans le centre de l'armée française. En 1747, il fit les siéges de l'Ecluse et du Sas-de-Gand, couvrit si bien Anvers, que les ennemis n'osèrent l'attaquer; et le 16 septembre, prit d'assaut la ville de Berg-op-zoom, ce qui mit le comble à sa gloire. Il mourut en 1755, âgé de 56 ans.

envers nous avec une politesse à laquelle nous nous attendions peu.

Les dispositions de leur camp nous frappèrent vivement, tant elles contrastoient avec les nôtres. Leurs troupes et leurs chevaux étoient dans le meilleur état; les vivres abondoient; et les boutiques même de marchands qu'on trouvoit tout autour du quartier-général, dans ce pays presque désert, d'où nous avions été poursuivis, excitèrent notre attention et nous causèrent la plus grande surprise.

Trois jours après la signature de la capitulation, nous embarquâmes l'infanterie sur nos galères: la cavalerie traversa le camp ennemi pour se rendre à sa destination; les troupes de Finlande mirent bas les armes; et notre artillerie, rangée devant le front de notre camp, fut livrée à un bataillon russe, qui s'avança pour s'en mettre en possession.

C'étoit pour la première fois que j'étois témoin de ce triste et douloureux spectacle; et, grâces au ciel, je n'en ai plus vu depuis, ni n'en verrai jamais plus de ma vie. Comment des gens d'honneur, et dont l'ame a quelque énergie, ne prennent-ils pas conseil de leur seul désespoir dans ces occasions, plutôt que d'essuyer la honte d'une capitulation

aussi flétrissante? C'est à quoi j'exhorte mon fils, si jamais il étoit réduit à cette cruelle nécessité.

Accablé sous le poids de l'inquiétude et de la douleur, je comparois les Suédois d'alors avec ceux du commencement de ce siècle : eh! combien je les trouvois différens ! Il y avoit quarante ans, que Charles XII, avec huit mille Suédois, battoit quatre-vingt mille Russes : tant il est vrai, que le Gouvernement est ce qui a le plus d'influence sur l'esprit et les mœurs des peuples ; et qu'il est moralement impossible d'exécuter de grandes choses, dans tout État qui est en proie aux factions, et dont les divers membres ne consultent que leurs caprices ou leurs intérêts particuliers.

Ainsi finit cette campagne désastreuse. Puisse le récit que je viens d'en faire, imprimer dans l'ame de tous mes compatriotes, les grandes leçons qui doivent en être le résultat !

CHAPITRE VIII.

Mon départ de Finlande pour Stockholm. Diète extraordinairement assemblée, à l'occasion des Evénemens de Finlande. Punition des Chefs de notre Armée. On songe à donner un Successeur à Frédéric I; et l'on jette les yeux sur le Prince de Holstein-Goltorpt, qui refuse d'accepter la Couronne. A la Paix d'Abo, les Russes font nommer Adolphe-Frédéric de Holstein. Préparatifs de Guerre pendant les Négociations. Insurrection des Dalécarliens. Comment elle finit.

Nous ne songeâmes plus qu'à quitter promptement ce théâtre d'horreurs; et je fus du nombre de ceux qu'on embarqua sur les galères pour Stockholm. Le trajet étoit de plus de quatre-vingts milles; et nous étions comme entassés les uns sur les autres.

Aussi, nous perdîmes en chemin plus de la moitié de nos gens. Je suis assuré, que si, au lieu d'accepter les conditions avilissantes que les Russes nous avoient imposées, nous nous fussions déterminés à défendre courageusement le terrain et tant de postes avantageux, ou même à nous ouvrir un passage au travers

de l'ennemi, lorsque nous nous fûmes laissés enfermer de tous les côtés à Hellsingfors, jamais la perte de notre armée n'eût été aussi considérable.

Mes deux domestiques tombèrent malades. Je craignis pour moi-même l'effet de la contagion; et comme il n'étoit plus question que de nous rendre à Stockholm, j'obtins la permission de prendre les devants par la route de la poste. J'atteignis les côtes de la Suède sans accident: mais à peine eus-je mis pied à terre, qu'une fièvre chaude se déclara. J'avois encore dix lieues à faire pour me rendre par terre à Stockholm. Seul et privé de mes domestiques, je montai sur un chariot de poste; et j'arrivai enfin dans cette capitale, au milieu de la nuit, et sans savoir où je pouvois descendre: car, alors, il n'y avoit pas encore d'auberges.

Mon frère m'avait devancé; mais j'ignorois où il étoit logé. Heureusement je rencontrai un ami, qui m'offrit obligeamment la chambre et le lit qu'il occupoit chez ses parens; et le lendemain, ayant découvert la demeure de mon frère, je le fis avertir de mon arrivée et de la situation dans laquelle je me trouvois. Il se hâta de venir me voir, et de prendre

des mesures pour me faire conduire chez lui.

Je fus comblé de politesses par mon ami et par ses parens ; et les soins qu'ils prirent de moi, n'eussent pas été plus vifs, si j'avois eu l'honneur de leur appartenir. Ils ne vouloient pas même consentir à ce que je sortisse de leur maison, tant que je serois tourmenté par cette fièvre ardente : mais, malgré toute la reconnoissance dont leurs bontés me pénétroient, je cédai aux desirs de mon frère ; et je fus transporté chez lui.

Grâces à mon tempérament, et, peut-être encore, à l'habileté de mon médecin, je me rétablis si bien et si promptement, qu'en moins de six semaines il ne parut plus que j'eusse été malade. La fièvre avoit absorbé toutes les humeurs bilieuses et corrigé tout le mauvais sang, dont j'avois fait ample provision pendant la campagne.

Les États du royaume étoient alors assemblés. Le roi et le sénat avoient également jugé à propos de convoquer une diète extraordinaire, pour arrêter les funestes suites de nos revers en Finlande.

On n'entendoit qu'une voix contre le Gouvernement et contre les généraux. On fit le

procès à ceux-ci; et les deux premiers (1) perdirent la tête. Les autres en furent quittes pour un arrêt de quelques mois dans leurs chambres, dont une sentinelle gardoit la porte.

Dès que nos galères arrivèrent avec les débris de l'armée, on renvoya les régimens dans leurs provinces, pour aller s'y reposer : quelques autres régimens reçurent ordre de marcher vers Torno, au-devant de la cavalerie, et d'y rester jusqu'au printemps, où l'on seroit en état de prendre d'autres mesures.

(1) M. Shéridan dit que le comte de Lœwenaupt et le baron de Buddenbrock payèrent de leur vie, non leur mauvaise conduite, mais la folie et l'entêtement des auteurs d'une guerre si disproportionnée, et dans laquelle les Suédois se virent bientôt forcés à demander humblement la paix, aux conditions qu'il plairoit à l'ennemi de leur imposer. Cette assertion manque de justesse. Il est bien vrai que les plus coupables étoient, sans doute, ceux qui tenoient les rênes du Gouvernement, puisqu'ils furent la première cause des malheurs arrivés en Finlande : mais il ne l'est pas moins, que les deux généraux condamnés à mort, accumulèrent fautes sur fautes pendant toute la durée de cette guerre, et que des traîtres à leur patrie n'auroient pu se conduire plus mal. Leur incapacité auroit dû les faire destituer : il étoit injuste et barbare de les punir de mort comme criminels.

La

La diète ne cessa pas d'être très-orageuse; tous les esprits étoient dans la plus grande fermentation. On se disputoit ; on éclatoit en murmures contre le Gouvernement; et l'on craignit généralement une prochaine et presque inévitable révolution.

Ainsi, pour occuper la nation et pour détourner les malheurs dont elle étoit menacée, il fallut songer à faire naître de nouvelles affaires.

Frédéric I, qui régnoit alors, étoit d'un âge très-avancé. La reine étoit morte depuis un an; et comme ils n'avoient pas donné d'héritier, il y eut des hommes assez habiles pour fixer l'attention publique sur la succession au trône.

D'abord on jeta les yeux sur le prince de Holstein-Goltorp, quoique très-jeune encore (1). Mais l'impératrice de Russie l'ayant appelé auprès d'elle, à Saint-Pétersbourg, pour lui succéder un jour, ce prince refusa l'offre qu'on lui fit du trône de Suède, ou plutôt on le rejeta en son nom.

Ce prince, né le 21 février 1728, étoit fils du duc de Holstein et d'Anne Petrowna. Le colonel Bruhmer fut le premier gouverneur

(1) Il n'avoit que quatorze ans.

qu'on lui donna; et ce fut lui qui l'accompagna en Russie sous le règne d'Elisabeth. Cette princesse, voulant ôter à la famille d'Anne Iwanowna tout espoir de remonter sur le trône, désigna pour lui succéder Charles-Pierre Ulric; et lorsqu'en 1742 elle l'appela à Saint-Pétersbourg, elle lui fit abjurer le luthéranisme pour la religion grecque, lui fit prendre le nom de Pierre Fedérowitz, et le déclara grand-duc de Russie et son héritier présomptif.

Le lendemain même, 18 novembre, trois ambassadeurs de Suède (1) arrivèrent pour annoncer à ce jeune prince le choix, que le sénat de Stockholm venoit de faire de lui, pour remplacer un jour Frédéric I, à qui son grand âge ne permettoit déjà plus de porter le sceptre. Il ne pouvoit plus accepter l'élection; et en remerciant les ambassadeurs suédois, il les chargea d'inviter le sénat à choisir Adolphe-Frédéric, évêque de Lubeck, son oncle.

Dès qu'on fut informé à Stockholm, par le baron de Peklin, fils du ministre de Holstein à notre cour, qui avoit pris service dans notre

(1) C'étoient le comte de Bonde et les barons d'Hamilton et de Schœffer.

armée, que l'élection avoit été rejétée, on vit tout d'un coup se former deux partis, dont l'un se déclara en faveur du duc régnant de Deux-Ponts, et l'autre, pour le prince royal de Danemarck.

Le premier étoit soutenu par la France; et le second avoit presque toute la nation pour lui : mais la Russie ne conclut avec nous la paix d'Abo, que sous la condition que, le prince Adolphe-Frédéric de Holstein seroit déclaré successeur au trône.

Ces négociations durèrent jusqu'à l'Été de l'année suivante : mais tandis que les plénipotentiaires des deux cours belligérantes travailloient avec l'activité la plus vive au grand ouvrage de la paix, on ne cessa pas de faire à Stockholm toutes sortes de préparatifs de guerre.

La cavalerie, qui nous avoit quittés en Finlande, étoit arrivée à Torno. Elle reçut ordre d'y rester avec l'infanterie, qu'on avoit envoyée à sa rencontre.

Nos galères sortirent, dès que la saison le permit. Elles rencontrèrent celles des Russes à l'île d'Aland, dont le général Keith s'étoit déjà mis en possession; et les nôtres commencèrent l'attaque. Mais le général, qui avoit

établi de bonnes batteries sur la terre ferme, pour couvrir ses galères, nous prit en flanc, et nous canonna pendant quelques heures, avec la plus grande vivacité. Nous fûmes obligés de nous retirer, et d'aller mouiller aux côtes suédoises.

Les troupes de terre partirent pour leur destination. Le régiment de Dalékarlie, dans lequel je servois, fut du nombre; et j'allai le rejoindre dans la province.

Mais quelle fut ma surprise, lorsqu'en y arrivant, je vis le drapeau de la révolte déployé; et le même jour où le régiment devoit, se trouver à Tahlem, capitale de la province, lieu du rendez-vous, pour continuer ensuite sa marche vers la frontière, douze mille paysans se présentèrent audacieusement, armés de hallebardes et de toutes sortes d'instrumens et machines de guerre, qu'ils avoient conservées, si je ne me trompe, depuis le temps de Gustave-Vasa!

Rien ne pouvoit inspirer plus d'alarmes, qu'une insurrection générale chez les Dalékarliens. Le caractère de ce peuple a quelque chose de très-particulier; et la peinture qu'en a faite l'illustre auteur de l'Histoire de la der-

nière révolution de Suède (1), est de la plus exacte vérité.

(1) M. Shéridan : « Les Dalékarliens, dit-il, habi-
» tent la partie la plus stérile et la plus montagneuse
» de la Suède. Des neiges éternelles couvrent les som-
» mets de leurs montagnes ; et de longs et rudes hivers
» blanchissent leurs vallées mêmes, la plus grande
» partie de l'année. Leur rigoureux climat ne leur per-
» met de jouir d'aucune des douceurs de la vie, et ne
» fournit pas seulement aux besoins, que les peuples
» d'Europe, plus voisins du midi, regardent comme de
» première nécessité. A défaut de bled, ils font du
» pain avec l'écorce de certains arbres; et ce rude
» aliment est toute leur nourriture. Chaque Dalékar-
» lien se fait à lui-même toutes les choses de nécessité,
» qui sont ailleurs l'objet du travail de plusieurs mé-
» tiers, et fabrique grossièrement, et à sa mode, tout
» ce qu'il lui faut pour son habillement, dont le goût
» répond à la pauvreté de son régime. Ils ignorent tous
» les arts du second ordre, destinés à fournir aux com-
» modités de la vie ; et la nature de leur sol excluant
» l'agriculture, ils s'adonnent principalement aux pé-
» nibles travaux des mines. Endurcis, dès leur enfance,
» à toutes sortes de fatigues, ils forment, peut-être, la
» race d'hommes la plus robuste et la plus hardie qu'il
» y ait en Suède. S'ils ne connoissent pas les raffinemens
» des sociétés policées, qui habitent des climats plus
» tempérés, en revanche ils ignorent leurs vices. Ja-
» mais ils ne se sont écartés de la primitive simplicité
» de leurs mœurs. Humbles, mais braves, ils sup-

Ils se saisirent du gouverneur, et prirent le chemin de Stockholm. Quelques officiers les

» portent patiemment le travail et non l'oppression.
» Soumis quand ils croient l'autorité légitime; intraitables quand ils la croient usurpée. Généreux et romanesques dans leurs notions de l'honneur, qu'ils n'ont sûrement pas puisées chez d'autres peuples; et remplis de cette ardeur à entreprendre, qui s'unit ordinairement avec la grandeur du courage, ils se sont toujours portés volontairement à redresser des torts, qui leur étoient, ou presque, ou totalement étrangers. En sûreté dans leurs montagnes, on les laissoit jouir de leurs coutumes grossières; hors de la portée des tyrans, ils ne sentirent pas le joug, qui, en différens temps, avoit accablé les autres habitans de la Suède. Mais quand ceux-ci manquèrent de courage pour s'opposer à la tyrannie, les Dalékarliens s'en chargèrent pour eux. On les a vus s'élancer impétueusement de leurs rochers et de leurs forêts, pour se ranger sous l'étendard d'un Engelbrecht, répandre leurs sang pour la défense d'un Sture, et conquérir sous les bannières d'un Gustave.

» Telles étoient les vertus de ce peuple : mais aussi la simplicité et l'ignorance s'unissoient chez lui à la crédulité et à la superstition. Des dispositions, qui pouvoient être dirigées aux meilleures fins, servirent souvent, entre des mains artificieuses et entreprenantes, d'instrument aux plus mauvais desseins. Aussi, les Dalékarliens semblent-ils avoir toujours été les plus turbulens de tous les Suédois. »

suivirent, les uns par force, et les autres de bonne volonté : ils en furent punis dans la suite comme ils le méritoient; mais la plupart, et j'étois du nombre, ne balancèrent point à se retirer où ils pouvoient.

Notre colonel fit partir un courrier, qui, heureusement, passa au travers des paysans, quoiqu'ils occupassent toutes les avenues, et qui arriva à Stockholm avant les révoltés.

Nous nous cachâmes dans le pays le mieux que nous pûmes; et nous nous y tînmes tranquilles pour attendre l'issue de cette révolte. Deux ou trois autres officiers du même régiment avoient pris avec moi ce parti. Il nous étoit impossible de passer, et plus encore d'opposer aucune résistance, n'ayant pas un seul homme à commander.

Les douze mille paysans poussèrent jusqu'à Stockholm, sous la conduite des soldats du régiment, qu'ils s'étoient donnés pour officiers. Ils trouvèrent, près de l'entrée de la capitale, le roi, qui avoit marché à leur rencontre, accompagné d'un petit nombre de personnes, pour tâcher de les ramener à leur devoir et les engager à retourner chez eux. Mais ils déclarèrent à S. M., qu'ils vouloient assister à l'élection de son successeur, et s'en-

quérir des causes de cette malheureuse guerre.

Le roi rentra dans Stockholm ; et les révoltés l'y suivirent. Ils passèrent tranquillement, tambours battans, au milieu des troupes, qu'on avoit postées devant la ville, et dont une partie, sans faire aucun effort pour s'opposer à leur passage, se retira en fort bon ordre dans ses quartiers.

Telle étoit l'irrésolution qui régnoit dans cette circonstance critique. Heureusement, les révoltés se dispersèrent sans ordre de tous les côtés, se logèrent confusément, se firent donner à boire et à manger. Ils prirent néanmoins la précaution d'établir quelques corps-de-gardes sur les grandes places.

Ils envoyèrent ensuite quelques députés au château, pour faire leurs propositions, ou plutôt pour déclarer ce qu'ils exigeoient. Mais un seul coup de canon, qu'un officier d'artillerie s'avisa de lâcher, de son propre mouvement, sur leur grand'-garde, causa tant d'alarmes parmi ces paysans, qu'ils prirent la fuite. Ils voulurent se rallier. Ils firent feu sur un régiment d'infanterie, qui se trouvoit vis-à-vis d'eux ; mais à peine ce régiment, qui s'avança, eût tiré quelques coups de canons, qu'ils se dispersèrent. Deux escadrons de cavalerie,

qui étoient à portée, tombèrent sur eux. On prit tout ce qui ne put se sauver; et en même temps on arrêta au château les députés dont je viens de parler.

On instruisit sur-le-champ leur procès. Leurs principaux chefs furent condamnés à être roués, d'autres à être fouettés; et tous les autres furent renvoyés chez eux sous bonne escorte.

Le sénateur baron d'Adlerfeld, à qui le roi avoit conféré, ainsi qu'au sénateur comte de Rosen, le commandement des troupes contre les insurgés, eut le malheur de recevoir un coup de feu, dont il mourut quelques jours après. Le colonel, qui étoit tombé sur eux avec son régiment, fut légèrement blessé à la tête. Une douzaine de paysans perdirent la vie dans la chaleur de l'affaire; et à neuf heures du soir, le calme fut parfaitement rétabli dans la ville.

Ce soulèvement auroit pu avoir les suites les plus sérieuses, si les Dalékarliens avoient eu alors un Gustave-Vasa à leur tête; mais il n'est pas donné à tous les siècles de produire de pareils hommes (1).

(1) Gustave Vasa fit jouir la Suède, pendant tout son règne, de la considération de tous ses voisins et de

C'est ainsi que le hasard sauva alors ceux qui avoient témérairement allumé cette guerre sans motif légitime, ou, pour m'exprimer avec plus de franchise et plus de vérité, dans l'uni-

toute l'Europe. Christiern II, roi de Danemarck, s'étant emparé du trône de Suède en 1520, le fit enfermer dans les prisons de Copenhague. Gustave s'en échappa. Il erra long-temps dans les montagnes de la Dalékarlie, et se vit réduit, quoique fils d'Éric-Vasa, duc de Grigsholm, à travailler aux mines. Mais suivant d'un œil attentif les progrès des calamités qui affligeoient la Suède, où des contestations sanglantes divisoient les nobles, harassoient le peuple, désoloient le royaume et où, depuis plus de cent ans, l'ancienne forme du Gouvernement n'existoit qu'en idée, il conçut le projet d'une révolution, dont tout lui montroit la nécessité, et se prépara à saisir la première occasion favorable pour l'exécuter. Christiern ayant ordonné à tous les officiers danois, qui étoient en Suède, de massacrer toute la noblesse suédoise, croyant que cette horrible mesure lui assureroit à jamais le trône; Gustave profita habilement du crime de ce monarque, pour soulever contre lui les Dalékarliens; et par sa sagesse, autant que par sa valeur, il affranchit les Suédois d'un joug étranger, chassa Christiern, prit Stockholm; et en 1523, fut élu roi comme libérateur de la patrie. Non content de posséder cette couronne, il voulut la rendre héréditaire dans sa famille; et ce projet, qui n'étoit pas sans danger, lui réussit encore. Les Suédois, en 1542, renon-

que vue de plaire à la France, sans songer à la situation, où se trouvoit encore la Suède après le malheureux règne de Charles XII.

CHAPITRE IX.

Paix conclue à Abo, et à quelles conditions. Le Prince de Holstein appelé au trône de Suède. Négociations et Préparatifs de Guerre, dans le cas d'une Rupture avec le Danemarck. Mon Père meurt. Le Comte Dohna me fait son Aide-de-Camp. La Princesse Ulrique de Prusse épouse le Duc de Holstein, Adolphe Frédéric. Je pars pour aller prendre du Service, soit dans l'Armée Française, soit dans celle d'Angleterre.

Tandis que ces événemens se passoient à Stockholm, le congrès d'Abo parvint à con-

cèrent, en faveur de sa postérité, au droit d'élire leur souverain; et loin d'imaginer qu'ils perdissent aux changemens introduits par Gustave dans leur constitution, ils regardèrent, au contraire, comme un avantage chaque nouvelle innovation. « Au lieu de toutes » les horreurs des séditions et des guerres civiles, » aggravées par le poids d'un joug étranger, ils virent, » dit M. Shéridan, l'indépendance du royaume recou- » vrée, la paix rendue, l'ordre rétabli, la justice bien » administrée, le commerce protégé, les arts et les » sciences encouragés. »

clure la paix, sous les conditions, que le prince de Holstein-Eutin (1) seroit déclaré successeur au trône ; que la Finlande nous seroit rendue jusqu'à la rivière de Kymi ; mais que les trois villes de Friedrichshamm, de Willmanstrand, et de Nyslott, avec leur territoire, resteroient au pouvoir de la Russie ; de sorte qu'une bonne partie de ce duché nous fut enlevée.

Il ne fut plus question des frais de la guerre, que nous avions si long-temps exigés ; et comme les subsides de la France n'alloient pas à la moitié des sommes qu'on y avoit employées, les pauvres habitans du royaume furent obligés de supporter ce qui y manquoit.

Le prince de Holstein ayant été déclaré

(1) Il fut couronné roi de Suède en 1751, après la mort de Frédéric I. Son mariage avec Louise Ulrique, sœur de Frédéric II, roi de Prusse, se fit en 1744. Il mourut en 1771, et fut pleuré par tous ses sujets, dont il étoit le père. Il protégea le commerce, il aima les sciences et les encouragea. En 1755, il fit élever à Torno, dans la Bothnie occidentale, une pyramide, pour servir de monument aux opérations des académiciens français, qui avoient été chargés de déterminer la figure de la terre ; et la même année il établit à Stockholm, à la recommandation de la reine, une académie des inscriptions et belles-lettres, d'après les plans de celle de France.

successeur de Frédéric I au trône de Suède, deux de nos sénateurs furent aussitôt envoyés à Hambourg, où il étoit alors, pour lui notifier sa nomination. Toute sa cour se rendit en même temps auprès de lui; et accompagné de ce brillant cortège, il fut conduit, par Stralsund, à Stockholm.

Comme on appréhendoit quelques hostilités de la part du Danemarck, qui, indépendamment des prétentions acquises du prince royal, ne pouvoit guère voir avec indifférence un prince de Holstein monter sur le trône de Suède, le congrès d'Abo avoit encore arrêté, qu'un corps auxiliaire de dix mille Russes iroit se joindre à nos troupes, en cas de besoin; et en effet, le général Keith arriva bientôt après, amenant, sur des galères, le corps dont on étoit convenu. Il établit son quartier-général à Stockholm; et ses troupes furent distribuées dans les villes voisines.

Quelles auroient été les pensées de Charles XII, si, rendu à la vie dans ces malheureuses conjonctures, il eût pu voir les suites funestes de son règne, et les tristes conséquences de son ambition? Qu'auroit dit de ces dix mille Russes auxiliaires des Suédois contre les Danois, ce prince valeureux et intrépide

qui, avec une poignée de ses sujets, avoit tant de fois battu l'une et l'autre de ces deux nations?

Enfin, la paix avec la Russie étant conclue, la succession au trône établie, les Dalékarliens punis de leur révolte et renvoyés dans leur province, la diète termina ses séances; et l'on ne s'occupa plus que des mesures qu'on avoit à prendre contre le Danemarck.

Le sénateur comte de Tessin y fut envoyé comme ambassadeur, pour tâcher d'arranger à l'amiable les différends qui étoient survenus: mais comme les Danois formèrent un camp d'environ douze mille hommes, entre Copenhague et Helsingor, et un autre en Norwège, on fit marcher plusieurs régimens, qui eurent ordre de se rassembler en Scanie, et d'autres vers les frontières de la Norwège.

Celui de Dalékarlie, dans lequel je servois, fut du nombre de ceux qui devoient former l'armée de Scanie; et son quartier d'hiver lui fut assigné dans les villes de Kalmar et de Karlskron.

Mes parens avoient une terre en Scanie; et comme je ne les avois pas vus depuis plusieurs années, j'obtins, peu après que les troubles en Dalékarlie eurent été appaisés, la per-

mission de les aller visiter. Je m'arrêtai donc chez eux, jusqu'à ce que mon régiment se fût rendu à sa destination.

C'est à cette époque, que j'eus le malheur de perdre mon père, âgé de soixante-dix ans. Sa perte nous affligea d'autant plus, qu'il avoit toujours vécu avec nous plus en ami qu'en père.

Le quartier-général de cette armée fut établi à la ville de Christianstadt, où les généraux arrivèrent consécutivement.

Le major-général comte de Dohna me choisit pour son aide-de-camp : mais pendant l'hiver, toutes les contestations s'arrangèrent ; et au printemps, tous les régimens reçurent ordre de retourner dans leurs provinces respectives.

Le corps auxiliaire des Russes, qui avoit passé l'hiver dans les environs de Stockholm, s'embarqua sur les galères, et mit à la voile pour Saint-Pétersbourg.

J'allai rejoindre mon régiment à Karlskron ; et comme il s'y arrêta encore une quinzaine de jours, avant que de pouvoir se mettre en marche et s'en retourner en Dalékarlie, je profitai de ce temps, pour voir les arrangemens de la flotte, qui étoit en station dans le port.

C'est là que je fis connoissance avec la fille de l'amiral comte de Wachmeister, qui s'y trouvoit avec sa mère, alors veuve. L'impression qu'elle fit sur moi, fut aussi profonde que vive. J'en devins éperduement amoureux ; mais je ne pensai pas encore à en faire ma femme.

Enfin, nous partîmes de cette ville ; et mon amour ne fit que redoubler par l'absence et l'éloignement, qui ordinairement affoiblissent les plus grandes passions. J'appris que madame de Wachmeister et sa fille devoient aller prendre les eaux à Locka, où elles passeroient une partie de l'Eté. Cette circonstance étoit trop favorable à mes inclinations pour ne pas la saisir; et rien ne m'en empêchoit, puisque notre régiment, ainsi que les autres, avoit été dispensé des exercices ordinaires pendant l'année courante. J'écrivis à mon chef, que ma santé étoit si fort altérée, que j'avois besoin de prendre les eaux ; et je le priai de m'en accorder la permission : je l'obtins.

Je volai vers l'endroit où je devois revoir l'objet qui m'occupoit entièrement ; et je trouvai mademoiselle de Wachmeister toujours plus aimable. Mon amour pour elle devint extrême. Je résolus de lui faire part de mes sentimens,

sentimens, et de lui déclarer combien je m'estimerois heureux, si elle daignoit consentir à passer le reste de ses jours avec moi.

Sa réponse, quoiqu'assez vague, me fit entrevoir que je pouvois espérer le bonheur auquel j'aspirois, mais que je devois, avant tout, m'assurer du consentement de sa mère.

Mon congé n'étoit que d'un mois; et à l'expiration de ces quatre semaines, que je passai fort agréablement, je fus obligé de me rendre à mon régiment, mais avec la détermination de reparoître bientôt, sous quelque prétexte, à Karlskron, et d'y rester, tant que la mère et la fille n'auroient pas achevé de prendre les eaux.

Le duc de Holstein, destiné à être le successeur de Frédéric I, étant arrivé en Suède, il fut question de lui faire épouser une princesse allemande; et l'on jetta les yeux sur les sœurs du roi de Prusse.

Le comte de Tessin, qui avoit heureusement terminé son ambassade en Danemarck, partit en conséquence pour Berlin. Ses instructions portoient, qu'il demanderoit d'abord la princesse Amélie, qui n'avoit pas moins alors de beauté que d'esprit; mais qu'à son

défaut, il feroit en sorte d'obtenir sa sœur, la princesse Ulrique.

En arrivant, il ne se présenta à la cour prussienne que comme voyageur. Il lui avoit été ordonné, sans doute, de prendre des informations exactes sur les deux sœurs, et de n'annoncer la mission dont il étoit chargé, qu'après avoir reçu une réponse décisive aux observations qu'il auroit recueillies et fait passer à sa cour.

Cependant on connut bientôt à Berlin, le motif qui avoit amené M. de Tessin. La princesse Amélie elle-même n'ignora point, qu'elle étoit le premier objet de cette ambassade; mais comme, pour devenir reine de Suède, il lui flattoit embrasser le luthéranisme, qui est la religion du pays, et abjurer le calvinisme, dans lequel elle avoit été élevée, elle eut des scrupules, dont elle fit confidence à sa sœur Ulrique.

On prétend que celle-ci, qui ambitionnoit la préférence pour elle-même, après avoir applaudi à la délicatesse de conscience de sa sœur, par rapport à un changement de religion, qu'elle ne feroit que par des motifs purement humains, lui donna, sur la conduite qu'elle devoit tenir dans ces conjonctures,

des conseils, qui, suivis à la lettre, n'étoient propres qu'à inspirer à l'ambassadeur des préventions défavorables, et conséquemment qu'à fixer son choix sur elle-même.

Quoi qu'il en soit, M. de Tessin, déployant enfin le caractère dont il étoit revêtu, demanda pour le mariage dont il s'agissoit, la princesse Louise-Ulrique; et S. M. prussienne agréa la proposition que lui fit cet ambassadeur.

Cette princesse arriva à Stockholm vers la fin de l'Eté. Les noces furent célébrées avec la plus grande pompe à Drottningholm, château de plaisance, qui est à la distance d'un mille de cette capitale. Leurs altesses royales firent ensuite leur entrée dans Stockholm, suivies du plus brillant cortège, et avec toute la magnificence qu'une pareille occasion pouvoit exiger.

On me permit d'aller jouir de toutes les fêtes. J'appris en même temps, que la guerre continueroit en Allemagne, entre la France et l'Angleterre; et pour me perfectionner dans la profession militaire, je formai le dessein de servir dans l'une ou dans l'autre armée de ces deux puissances. Mon amour me retenoit dans mon pays; et mon ambition m'entraînoit ail-

leurs. J'étois fort aimé de mon chef : il m'obtint du roi la permission de partir ; et après avoir rempli les devoirs que m'imposoit la reconnoissance, je fis les préparatifs nécessaires pour mon voyage.

Toujours plein de ma passion, je passai par Karlskron, où je demandai en mariage mademoiselle de Wachmeister à madame sa mère. Mais elles ne furent pas peu surprises, lorsque je leur annonçai que j'allois prendre du service chez l'étranger, et que j'en avois l'agrément du roi. Cela ne s'accordoit guère avec la demande que je venois de faire. Cependant la fille accepta mes offres; et la mère renvoya son consentement et sa décision, au temps où je serois de retour en Suède.

Je me rendis ensuite chez ma mère, qui, depuis l'époque de son veuvage, vivoit tranquillement dans ses terres. Elle ne fut pas moins étonnée, quand je lui déclarai mon engagement, et la permission que j'avois obtenue du roi, d'aller faire campagne en pays étranger. Elle ne désapprouva point ma conduite ; et quelque cruelle que fût, pour sa tendresse maternelle, une séparation aussi peu attendue, non-seulement elle ne m'arrêta

point, mais elle me donna le peu d'argent dont elle étoit en possession.

J'avois laissé mon frère à Stockholm, où son régiment faisoit partie de la garnison. Ma sœur demeuroit auprès de ma mère. Je les embrassai tendrement, et je partis. C'étoit en hiver. J'ignorois encore dans quelle armée je servirois : mais je voulois arriver, avant que les armées pussent entrer en campagne.

Je trouvai à Hellsingbourg, dernière station de la Suède au Sund, le prince Casimir d'Ysenbourg, qui revenoit de la Russie, où il avoit servi pendant quelques années, et qui passoit au service de Hesse. Frédéric I, roi de Suède et en même temps landgrave de Hesse-Cassel, lui avoit donné un régiment. Je l'avois vu à Stockholm, ce prince ayant été du nombre des officiers des troupes auxiliaires que le maréchal de Keith avoit amenées en Suède.

Nous résolumes d'aller ensemble jusqu'à Copenhague. Les glaces nous arrêtèrent un ou deux jours; mais impatiens de continuer notre route, nous obligeâmes les bateliers de nous faire passer le Sund entre Hellsingbourg et Hellsingor. Quoique ce passage ne soit que d'un mille, nous fûmes tellement balottés par

les glaces, qu'il nous fallut plusieurs heures pour aborder sur les côtes danoises, et que nous courûmes le plus grand danger de périr. Nous couchâmes à Hellsingor ; et le lendemain nous reprîmes la route de Copenhague.

Je fus présenté à la cour par notre envoyé le baron de Kopken, qui me combla de politesses, et ensuite à toute la noblesse de cette capitale.

Le duc de Wurtemberg-Oëls, général de cavalerie, et colonel des Gardes à cheval, y faisoit alors très-grande figure. Je soupai chez lui avec mon compagnon de voyage, dès le jour même de notre arrivée. Nous fîmes la partie de jeu de madame la duchesse. Cette princesse étoit aussi jolie qu'aimable. On jouoit très-gros jeu ; et ce n'étoit pas là mon affaire : je n'aime pas le jeu ; et il est rare qu'il me soit favorable. Mais ne pouvant, comme étranger, alléguer d'excuses pour m'en dispenser, je perdis mon argent.

Je vis tout ce qu'il y avoit d'intéressant dans cette ville. J'admirai les arrangemens de la marine, qui ne le cède en rien à celle des autres nations de l'Europe ; le château, qui est très-beau, la chapelle de la cour, les écuries et le manège, où je trouvai une quantité

de très-beaux chevaux. Ils étoient si bien dressés, qu'à un carrousel, qui eut lieu pendant mon séjour dans cette capitale, Frédéric I, alors prince royal, le duc de Wurtemberg, et deux autres seigneurs danois, exécutèrent un ballet, qui fut universellement applaudi.

On m'y montra encore cette fameuse pièce de mécanique inventée par Ticho-Brahé (1), qui, par le moyen d'une roue, présente tout le système planétaire, et tel qu'il l'avoit lui-même conçu.

(1) Ticho-Brahé, danois, sortoit d'une illustre maison, originaire de Suède. Il naquit en 1546 et mourut en 1601. Il se consacra tout entier à l'astronomie et aux mathématiques, dès sa plus tendre enfance. Frédéric II, roi de Danemarck, lui ayant donné l'île de Ween, il y bâtit le château d'Uranienbourg ou *Ville du Ciel,* et la tour merveilleuse de Stellebourg. C'est dans cette retraite, qu'il inventa le système du monde, qui porta son nom. Son zèle pour le progrès de l'astronomie lui fit dépenser cent mille écus. Privé de ses pensions par le roi Christiern, il se retira en Hollande: mais l'empereur Rodolphe II l'attira à Prague et le combla de ses bienfaits. Ce grand-homme, malgré tout son génie et ses vastes connoissances, eut des foiblesses inconcevables. La rencontre d'une vieille femme ou d'un lièvre, lui paroissoit un sinistre présage. Il nourrissoit près de lui un fou, qu'il consultoit comme un oracle.

CHAPITRE X.

Mon passage par Hambourg et mon arrivée à la Haye. Le Commandement de l'Armée Batave, confié au Prince de Walldeck. Je sers comme Volontaire dans son Armée. Arrivée du Duc de Cumberland, Général en Chef de l'Armée des Alliés. On se met en Campagne. Tournay assiégé par le Maréchal de Saxe. Bataille de Fontenoi. La petite Guerre recommence. Je suis M. Cornabé, allant reconnoître les dispositions de l'Armée française. Nous marchons jusqu'à Bruxelles. Notre Camp jugé inattaquable par le Maréchal de Saxe. Nouvelles avantageuses que reçoit le Duc de Cumberland, et qui sont célébrées par des Fêtes.

Quelques officiers revenoient des Pays-Bas, où ils avoient fait la campagne précédente dans l'armée des alliés. Ils me firent naître l'envie de demander à être employé dans cette armée.

De Copenhague, je passai à Hambourg, où je séjournai quelques jours, pour les arrangemens que j'avois à faire, relativement aux sommes dont j'avois besoin pour la campagne.

La duchesse de Holstein, mère du prince

royal de Suède, résidoit en cette ville. J'allai lui faire ma cour : elle m'invita à souper. La compagnie étoit fort nombreuse. Cette princesse vivoit avec beaucoup de magnificence : je fus charmé de la politesse avec laquelle elle accueilloit tout le monde.

Je trouvai chez elle, entr'autres personnes, le résident de France, qui étoit d'un âge assez avancé, et dont l'esprit se ressentoit un peu de la foiblesse ordinaire de la vieillesse. Quand il sut que j'étois un jeune officier suédois, qui se rendoit dans les Pays-Bas pour y faire quelques campagnes, il m'offrit très-poliment des lettres de recommandation, si je voulois entrer dans l'armée française. Je le remerciai de son honnêteté, en ajoutant que mon dessein étoit de servir dans l'armée des Alliés. Ce bon vieillard prit feu, ne concevant pas qu'un Suédois fût capable de prendre un pareil parti. Je lui répondis, que, Troyens ou Rutules, tout m'étoit égal, et que je me déterminois pour le service qui me convenoit davantage, et nous nous séparâmes.

Je partis pour la Haye. Les Provinces-Unies fournirent, aux cours de Vienne et de Londres, quarante mille auxiliaires pour la campagne qui alloit s'ouvrir; et elles en confièrent

le commandement au prince régnant de Walldeck, qui, en même temps, étoit général dans les troupes de la reine de Hongrie.

Lorsque j'arrivai à la Haye, ce prince étoit déjà parti pour Bruxelles, où l'armée des Alliés devoit se rassembler. Je me munis de différentes lettres de recommandation pour lui; et je pris sur-le-champ le chemin des Pays-Bas autrichiens, pour aller lui offrir mes services en qualité de volontaire. Il les accepta avec beaucoup de politesse. Il exigea, que je n'aurois pas d'autre table que la sienne, et me permit de joindre mon équipage au sien. Ce prince étoit extrêmement poli, grâcieux : il étoit né pour la profession militaire; et ce qui relève infiniment ses talens comme général, il étoit plein d'humanité et de grandeur d'ame.

Le duc de Cumberland (1), qui devoit com-

(1) Ce prince paroissant trop jeune pour être en état de commander une armée, on plaça près de lui, et à la tête des huit mille Autrichiens qui faisoient partie de l'armée des Alliés, le vieux général de Konigseck, qui avoit commandé contre les Turcs en Hongrie, et contre les Français en Italie et en Allemagne : il fut spécialement chargé de diriger, par ses conseils, l'ardeur du duc de Cumberland, qui déjà s'étoit signalé à la bataille de Dettingue, qu'il avoit gagnée avec le roi son père.

mander en chef l'armée des Alliés, pendant la campagne, arriva à Bruxelles quelques jours après, et, en même temps, le maréchal de Konigseck, qui venoit de Vienne pour commander sous lui, ou plutôt pour diriger ce prince, qui, jeune encore, avoit peu d'expérience dans l'art militaire.

Cette armée étoit composée de troupes anglaises, autrichiennes, hollandaises, hanovriennes, hessoises. Ces dernières étoient à la solde de l'Angleterre.

Le premier de mai, tous les différens corps étant réunis, on se mit en campagne, au nombre de soixante-dix mille hommes.

L'armée française, sous les ordres du maréchal de Saxe (1), s'avançoit vers Tournay,

(1) Maurice, comte de Saxe, naquit en 1696. Il étoit fils de Frédéric Auguste I, électeur de Saxe et roi de Pologne, et de la comtesse de Konigsmarck, suédoise, non moins célèbre par son esprit que par sa beauté. Il servit d'abord en Flandre dans l'armée des Alliés, commandée par le prince Eugène et par Malborough. En 1711, le roi de Pologne assiégeant Stralsund, le comte de Saxe servit à ce siége et s'y signala. En 1717, il se rendit en Hongrie, où l'empereur avoit une armée de cent mille hommes contre les Ottomans. Il se trouva au siége de Belgrade, et retourna en Pologne en 1718. Ce fut en 1720, qu'il passa en France,

avec tout l'attirail nécessaire pour en entreprendre le siége.

où le duc d'Orléans, régent du royaume, le fixa, par un brevet de maréchal-de-camp. Il obtint, en 1722, un régiment; et il le dressa si bien, d'après une méthode, qu'il avoit lui-même imaginée dans sa jeunesse, que dès-lors le chevalier Follard présagea qu'il seroit un jour un grand-homme. Les Etats de Courlande l'élurent pour leur souverain en 1726. La czarine voulut faire avoir ce duché à Menzikow, qui, de pâtissier, étoit devenu général et prince: 800 Russes assiégèrent le comte de Saxe dans son palais de Mittaw; et quoiqu'il n'eût avec lui que 60 hommes, il les obligea à lever le siége. Mais en 1729, il quitta son duché, n'ayant pas assez de forces pour résister à la Russie et à la Pologne. Anne Iwanowna, duchesse douairière de Courlande, le soutint d'abord dans l'espérance de l'épouser: mais désespérant ensuite de fixer son inconstance, elle l'abandonna. Il revint en France; et en 1733, il se rendit à l'armée du Rhin, commandée par le maréchal de Berwick, qui, le voyant arriver lorsqu'il se préparoit à attaquer les ennemis à Ethinghen: *Comte*, lui dit-il, *j'allois faire venir* 3000 *hommes; mais vous me valez seul ce renfort.* Il fut fait lieutenant-général en 1734; et en 1744, il reçut le bâton de maréchal de France. Le roi lui donna des lettres de naturalité en 1746; et en 1747, lui fit présent de six pièces de canon et le créa maréchal de toutes ses armées. Il se retira, en 1748, à Chambord, qu'il avoit reçu en pur don, et mourut en 1750, âgé de 54 ans.

On apprit deux jours après, que cette place étoit investie; et il fut résolu de marcher à l'ennemi, pour l'obliger à se retirer, ou pour lui livrer bataille. Nous fîmes tranquillement les trois premières marches: mais nous sûmes que le maréchal de Saxe avoit fait ouvrir la tranchée, et qu'il battoit très-vigoureusement la ville.

Tournay est l'une des meilleures forteresses des Pays-Bas; et elle avoit alors une nombreuse garnison. Elle étoit donc en état de soutenir un long siége.

Nous nous arrêtâmes à la distance de deux marches, pour voir la contenance de l'ennemi, qui non-seulement continua le siége avec la même vigueur qu'avant notre approche, mais qui se prépara à nous bien recevoir.

Le roi de France et le dauphin (1) se trouvoient alors dans l'armée.

(1) Louis XV et le dauphin partirent de Paris le 6 mai: le roi étoit accompagné de ses aides-de-camp, et le dauphin, de ses menins. Ils arrivèrent le 7 à Pontachin, près de l'Escaut, et à portée des tranchées de Tournay. M. de Voltaire dit, que toute l'armée, en les voyant, fit entendre des acclamations de joie; que jamais le roi ne marqua plus de gaieté que la veille de la bataille de Fontenoi: que la conversation ayant

Le 10 de mai, nous nous remîmes en marche sur quatre colonnes. Je fus de l'avant-garde, qui déblaya le pays des avant-postes des Français; et, le soir même, les deux armées furent en présence l'une de l'autre.

Celle de l'ennemi, qui, jusques-là, n'avoit pas cessé de continuer le siége, prit le parti de n'y laisser qu'une garde de tranchée, et employa la nuit à se mettre en ordre de bataille. Il choisit pour cela les hauteurs qui étoient vis-à-vis de nous, ayant sa droite au bourg d'Antoing, sa gauche au bois de Barris, et son centre au village de Fontenoi. La droite

roulé sur les batailles, où les rois s'étoient trouvés en personne, il avoit observé, que, depuis celle de Poitiers, aucun roi de France n'avoit combattu avec son fils, et qu'aucun n'avoit gagné de victoire signalée contre les Anglais, mais qu'il espéroit d'être le premier; qu'il fut éveillé le premier jour de l'action, et éveilla lui-même, à quatre heures du matin, le comte d'Argenson, ministre de la guerre; et qu'il alla, avec le dauphin, prendre poste précisément à l'entrée du champ de bataille; que, pendant le combat, le maréchal de Saxe, qui voyoit combien l'affaire étoit périlleuse, l'ayant fait conjurer de repasser, avec le dauphin, le pont de Calonne, en l'assurant qu'il feroit ce qu'il pourroit pour remédier au désordre; le roi répondit: *Oh! je suis bien sûr qu'il fera ce qu'il faudra; mais je resterai où je suis.*

étoit couverte par un bon ravin; le village de Fontenoi, pallissadé et abondamment fourni de troupes et d'artillerie; et la gauche, défendue par de fortes redoutes.

Le 11, dès la pointe du jour, notre armée s'avança, en se déployant en ordre de bataille. La canonnade commença de part et d'autre; et à huit heures du matin, nous nous rapprochâmes pour attaquer.

Cette bataille a été si souvent décrite, que je crois inutile d'en donner ici les détails. J'observerai seulement, que si, au lieu d'aller tout droit à l'ennemi, nous nous étions étendus sur notre droite, en tournant le bois de Barris, et que si, avec notre aile, nous avions attaqué l'aile gauche de l'armée française, en refusant notre gauche, nous aurions infailliblement remporté la victoire.

Le duc de Cumberland, avec son aile droite, renversa d'abord toute l'aile gauche des Français; mais n'étant soutenu, ni par le centre, ni par la gauche de notre armée, il s'avança avec tant de vivacité, qu'il rompit entièrement la ligne.

Le maréchal de Saxe sut mettre à profit cette circonstance : il prit quelques brigades de son centre, qui firent un quart de con-

version à gauche, attaqua en flanc le corps du duc de Cumberland, déjà trop avancé, et avec une telle impétuosité, qu'il l'obligea à se retirer, en formant un grand carré, et après avoir perdu beaucoup de monde.

Notre centre, que commandoit le prince de Walldeck, attaqua le village de Fontenoi, qui se défendit vigoureusement, et qui nous coûta cher, sans que nous pussions l'emporter. Notre gauche, qui avoit devant elle le grand ravin, ne pouvoit que soutenir la canonnade de l'ennemi.

Je fus envoyé par le prince, pour ordonner aux généraux, qui commandoient la gauche, de s'avancer sur la droite, afin de relever le centre, qui avoit prodigieusement souffert à l'attaque du village. Je trouvai, que plusieurs régimens hollandais avoient déjà pris la fuite; de sorte qu'ils avoient laissé un grand vide dans les lignes; et qu'un régiment de cavalerie, qui s'étoit également enfui, étoit à sept milles du champ de bataille et dans Bruxelles, où il avoit répandu la plus grande consternation, en annonçant que tout étoit perdu, et que tous les généraux étoient, ou dangereusement blessés, ou tués (1).

(1) Le colonel de ce régiment ne tarda pas à porter

Le reste de la cavalerie, quelques régimens d'infanterie, et sur-tout les gardes hollandaises, qui ont toujours soutenu leur réputation de bravoure, tinrent ferme contre tous les efforts des Français.

Mais, tandis qu'on se préparoit à exécuter les ordres que j'avois apportés, on vint annoncer qu'il ne falloit plus songer qu'à faire retraite. Le duc de Cumberland avoit gagné le grand bois qui étoit derrière nous; et les troupes françaises, qui l'y avoient poursuivi, revenoient en bon ordre pour attaquer notre flanc droit. On se hâta donc de se retirer sous les canons de la ville d'Ath, à un mille et demi du champ de bataille.

Dans cette mémorable journée, les deux armées firent de grandes pertes: mais les Anglais furent, de tous les alliés, ceux qui souffrirent le plus. On ne peut leur refuser cette justice, qu'il ne leur étoit pas possible d'aller à l'ennemi avec une contenance plus ferme, plus assurée et plus de valeur: aussi se firent-ils hâcher; et la terre étoit jonchée de leurs cadavres mutilés: ils perdirent une multitude innombrable d'officiers; et après cette san-

la peine de sa lâcheté: il fut cassé, ainsi qu'une grande partie des officiers.

glante et terrible bataille, on vit un deuil général dans les grandes maisons des îles britanniques.

Je fus envoyé, deux ou trois fois, au duc de Cumberland, pour lui parler de la part du prince de Walldeck; et je ne le trouvai jamais que dans les endroits où le feu étoit le plus vif, et qu'à la tête de son infanterie : ni lui, ni le corps qu'il commandoit ne songeoient à nous; ils combattoient comme s'ils avoient été seuls, et ils se retirèrent de même.

J'ai encore eu occasion, deux années après, de faire la même observation à la bataille de Lawfeld. Cette nation a vraiment quelque chose de singulier et qui la distingue de toutes les autres. Les femmes même conservent tout leur sang-froid dans les plus grands dangers et au milieu des horreurs du carnage. J'en vis à Fontenoi, deux exemples frappans.

Une Anglaise étoit occupée, sur le champ de bataille, à découdre les galons de l'uniforme d'un officier qui venoit d'être tué. Je passois près d'elle : dans ce moment, un boulet de canon emporta sa tête.

Une autre, qui portait son enfant dans ses bras, s'aperçut de cet accident. Elle déposa son enfant à terre, prit le couteau dont s'étoit servi cette femme, et que ses mains serroient

peut-être encore. Je continuai ma course; mais je ne doutai pas qu'elle n'achevât de découdre les galons avec la même tranquillité, si toutefois un nouveau boulet de canon ne l'emporta point comme la première.

Notre armée s'arrêta deux jours à Aht, pour donner le temps à nos fuyards de se rassembler et pour reprendre haleine.

Les régimens suisses et allemands qui étoient au service de la république de Hollande, se distinguèrent aussi beaucoup dans cette bataille, et perdirent beaucoup de monde.

La perte, qui fut faite dans l'une et dans l'autre armée, fut généralement portée à plus de vingt mille hommes (1).

(1) M. de Voltaire assure, que les alliés perdirent neuf mille hommes, parmi lesquels il y avoit environ deux mille cinq cents prisonniers, et qu'ils n'en firent presqu'aucun sur les Français; que, par le compte rendu au major-général de l'infanterie française, il ne se trouva que seize cent quatre-vingt-un soldats ou sergens d'infanterie, tués sur la place, et trois mille deux cent quatre-vingt-deux blessés; que parmi les officiers, cinquante-trois seulement étoient morts sur le champ de bataille; que trois cent vingt-trois étoient en danger de mort par leurs blessures; que la cavalerie perdit environ dix-huit cents hommes.

Le duc de Cumberland n'eut aucun accident : mais le maréchal de Konigseck, qui étoit très-vieux et goutteux, et, par une suite nécessaire, mauvais cavalier, en voulant rallier le régiment de cavalerie qui fuyoit, eut le malheur d'être renversé de son cheval et de se blesser.

Le prince de Waldeck eut deux chevaux tués sous lui, et n'essuya pas d'autre accident; et parmi les officiers de sa suite, je fus l'un de ceux qui s'en tirèrent le plus heureusement. Je n'eus qu'un cheval tué sous moi.

Mais j'avois un domestique suédois, qui ne me quittoit pas, et qui conduisoit mes chevaux ; et n'en ayant pas beaucoup à perdre, je lui ordonnai de s'éloigner des endroits où le feu étoit le plus vif. Il s'obstina à rester, curieux de voir de près une bataille. Quelques momens après, je le vis à pied, et désespéré d'avoir fait tuer encore deux de mes chevaux. Comme je passai près de lui, je le réprimandai de son étourderie. Il n'insista pas moins sur la permission de rester ; et bientôt je le vis revenir vers moi, monté sur un très-bon cheval, et plus glorieux que s'il avoit gagné la bataille, m'amenant deux excellens chevaux de monture, avec équipage : il

s'en étoit emparé sur le champ de bataille. Je lui tins compte de son zèle et lui pardonnai.

Nous n'avions pris notre camp sous les canons d'Ath qu'accidentellement. Nous en choisîmes un autre près de la ville de Lessines. Celui-ci nous convenoit davantage, soit à cause de son étendue, soit parce qu'il étoit couvert par une rivière, et nous y fûmes fort tranquilles; ce camp étant à la distance de huit milles de l'armée française, qui continua le siége de Tournai et qui s'empara de la place.

M. de Cornabé, officier suisse, qui étoit premier aide-de-camp du prince de Waldeck, alloit de temps en temps, avec plus ou moins de troupes, prendre connoissance des dispositions de l'armée ennemie. Je le priai de me permettre de le suivre dans ses expéditions, comme aide-de-camp. Sa réponse me fit comprendre, qu'il n'étoit pas bien aise que je l'accompagnasse et que personne partageât sa gloire: mais, comme il ne m'avoit pas formellement refusé cette permission, je jugeai à propos de la prendre; et la nuit suivante, ayant fait épier le moment où il sortoit, je montai à cheval et me plaçai à la queue de son

détachement, pour être à portée de voir ce qui se passeroit.

On fit halte. Je m'avançai, pour lui faire des excuses sur la liberté que j'avois osé prendre de le suivre. Je lui dis, qu'à mon âge il étoit naturel que je cherchasse les occasions de m'instruire, et que j'espérois qu'il ne désapprouveroit pas ma conduite; que, du reste, il étoit le maître de se servir de moi, pour porter ses ordres par-tout où il voudroit. Il me répondit poliment, que mes vues étoient très-louables, et qu'il étoit charmé que je voulusse lui tenir compagnie. Depuis, nous fûmes amis intimes; et je n'oublierai jamais toutes les preuves d'estime et d'attachement, qu'il ne cessa de me donner en toute occasion.

Pendant notre conversation, les patrouilles avancées firent rapport, qu'on avoit aperçu une troupe de quelques centaines de fantassins. Nous n'avions, de notre côté, que deux cents dragons et cent hommes d'infanterie. M. de Cornabé se hâta d'aller reconnoître l'ennemi, qui, voyant notre cavalerie, se tint toujours dans le bois. Nous les y attaquâmes. Une terreur panique s'empara d'eux; et ils se jetèrent dans un village qu'ils gagnèrent, avant que notre petit corps d'infanterie pût nous

joindre. Je demandai cent dragons pour aller les tourner ; et mettant pied à terre avec la moitié de mon détachement, je tombai sur eux si brusquement, qu'ils abandonnèrent le village, après avoir perdu trente hommes, tant tués que prisonniers.

Nous eûmes, par ceux-ci, une connoissance exacte de la situation de l'ennemi et des progrès du siége de Tournai.

Nous rentrâmes au camp, dont le commandant, pleinement satisfait de ce que je venois de faire, non seulement m'honora de son estime et de son amitié, mais fit encore de ma conduite un rapport si avantageux au prince de Walldeck, que celui-ci m'accorda, depuis, toute sa confiance et toutes ses bontés.

Nous eûmes plusieurs autres rencontres pareilles : mais bientôt nous apprîmes que la ville assiégée étoit emportée, et que l'armée française marchoit à nous.

Il nous étoit impossible de pouvoir défendre le camp que nous occupions, et nous nous retirâmes, par trois marches, jusqu'à Bruxelles, appuyant notre gauche sur cette ville, notre droite sur Vilvorden, et ayant devant nous le canal qui communique de l'une à l'autre de ces deux villes.

Le maréchal de Saxe jugea le camp inattaquable. Il se borna donc à occuper tout le pays que nous avions abandonné, à assiéger les forteresses qui s'y trouvoient et qui se défendoient trop mal pour l'arrêter longtemps.

Cependant nous eûmes la satisfaction d'apprendre, que les Anglais, en Amérique, s'étoient rendus maîtres du cap Breton (1). Les

(1) L'île de Louisbourg ou du cap Breton est située vers l'embouchure du fleuve Saint-Laurent : elle avoit été confirmée à la France par la paix d'Utrecht, et elle étoit pour elle d'une très-grande importance. La pêche de la morue, qui se fait dans ces parages, étoit l'objet d'un commerce utile, *qui employoit par an*, suivant l'assertion de M. de Voltaire, *plus de cinq cents petits vaisseaux de Baïonne, de Saint-Jean-de-Luz, du Hâvre-de-Grâce et d'autres villes; on en rapportoit au moins trois mille tonneaux d'huile, nécessaires pour les manufactures de toute espèce. C'étoit une école de matelots; et ce commerce, joint à celui de la morue, faisoit travailler dix mille hommes et circuler dix millions.* Des marchands de la Nouvelle-Angleterre, qui est éloignée du cap Breton d'environ quatre-vingts lieues, concertent le projet d'enlever cette possession à la France. On soudoie une petite armée de quatre mille hommes, du produit d'une loterie. On arme, on approvisionne quelques vaisseaux de transport. On nomme un général; et la

officiers de leur nation, qui faisoient partie de notre armée, prétendoient que cette prise seule les dédommageroit amplement de tous les frais de la guerre.

Une seconde nouvelle vint encore augmenter notre joie, ou, pour mieux dire, nous faire oublier les chagrins que nous éprouvions des mauvais succès de cette campagne; ce fut celle de l'élection de l'empereur François I (1).

cour de Londres envoie l'amiral Waren, avec quatre vaisseaux, protéger cette entreprise de tout un peuple. Louisbourg étoit dépourvue de munitions. Le ministre de la marine de France se hâte d'expédier un vaisseau de soixante-quatre canons, pour aller défendre cette place et lui porter ce dont elle manque. Ce vaisseau arriva trop tard. Louisbourg, après cinquante jours d'une vigoureuse défense, avoit été obligée de capituler et de se rendre. Deux gros vaisseaux de la compagnie française des Indes y abordent après sa prise, et se livrent eux-mêmes. Un gros bâtiment espagnol y trouve sa perte comme eux. La charge de ces trois navires fut évaluée vingt-cinq millions de livres.

(1) Il étoit fils de Léopold, duc de Lorraine, et né en 1708. Il fut marié, en 1736, avec Marie-Thérèse, fille de l'empereur Charles VI. Il disputa la couronne impériale à Charles VII, qui mourut en 1745; et fut élu empereur le 13 septembre de la même année. C'est

On crut alors devoir célébrer ces événemens par des fêtes et des réjouissances, tant à l'armée qu'à Bruxelles, quoique l'ennemi nous eût déjà pris les deux tiers des Pays-Bas, et que les Autrichiens, sous le commandement de prince Charles, frère de l'empereur,

l'un des meilleurs et des plus grands princes qui aient régné en Allemagne; et c'est peut-être de tous les empereurs, celui que la renommée a le moins célébré. Il fit fleurir le commerce, les sciences et les arts dans ses Etats. On a dit de lui, que sa vie entière n'avoit été qu'une suite non interrompue d'actions de sagesse, de justice et de bienfaisance. Il fit le bien par sentiment et par religion; et sa mort, arrivée à Inspruck le 18 août 1765, répandit un deuil universel parmi ses sujets.

Marie-Thérèse, quatre années après l'époque de son mariage avec François-Etienne de Lorraine, devint héritière de Charles VI, qui mourut le 20 octobre 1740; mais ces années furent des plus orageuses pour elle. La pragmatique-sanction l'avoit élevée à la succession de son père; et la France, en 1742, fit couronner Charles-Albert, électeur de Bavière, archiduc d'Autriche à Lintz, roi de Bohême à Prague, et empereur d'Allemagne, sous le nom de Charles VII, à Francfort. Le roi de Prusse, Frédéric II, s'empara de la Silésie, et reçut à Breslaw l'hommage des Etats de cette province. En 1741, Marie-Thérèse, n'étant plus en sûreté à Vienne même, se vit obligée d'aller se jeter dans les bras des Hongrois; et elle se crut en un état

eussent perdu deux batailles contre le roi de Prusse.

Nous gardâmes tranquillement notre camp jusqu'à la fin de la campagne; et ce qui ne contribua pas peu à nous y retenir dans l'inaction, c'est que le duc de Cumberland fut informé par un courrier que lui expédia le roi son père, que le Prétendant (1) avoit dé-

si désespéré, qu'écrivant à la duchesse de Lorraine, sa belle-mère, elle lui disoit: *Je ne sais, s'il me reste encore une ville, où je puisse faire mes couches.* Ses fidèles Hongrois la sauvèrent au milieu de tant de revers. Kewenhuller recouvre l'Autriche. Lintz, Passaw, Munich, ouvrent leurs portes à ses armées. Elle fait, le 11 juin 1742, sa paix avec Frédéric, en lui cédant la plus belle et la plus grande partie de la Silésie. Enfin, la victoire d'Ettingen, du 27 juin 1743, fait perdre à Charles VII tout espoir de conserver l'Empire; et Marie-Thérèse, le 4 octobre 1745, a la satisfaction de placer la couronne impériale sur la tête de son époux.

(1) Charles Edouard étoit fils de celui qu'on appeloit le Prétendant ou le chevalier de Saint-Georges. Il vivoit à Rome auprès de son père, lorsqu'en 1742 il fut appelé par la cour de France, qui vouloit le faire débarquer en Angleterre. Mais le royaume s'épuisant d'hommes et d'argent dans la guerre d'Allemagne, on cessa de penser à lui; de sorte qu'il attendoit impatiemment, dans Paris, une occasion favorable pour entreprendre de remonter au trône de ses pères. Un

barqué en Ecosse avec quelques troupes françaises, que les habitans de ce royaume en grande partie s'étoient déclarés pour lui, et que déjà ce prince marchoit vers Londres.

Les ordres donnés au duc de Cumberland par sa majesté britannique portoient qu'il

mot que lui dit à ce sujet le cardinal de Tancin, réveilla le desir qu'il avoit de tenter l'exécution de ce hardi projet. Il en fit la confidence à sept officiers de sa nation, qui s'engagèrent à le suivre. Walsh, négociant irlandais établi à Nantes, lui fournit une frégate de dix-huit canons, dans laquelle il s'embarqua avec ses sept officiers, dix-huit cents sabres, douze cents fusils et quarante-huit mille francs. L'*Elisabeth*, vaisseau de soixante-quatre canons, qu'un armateur de Dunkerque avoit armé en course, servit d'escorte à cette frégate. Ce fut ainsi qu'il débarqua en Ecosse. Il s'y fit bientôt un parti : plusieurs chefs de tribus écossaises s'armèrent pour le défendre; et sa troupe grossit d'un moment à l'autre. Quand trois cents hommes furent rassemblés autour de sa personne, on fit d'un morceau de taffetas un étendard royal; et dès qu'il fut à la tête de quinze cents combattans, il renvoya sa frégate en France, et informa les rois de France et d'Espagne de son débarquement. Ces deux monarques lui firent passer, à plusieurs reprises, quelques secours d'argent, d'armes, de munitions. « Jamais, dit M. de Voltaire, le temps d'une » révolution ne parut plus favorable. Le roi George » alors étoit hors du royaume : il n'y avoit pas six

s'embarqueroit sans délai avec les troupes anglaises et hessoises sur les vaisseaux de transport qu'on lui expédioit, et que rien ne devoit l'empêcher de se hâter de venir sauver la patrie.

Il partit donc avec son corps d'armée, passa

» mille hommes de troupes réglées dans l'Angleterre. » Les premiers succès qu'eut le prince Edouard, en augmentant l'espérance et le courage, lui attirèrent des soldats de tous les côtés. Il fut solennellement proclamé, à Perth, régent d'Angleterre, de France, d'Ecosse, d'Irlande, pour Jacques III, son père. Le duc de Perth et le lord Georges Murrai lui amenèrent de nouvelles troupes. Une compagnie d'un régiment écossais, au service de la cour, vint se ranger sous ses drapeaux. Il s'empare d'Edimbourg : il s'avance aussitôt vers le général Cope ; et l'atteignant à Preston-Pas, il remporte sur lui la victoire la plus complète. Peu de jours après, un vaisseau français et un espagnol lui apportent de nouveaux secours et un envoyé secret du roi de France (M. d'Aiguilles, frère du marquis d'Argens), qui débarque de l'argent et des armes. Bientôt son armée s'élève jusqu'à six mille hommes. La consternation est dans Londres. Le roi d'Angleterre y revient en hâte, pour s'opposer aux progrès de la révolution; et c'est alors qu'il fait passer au duc de Cumberland, l'ordre de venir sauver la patrie et d'y ramener les six mille hommes de troupes de Flandre.

heureusement en Angleterre, alla sur-le-champ à la rencontre du Prétendant, le battit à Culloden (1), et fit évanouir par cette victoire toutes les belles espérances (2) qu'on avoit conçues de cette entreprise.

(1) L'armée anglaise étoit de onze mille hommes: celle du prince Edouard, de sept à huit mille. Elles furent en présence l'une de l'autre le 27 avril 1746, dans un lieu nommé *Culloden*. On combattit des deux côtés avec une intrépidité et un courage héroïques. Mais les Anglais avoient l'avantage du nombre : ils avoient de la cavalerie; leur artillerie étoit bien servie : ils avoient à réparer la honte de leurs défaites passées; et ils gagnèrent cette fameuse bataille, qui décida du sort des trois royaumes britanniques. Edouard fut légèrement blessé; et poursuivi par les vainqueurs, il se jeta, avec une centaine d'officiers, dans une rivière, à trois milles d'Inwerness, qu'ils passèrent à la nage.

(2) Cette expédition eut d'abord de si brillans succès; le prince Edouard étoit tellement décidé à braver tous les dangers, pour parvenir à recouvrer le trône de ses pères; tous ceux qui embrassèrent son parti, combattirent en toute occasion avec une telle bravoure; enfin, le nombre d'Ecossais, d'Irlandais et d'Anglais même, qui marchèrent sous ses drapeaux, devint, en peu de temps, si considérable, que tous les ennemis de l'Angleterre et du roi Georges durent naturellement s'attendre à voir une révolution comme

très-prochaine et inévitable. La France, de son côté, n'eut pas moins de motifs d'espérer, qu'à la faveur de ces circonstances, elle réussiroit à effectuer une descente en Angleterre. Quelques Irlandais, qui servoient dans les troupes françaises, proposèrent de passer de Boulogne ou de Calais vers les côtes de Plimouth, trajet très-court, non avec des vaisseaux de guerre, dont le seul appareil avertiroit les Anglais de s'opposer au débarquement, mais sur quelques petits vaisseaux marchands et quelques corsaires, ayant huit ou dix mille hommes de bonnes troupes et du canon ; ils prétendirent qu'une seule nuit suffiroit à l'exécution entière de leur projet ; et qu'une fois rendue sur les côtes d'Angleterre, l'armée de France verroit une foule immense de mécontens se réunir à elle, pour aller s'emparer de Londres, où l'armée du prince se porteroit avec la même rapidité. Le duc de Richelieu et M. de Lally furent chargés de l'entreprise : ils firent tout ce qu'on pouvoit attendre d'eux : mais, dit M. de Voltaire, *une chose manqua à cette entreprise, la possibilité.*

CHAPITRE XI.

La petite Guerre recommence. Nouvelles Levées de Troupes. On me donne une Compagnie Franche à commander; et bientôt quelques autres sont mises sous mes ordres. Poste qui m'est assigné. Escarmourches fréquentes. Aventure singulière entre un Détachement ennemi et celui que je commande. Contributions levées par le Maréchal de Saxe sur les Habitans des Pays-Bas. Nous usons de représailles, et je reçois ordre d'aller faire une course en France. Les deux Armées prennent leur Quartier d'Hiver. Amusemens dans Bruxelles. Expédition dont je suis chargé par le Prince de Waldeck.

Notre armée continua d'être tranquille; on se borna à la petite guerre.

Le prince de Waldeck obtint des États-Généraux, qu'on leveroit autant de troupes légères qu'il en falloit pour occuper les postes avancés, et pour suppléer les troupes réglées; que des escarmouches et des courses continuelles fatiguoient trop.

On tira de la Bavière tout un régiment de hussards; car l'Électeur ayant fait sa paix avec la cour de Vienne, et voulant rétablir ses finances

finances et son pays, qui, sous le règne de son père l'empereur Charles VII, avoit été entièrement épuisé, s'étoit déterminé à réformer une partie de ses troupes.

A ce régiment, qui nous venoit de la Bavière, et qui s'étoit déjà mis en marche, on ajouta deux compagnies franches de cent cinquante fantassins, cinquante dragons et autant de hussards. On forma ces petits corps de déserteurs français, qui arrivèrent en très-grand nombre et qui suffirent même pour créer encore deux nouvelles compagnies.

Le prince de Walldeck m'offrit la première. Je l'acceptai, quoique je n'eusse alors aucune idée de ces sortes de troupes; mais ce ne fut pas sans m'en défendre, d'abord, le mieux que je pus. J'ai, dans la suite, su bon gré à ce prince d'avoir pris la peine de m'y déterminer, puisque mes appointemens s'élevèrent bientôt à huit cents ducats, et que j'en étois payé bien exactement. J'avoue que je ne m'y étois guère attendu : on sait que la république de Hollande paie très-bien ses troupes en temps de guerre, et qu'au contraire elle les paie très-mal en temps de paix.

Lorsque quelques autres compagnies franches eurent été levées, et qu'elles furent un

peu exercées, le prince les mit également sous mes ordres; et je n'épargnai ni peines ni soins, pour les tenir continuellement en action.

Le premier poste qui me fut assigné, ce fut le faubourg de Bruxelles, du côté de l'ennemi, qui campoit à la distance d'une marche, près de la ville d'Alost, où Louis XV et le maréchal de Saxe avoient établi leur quartier-général.

Cette proximité des deux armées occasionnoit de fréquentes escarmouches; et comme les généraux, de part et d'autre, alloient souvent reconnoître les dispositions et le terrain, il ne se passoit aucun jour où nous ne fussions aux prises.

Il n'arriva néanmoins aucun accident, aucun événement de conséquence : je ne me souviens que d'un fait assez singulier, et que je ne puis me résoudre à passer sous silence.

Un détachement de trois cents Français s'étoit avancé, et avoit envoyé en avant un officier et cinquante hommes, qui attaquèrent mes postes. Je sortis aussitôt avec toute ma troupe pour les repousser. A mon approche ils feignirent de se retirer: leur dessein étoit de m'attirer dans une embuscade. Je donnai cinquante hommes à un officier, avec ordre

de les poursuivre; et je m'avançai à droite et à gauche (on n'ignore pas que le pays est très-coupé dans les environs de Bruxelles), avec deux autres petits corps d'une égale force. Le reste de ma troupe et la cavalerie devoient me suivre, à pas lents et à quelque distance de moi, pour être à portée de me soutenir en cas de besoin.

Cependant l'officier qui commandoit les cinquante hommes que j'avois envoyés à la poursuite des cinquante Français, reconnut, lorsqu'il fut près d'eux, celui qui étoit à leur tête, ayant servi avec lui en France, dans le même régiment; et, pendant le feu de l'action, il l'appelle tout haut par son nom. Celui-ci, à son tour, reconnoît également son ancien camarade; et les deux jeunes fous arrêtent le feu et s'embrassent.

Étonné de cette interruption, je courus vers eux, pour voir de quoi il s'agissoit: je les trouvai qui se disputoient avec beaucoup de chaleur, tandis que leurs soldats, ayant leurs fusils sur l'épaule, se contentoient d'être spectateurs de cette scène d'un genre neuf et vraiment comique: il étoit question de savoir, lequel des deux devoit être fait prisonnier de guerre.

Je soupçonnois qu'il y avoit d'autres troupes en arrière ; et je dis à l'officier de faire appeler le commandant de tout leur détachement. Un moment après, le commandant, qui avoit le grade de lieutenant-colonel, arriva, suivi de tous ses officiers, que la curiosité avoit attirés. Je prétendis qu'il devoit ordonner à ces cinquante hommes et à leur chef de se rendre nos prisonniers ; et lui, de son côté, soutint que c'étoit moi qui devois donner cet ordre aux miens. Je me fâchai sérieusement ; et je lui déclarai qu'il n'avoit qu'à aller rejoindre toute sa troupe, et que nous verrions bientôt lequel de nous deux devoit faire la loi à l'autre.

Pendant cette vive altercation, le prince de Walldeck et plusieurs autres généraux, qui avoient entendu le bruit de la mousqueterie, survinrent. A la vue de tous ces officiers français, le prince s'informa de ce qui se passoit. Un de mes lieutenans lui conta l'affaire : il fit aussitôt prendre tous les officiers. Je n'étois plus là, ayant été faire mes dispositions pour entourer le détachement. J'accourus, et le suppliai de les renvoyer à leur corps, puisqu'ils n'étoient venus que sur ma parole. Je lui promis, en même temps, de les

lui remettre prisonniers dans le court intervalle d'une demi-heure, sachant, à n'en pouvoir douter, où le détachement s'étoit posté en embuscade. Il me trouva fort singulier de vouloir recommencer le combat: j'eus beau lui représenter, qu'ayant donné ma parole, il ne m'étoit pas permis d'agir autrement; il me répondit que, puisque les officiers avoient fait la sottise de quitter leurs troupes, ils ne pouvoient s'en prendre qu'à eux-mêmes; que d'ailleurs, lui présent, et n'ayant point engagé sa parole, l'affaire changeoit entièrement de face; et il m'ordonna d'envoyer un officier avec un tambour, pour sommer le détachement embusqué de se rendre. J'obéis : la troupe ennemie, privée de ses chefs, vint tout bonnement mettre bas les armes; et nous reprîmes le chemin de nos postes avec nos prisonniers, que nous fîmes conduire dans la ville, au nombre de trois cents hommes et de onze officiers.

Le maréchal de Saxe, qui, à cause de notre situation, se voyoit hors d'état de rien entreprendre de considérable durant le reste de la campagne, envoya de tous côtés des détachemens, pour lever des contributions. Un régiment, qu'il avoit formé de hulans et de dragons,

plus grande partie de l'infanterie hollandaise et deux régimens de cavalerie, l'un de dragons et l'autre de hussards. Le reste fut placé en arrière, ainsi que les troupes hanovriennes.

Nous n'avions d'Autrichiens que deux régimens de hussards et deux d'infanterie. Le roi de Prusse occupoit si bien l'armée impériale en Bohême et en Saxe, qu'il avoit été impossible d'en détacher aucun corps pour nous renforcer, quoique nous en eussions le plus grand besoin ; le départ des Anglais, qui avoient été rappelés chez eux à cause du Prétendant, nous ayant considérablement affoiblis.

Le commencement de l'hiver se passa avec beaucoup de tranquillité. Aux expéditions et aux exercices militaires succédèrent les fêtes, qu'on donna à l'occasion de l'avènement du grand-duc de Toscane au trône impérial.

Le prince de Walldeck, qui avoit fait venir sa princesse à Bruxelles, tint grande maison ; ainsi que le prince Kaunitz, qui étoit alors à la tête du Gouvernement des Pays-Bas, sous le titre de ministre plénipotentiaire.

Il y avoit encore quantité de grands seigneurs, qui ne faisoient pas, avec moins de magnificence, les honneurs de leur maison ; de

sorte qu'on s'amusoit très-bien, et qu'on oublioit pour ainsi dire qu'on étoit en guerre.

Je n'étois âgé que de vingt-cinq ans; et par conséquent je n'étois pas le moins empressé à jouir de tous les plaisirs. Je n'avois qu'une inquiétude, c'est que, pour moi en particulier, la durée des amusemens à Bruxelles ne seroit pas longue, puisque, dans le poste qui m'étoit assigné, j'étois plus obligé que personne d'être sans cesse sur le qui-vive.

Je me trouvois un soir dans une assemblée, et je faisois la partie de jeu d'une fort aimable dame, qui ne m'étoit rien moins qu'indifférente. Le prince de Walldeck, qui s'y rendit fort tard, m'appela dès qu'il m'aperçut, et me dit à l'oreille, que ses espions venoient de lui donner avis, qu'un détachement français de la garnison de la ville d'Ath étoit sorti pour lever des contributions, et s'étoit avancé jusqu'à deux lieues de Bruxelles: il me nomma l'abbaye où on l'avoit vu entrer, et m'ordonna de partir sur-le-champ, pour aller à sa poursuite et nétoyer le pays.

Je quittai ma partie, non sans regret; et afin que personne ne pût remarquer de quoi il s'agissoit, je priai quelqu'un de prendre mes cartes. Je me hâtai d'aller rassembler

mes gens: mais j'avois oublié de demander au prince, quelle étoit la force du détachement ennemi.

Je pris donc au hasard deux cents fantassins et cent dragons et hussards. Il étoit minuit: je marchai vers l'abbaye qui m'avoit été indiquée ; mais en y arrivant, j'appris que les Français en étoient partis précisément à minuit. Les pauvres moines étoient désolés d'avoir perdu tout leur argent : ils ne purent m'informer de la route qu'ils avoient prise.

Je fis reposer ma troupe, environ deux heures, dans une grange, et donner du fourage à mes chevaux; et je tâchai, en attendant, de m'assurer si on avoit entendu des chiens aboyer dans les villages voisins : mais personne ne fut en état de me donner aucune nouvelle du détachement, qui, en s'en retournant et pour mieux dérober sa marche, avoit eu la précaution de passer à côté et sans y entrer.

Je pris donc la route qui me parut avoir dû être la sienne; et dès qu'il commença à faire jour, j'envoyai à droite et à gauche des patrouilles à la découverte. Enfin un de mes soldats m'amena une femme qui avoit servi de guide à ce détachement, et qui sans doute avoit été mal récompensée, puisqu'elle ne

montroit pas moins d'empressement à m'indiquer l'endroit où il devoit être, que j'en avois moi-même à le rencontrer.

Je sus d'elle, qu'il n'étoit composé que de fantassins. Je fis rentrer mes patrouilles, et je m'acheminai vers l'endroit où elle l'avoit quitté. Après avoir fait un quart de lieue, un paysan m'avertit que le détachement ennemi s'étoit fait donner à boire et à manger dans le village où je me trouvois, et qu'il s'étoit retiré dans le château que j'avois devant moi, pour s'y reposer. Cette circonstance me fit juger; que sa force ne pouvoit pas être fort supérieure à la mienne.

J'envoyai, sans bruit et le plus secrètement qu'il me fut possible, mes cent cavaliers se poster de l'autre côté du village, en leur prescrivant de se tenir en embuscade, jusqu'à ce que les ennemis vinssent à eux ou que je leur fisse passer de nouveaux ordres.

J'avançai dans le village avec mon infanterie, dans le dessein de les surprendre; j'y réussis, quoiqu'en plein jour. Ils se jetèrent d'abord dans le vieux château, dont ils barricadèrent toutes les portes; et ils firent feu sur nous par les fenêtres. J'entourai le château: je plaçai, à l'entrée, un officier avec cinquante

hommes, pour les arrêter, s'ils tentoient de forcer la sortie. Je mandai ma cavalerie, j'ordonnai aux hussards d'aller bien avant, et de m'avertir, s'il leur arrivoit du secours : je fis mettre pied à terre aux dragons, afin qu'ils fussent d'autant plus en état de les repousser en cas de sortie; et ensuite je les fis sommer de se rendre : ils refusèrent, espérant sans doute de s'échapper à la faveur de la nuit. Je fis donc mettre le feu au château; et ils se retirèrent dans une vieille tour.

M. de Cornabé, mon ami, premier aide-de-camp du prince de Walldeck, m'avoit suivi, le lendemain, avec trois cents dragons, pour me soutenir en cas de besoin. Arrivé à la distance d'une lieue, il entendit notre attaque, et me fit avertir de son approche et du renfort qu'il m'amenoit.

Je lui répondis, que le détachement des ennemis étoit déjà enfermé, qu'il pouvoit faire reposer sa troupe, et qu'il étoit très-inutile de la fatiguer davantage; mais que, s'il vouloit venir lui-même, je serois charmé de le voir.

Il s'empressa de venir me joindre; et nous délibérâmes ensemble sur ce qu'il y avoit à faire. A minuit, nous les fîmes sommer de nouveau de se rendre; mais ils tinrent ferme dans leur tour.

Vers la pointe du jour, je m'étois endormi dans le jardin au pied d'un arbre, excédé de fatigues et fort affoibli par une fièvre quarte, que j'avois depuis plus de deux mois. Mon ami, qui ne voulut pas troubler mon sommeil, leur envoya un autre message, et les menaça de faire venir quelques barils de poudre, pour les faire sauter en l'air et les ensevelir sous les ruines de leur asile, s'ils persistoient plus long-temps dans leur obstination. Cette menace les détermina à se rendre ; et je fus agréablement éveillé par M. de Cornabé, qui me présenta les officiers prisonniers au nombre de neuf, parmi lesquels étoit le lieutenant-colonel qui les commandoit. Le détachement n'étoit composé que de deux cents hommes.

J'eus, dans cette rencontre, un officier et quatre soldats tués, et un officier et quatorze soldats blessés.

Nous retournâmes ainsi à Bruxelles. Je remis mes gens dans leurs quartiers; et après avoir pris quelque repos, je rentrai en ville, pour m'amuser et reprendre le train de vie, que j'avois interrompu pour trois jours, et, en même temps, pour consulter les médecins sur les moyens de me délivrer de ma fièvre quarte.

CHAPITRE XII.

Garnison établie à Nivelle par l'Armée des Alliés. J'y suis placé avec mon Corps. Notice sur cette Ville et son Abbaye de Chanoinesses. Amusemens que nous trouvons dans ce Chapitre. Je deviens amoureux d'une jeune Dame. Quel tour elle me joue. Mon Voyage à Bruxelles. Mon Retour. Sommation de nous rendre. Refus. Assaut sans succès. Le Maréchal de Saxe investit Bruxelles, et rappelle auprès de lui M. d'Armentières. Avec quelle habileté fut conduite cette hardie Entreprise. Le Prince de Walldeck passe de la Haye à Malines, et veut aller attaquer les Assiégeans. Nivelle est abandonnée.

LE prince de Walldeck jugea à propos d'établir une garnison à Nivelle, qui est à six lieues de Bruxelles, dans le dessein d'empêcher, à l'avenir, les courses de l'ennemi dans le pays et de les tenir plus en respect.

Pour cet effet, il tira de la ville un major et deux cents Suisses; et je reçus également ordre de m'y rendre avec mon corps. J'eus donc le regret de m'éloigner de Bruxelles, où j'avois fait quelques connoissances, qui ne m'intéressoient pas peu; et nous prîmes notre station à Nivelle.

Cette petite ville étoit entourée d'une assez bonne muraille et d'un fossé, mais à sec.

Il y a un chapitre composé de quarante chanoinesses, qui sont toutes des premières familles du pays; et nous espérâmes de passer agréablement notre quartier d'hiver. C'est ordinairement une princesse, qui est abbesse de ce chapitre. Nous y trouvâmes plusieurs chanoinesses extrêmement aimables.

Il y avoit même dans la ville quantité de gens de qualité, qui, n'ayant pas les moyens de soutenir les dépenses qu'exige le séjour des grandes villes, s'y étoient fixés pour vivre avec plus d'aisance.

Lorsque nous eûmes pris nos arrangemens particuliers, et fait toutes les dipositions relatives au service et nécessaires à notre sûreté, nous allâmes faire notre cour à l'abbesse, qui nous accueillit très-grâcieusement, nous invita à souper pour le lendemain, et nous pria ensuite d'assister aux assemblées qu'elle donnoit deux fois par semaine.

Madame la prévôte imita son exemple; et deux fois aussi par semaine l'assemblée se tenoit chez elle. On nous permit, en même temps, de donner un bal pour compléter les fêtes; de sorte que nous passâmes très-bien

notre hiver. Chaque officier eut soin de s'attacher à l'une de ces chanoinesses, et je ne m'oubliai pas plus que les autres.

Je fis ma cour à une jeune dame, avec laquelle j'avois déjà fait connoissance à Bruxelles. Elle étoit venue chez des parentes qu'elle avoit dans le chapitre, et auxquelles elle faisoit d'assez fréquentes et longues visites. Elle étoit belle, aimable, très-attrayante par ses manières : elle aimoit la musique ; et sa voix étoit fort agréable. Je ne négligeai rien pour m'insinuer bien avant dans ses bonnes grâces. Comme je touchois le clavecin, je me faisois un plaisir de l'accompagner, toutes les fois qu'il lui plaisoit de chanter.

Je ne cessois, dans ces momens, d'exalter ses charmes et toutes ses belles qualités : mais naturellement vive, enjouée, agaçante, elle me faisoit, à son tour, la guerre, au sujet d'une dame auprès de laquelle elle m'avoit vu à Bruxelles fort assidu. J'eus beau lui protester que jamais je ne m'étois occupé que d'elle ; je ne pus l'empêcher de s'en éclaircir à mes dépens. Je lui disois que la dame dont elle me parloit, avoit sans doute beaucoup de mérite, et qu'on avoit raison de la trouver fort aimable ; mais que, si j'étois du nombre de

de ceux qui l'avoient toujours fort estimée; je n'avois garde de la lui comparer. Elle me répondoit que toute mon éloquence ne sauroit la persuader, et qu'enfin elle trouveroit un jour le moyen de m'arracher l'aveu des tendres sentimens que je lui déguisois.

Cette petite guerre étoit fort de mon goût. Je continuai mes assiduités auprès d'elle, en lui réitérant toujours les mêmes protestations; et elle, de son côté, ne cessoit de m'entretenir de la belle dame de Bruxelles, et de me faire, à son sujet, les mêmes plaisanteries. J'étois très-éloigné de penser au tour qu'elle méditoit contre moi, lorsqu'un jour je reçois une lettre conçue en ces termes:

« Je suis obligée, Monsieur, d'aller voir » une tante que j'ai à Mons; et je passerai » bien près de votre garnison. Voudriez-» vous bien avoir la complaisance de venir à » ma rencontre, après demain, à G.... Je » desire beaucoup de vous parler; et je serois » fort aise de vous communiquer une singu-» lière aventure qui m'est arrivée dernière-» ment, et qui ne pourra que vous amuser. » J'ose m'en flatter, d'après tous les témoi-» gnages d'amitié que j'ai reçus de vous. »

A Bruxelles, le 14 janvier 1746.

Cette lettre me transporta de joie; et je n'eus rien de plus pressé que de prendre mes arrangemens, pour me trouver au rendez-vous indiqué. Les ennemis se présentoient journellement dans les environs de Nivelle : je commandai cinquante hussards et dragons pour le lendemain, sous prétexte d'aller voir ce qui se passoit.

Le soir, j'étois à une assemblée avec la même dame; elle me proposa de faire le lendemain et à une petite distance de la ville, une partie de campagne chez ses parens. Je la priai de la renvoyer à un autre jour. *Qu'avez-vous donc*, me dit-elle, *de si intéressant à faire demain, pour me refuser?* Je lui répondis avec un air d'assurance et de sérénité, qu'il me falloit reconnoître le pays du côté de l'ennemi. Elle écouta ma réponse, dont elle feignit de se contenter; et notre petite guerre recommença.

Le lendemain, dès la pointe du jour, mon détachement étoit à ma porte; et comme je me disposois à monter à cheval pour partir, on m'apporta le billet qui suit :

« Ne prenez pas la peine, Monsieur, de
» courir au devant de madame de ...., elle
» est fort tranquille à Bruxelles; et c'est moi

» qui vous ai joué ce petit tour. Me direz-
» vous encore qu'elle vous est indifférente?
» Je vous attends ce soir à l'assemblée, et ce
» sera pour y étaler mon triomphe. »

A Nivelle, ce 16 janvier 1746, au point du jour.

On peut aisément se dépeindre ma confusion à la lecture de ce billet : mais afin que personne ne remarquât mon embarras, je me mis à cheval, et je sortis avec mon détachement, comme pour aller faire la patrouille qui devoit servir de prétexte à mon rendez-vous.

Je rentrai dans ma garnison, après quelques heures d'absence. Plus je réfléchissois sur mon étourderie, et plus j'étois honteux. Je ne concevois pas, que, n'ayant jamais vu d'écriture de la dame de Bruxelles, j'eusse pu adopter cette lettre avec tant de légéreté. Mais que faire?

Le renard, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

Je me rendis le soir à l'assemblée, bien résolu de faire la meilleure contenance possible. On m'y reçut avec le sourire de la satisfaction et l'air du triomphe; mais on usa de tant de discrétion et d'adresse, que per-

sonne de la compagnie ne put se douter de ce qui se passoit.

Nous finîmes cette scène muette par conclure la paix entre nous. Je repris mon train ordinaire; et j'avoue de bonne foi, que si, avant mon départ de Suède, je n'eusse pas contracté d'engagement envers mademoiselle de Wachmeister, cette dame m'auroit très-certainement fixé. Elle épousa, dans la suite, un officier français, qui quitta le service, et qui vécut très-heureusement avec elle dans les environs de Nivelle.

La fièvre quarte qui me reprit, et qu'aucun remède ne pouvoit me faire passer, me détermina à aller à Bruxelles, pour consulter les médecins, afin d'en être délivré avant l'ouverture de la campagne.

Le prince de Walldeck étoit parti pour la Haye; et tous les autres généraux étoient dans la plus parfaite tranquillité.

Je ne m'arrêtai que quelques jours à Bruxelles; et je revins à ma garnison, où je ne trouvai pas moins de calme et de sérénité; mais quelle ne fut pas ma surprise, lorsque, le lendemain de mon arrivée, on vint m'éveiller dès la pointe du jour, pour m'apprendre que l'ennemi marchoit vers nous! je

me jetai sur mon cheval pour l'aller reconnoître ; et je vis bientôt, que ce n'étoit pas une fausse alerte. J'aperçus toute une colonne, qui s'avançoit à grands pas ; je repris bien vîte le chemin de la ville.

On se hâta d'en fermer et d'en barricader toutes les portes ; et nous nous préparâmes à défendre vigoureusement notre poste. Peu de temps après, environ cinq mille hommes, tant d'infanterie que de cavalerie, eurent investi la ville.

Nous ne savions que penser d'une pareille expédition : car une surprise en plein jour n'est guères possible, et le siége d'une place, comme Nivelle, ne vaut pas la peine d'être entrepris. Mais nous vîmes bientôt quel étoit le but de nos ennemis.

Le marquis d'Armentières, lieutenant-général, commandoit ce corps. Après qu'il eût distribué ses troupes autour de la place, et fait toutes ses dispositions, il nous envoya un officier de dragons, suivi d'un tambour, qui, arrivé à l'une des portes de la ville, demanda à parler à notre commandant. On le questionna sur le sujet de sa mission ; il répondit, que son général desiroit qu'on lui envoyât un officier de la garnison ; et il offrit

de rester dans nos murs, comme otage, jusqu'à son retour. Ce dragon étoit lieutenant-colonel.

On fit donc partir un de nos capitaines, mais avec ordre de retourner sans délai, si le général français nous faisoit proposer de nous rendre.

Une heure s'étoit à peine écoulée, que le capitaine revint : il nous rapporta, que le général lui avoit fait voir quelles étoient ses forces, en lui disant, que, si nous nous rendions, il nous accorderoit les conditions les plus favorables ; mais que, si nous tentions de lui opposer de la résistance, il emporteroit la place l'épée à la main ; que nous n'ignorions pas à quoi seroient exposés et les habitans et la garnison ; que nous devions, sur-tout, bien faire attention au sort de mesdames les chanoinesses, si ses grenadiers entroient par assaut dans la ville.

Nous ne voulûmes entendre à aucune capitulation ; et nous renvoyâmes le lieutenant-colonel, que nous avions retenu pour otage.

Une demi-heure après, une batterie, que l'ennemi avoit placée sur une hauteur, commença à jouer ; mais elle ne nous fit pas d'autre mal que de briser les toits de quelques maisons.

Comme nous n'avions pas de canons, nous

demeurâmes fort tranquilles dans nos postes. L'infanterie forma un cordon autour du rempart; et nos dragons et hussards étoient tous rangés sur la place, pour pouvoir courir où il faudroit.

Vers la nuit, on fit, d'un côté de la ville, quelques fausses attaques, pour y attirer notre attention; et du côté opposé, on attachoit des échelles pour escalader la muraille.

Comme je rôdois d'un poste à l'autre, je me trouvai, par hasard, dans l'endroit même où l'ennemi montoit. La sentinelle faisant feu, j'accourus avec la patrouille que je commandois. Le corps-de-garde le plus prochain survint en même temps. Nous chargeâmes les assaillans avec tant de vivacité, qu'ils retombèrent pêle-mêle les uns sur les autres, et qu'en se retirant, ils laissèrent leurs échelles plantées à la muraille.

Cette alerte nous mit encore plus sur le qui-vive pendant le reste de la nuit: mais à la pointe du jour, un paysan se présenta au pied de la muraille, et nous cria, qu'il étoit porteur d'une lettre très-importante.

Nous la fîmes monter par le moyen d'une corde. Elle étoit d'un gentilhomme du voisinage, qui m'informoit, que le maréchal de

Saxe avoit investi Bruxelles avec son armée; qu'un officier français avoit passé chez lui, allant porter au marquis d'Armentières l'ordre d'accélérer sa marche, et d'amener le plus promptement possible sa division.

Cette nouvelle, d'ailleurs peu agréable, nous rassura. Dépourvus, comme nous l'étions, de subsistances, et n'ayant qu'une mauvaise muraille, pour nous défendre contre un corps d'ennemis aussi nombreux, nous ne pouvions éviter de nous rendre, d'un moment à l'autre.

Dès que le jour parut, nous vîmes les Français défiler devant nous et prendre le chemin de Bruxelles. J'envoyai mes dragons et mes hussards à leur poursuite : ils m'amenèrent plusieurs de leurs traîneurs ; et ce fut d'eux que nous reçûmes la confirmation de la nouvelle qu'on m'avoit mandée.

La marche du maréchal de Saxe dans cette circonstance est un chef-d'œuvre de l'art. Quoique son armée fût composée de quarante mille hommes, il s'avança avec tant de secret et d'habileté, que personne, ni à Bruxelles ni ailleurs, ne put s'en douter, jusqu'au moment où la ville fut investie et la tranchée ouverte. On étoit au cœur de l'hiver : nous le croyions à Versailles, où il s'étoit rendu, à la fin de la

précédente campagne, et son armée, bien loin de nous et dans ses quartiers.

Il faut convenir que son entreprise étoit des plus hardies. La garnison de Bruxelles étoit de dix-sept bataillons d'infanterie, d'un régiment de dragons et d'un autre régiment de hussards. Le reste de notre armée, composé de Hollandais et d'Hanovriens, pouvoit en dix ou douze jours porter du secours à la place. Mais le maréchal de Saxe savoit mieux ce qui se passoit chez nous que nous-mêmes : il n'ignoroit pas, que la désunion ne manque jamais de régner plus ou moins dans des armées alliées ; que rien ne s'y fait qu'avec beaucoup de lenteur ; et c'est d'après cette connoissance, qu'il osa former une entreprise, qui, dans tout autre cas, auroit pu être envisagée comme téméraire et même échouer entièrement.

Le prince de Walldeck, qui avoit établi son quartier d'hiver à Bruxelles, étoit parti pour la Haye depuis quinze jours, pour concerter les opérations de la campagne prochaine : il y fut averti de la marche de l'ennemi.

Aussitôt il partit de la Haye, pour se rendre à Bruxelles ; mais il fut obligé de s'arrêter à Malines, qui en est distante de quatre lieues.

Il ordonna à toute l'armée de venir le joindre sans délai, se proposant d'attaquer les assiégeans, quoi qu'il pût lui en coûter, tandis que les troupes qui composoient la garnison de la ville, feroient des sorties, pour forcer tout ce qui se trouveroit sur leur chemin.

Quant à notre petite Nivelle, elle nous parut trop exposée, depuis que l'armée française étoit devant Bruxelles, et en même temps d'une trop médiocre utilité, pour mériter que nous fissions des efforts pour la conserver; et nous l'abandonnâmes à son malheureux sort, pour suivre notre armée, que nous supposions qui s'avançoit au secours de Bruxelles.

Nous y laissâmes nos équipages et tout ce qui pouvoit nous embarrasser dans la marche, sur-tout, si l'ennemi, près de qui nous étions obligés de passer, afin de ne pas faire un trop long détour, nous attaquoit pendant notre route.

Je confiai les miens à l'aimable dame qui m'avoit joué le tour que j'ai raconté. Elle eut la bonté de les garder si soigneusement, que, malgré les menaces de Français, qui se mirent en possession de la ville après notre départ, et qui ordonnèrent aux habitans de

leur livrer nos divers effets ; s'ils en avoient entre les mains, elle parvint à me les faire tenir dans la suite et sans accident.

CHAPITRE XIII.

Nous nous arrêtons un jour à Namur avec nos Troupes. Accueil que nous fait le Gouverneur de la Place. Arrivée d'un Régiment de la Garnison de Bruxelles, qui nous apprend que la Ville est investie par le Maréchal de Saxe. Capitulation de la Place. Le Comte de Kaunitz, Ministre de l'Empereur à Bruxelles, retourne à Vienne. Trait de générosité du Maréchal de Saxe envers le Prince de Walldeck. Arrangemens pris par les Armées, après la Capitulation de Bruxelles. Expédition pour la Ville de Willworden, dont je suis chargé. Arrivée d'un Corps d'Autrichiens. Le Maréchal de Bathiani prend le Commandement de l'Armée des Alliés. Anvers se rend au Maréchal de Saxe. Le Prince Charles de Lorraine nous amène un nouveau Corps de dix mille hommes. Les Français se rendent maîtres de Charleroy. Ils attaquent le Général Tripps. Ma conduite dans cette Action, et mes Blessures. Retour de ceux de nos Officiers, qui avoient été faits Prisonniers.

A une marche de Nivelle, nous tombâmes au milieu des patrouilles ennemies ; ce qui nous fit changer de route et tourner vers

Namur, pour nous rendre derrière cette forteresse, à notre destination; et comme ce détour, sur-tout pendant la rigueur de la saison, ne contribuoit pas peu à harasser nos troupes, nous y prîmes un jour de repos.

Je fus, suivant l'usage, avec les autres officiers, m'annoncer chez le gouverneur. Il nous apprit, que le siége de Bruxelles alloit déjà grand train, et qu'il étoit à craindre que, si le prince de Walldeck ne secouroit bien promptement la place, le mauvais état des remparts ne réduisît bientôt la garnison à la nécessité de se rendre, puisque le maréchal de Saxe, qui avoit une nombreuse artillerie, la battoit déjà en brêche.

Il nous retint à diner. C'étoit un vieillard de quatre-vingt-dix ans, et bien respectable. Il avoit servi la république dans le temps du roi Guillaume (1). Après avoir donné ses or-

(1) Guillaume III de Nassau, prince d'Orange et roi d'Angleterre, fut élu stathouder en 1672, et nommé capitaine-général des troupes de la république de Hollande, alors en guerre avec Louis XIV. Les armées françaises étoient sur son territoire. Guillaume voulut sacrifier le revenu de ses charges et tout son bien pour secourir l'Etat. Il fit percer les digues, et couvrit d'eau les chemins, par où les Français pouvoient s'avancer

dres pour notre départ, qui fut fixé au lendemain, il se mit à table avec nous, quoique tourmenté si cruellement aux pieds et aux mains par la goutte, que deux laquais étoient obligés de le porter et de le servir.

Un propos, que nous tint à cette occasion ce bon vieillard, fit la plus vive impression sur

dans le pays, résolu à ne pas survivre à la perte de sa patrie et à mourir dans le dernier retranchement. Il parvint à liguer contre la France une partie des puissances de l'Europe. Il avoit épousé Marie Stuart, fille de Jacques II ; et le zèle de ce monarque pour la religion catholique ayant irrité ses sujets contre lui, Guillaume, quoique son gendre, profita de ce soulèvement, passa en Angleterre, chassa son beau-père du trône et s'y mit à sa place. Il ne négligea rien, pour empêcher Louis XIV de secourir le roi détrôné. Il gagna en 1690 la bataille de la Boine, qui obligea Jacques II à quitter l'Irlande : mais, les années suivantes, il fut battu à Steinkerque et à Nerwinde ; et ces défaites ne le découragèrent pas. A la paix de Ryswick, Louis XIV le reconnut roi d'Angleterre. Les Anglais le détestèrent, dès qu'il fut monté sur leur trône, et lui firent essuyer tous les genres de dégoûts. Il fut forcé de renvoyer sa garde hollandaise, et les régimens de réfugiés français, qu'il s'étoit attachés ; de sorte qu'il faisoit de très-fréquens voyages à la Haye, où il étoit aimé. Aussi a-t-on dit de lui, *qu'il étoit stathouder en Angleterre et roi en Hollande.*

moi. *Messieurs*, nous dit-il, *vous voyez un nonagénaire, qui est bien las de souffrir. Il ne desire pas la mort; mais, grâces au ciel, il ne la craint pas.*

Toute notre conversation, pendant le repas, roula, comme on n'en doute pas, sur l'entreprise du maréchal de Saxe; et telle étoit la haute opinion qu'on avoit de ce général, que tout le monde penchoit à croire qu'il réussiroit, et qu'il falloit bien qu'il fût sûr de son fait. Si l'on avoit quelque foible espoir qu'il échoueroit, c'est que les forces de l'armée alliée étoient distribuées dans leurs quartiers, de manière à pouvoir secourir la place plus promptement, que l'armée française n'avoit pu s'y rassembler pour en former le siége.

Mais l'expérience ne tarda pas à nous convaincre, de plus en plus, de la sagesse de ses vues et de la supériorité de ses dispositions sur les nôtres. A peine nous sortions de table, qu'on vint annoncer à notre bon vieux gouverneur l'arrivée d'un régiment de hussards au service de la République, qui avoit eu ses quartiers dans les faubourgs de Bruxelles, et qui, à l'approche des Français, s'étoit retiré, pour ne pas se laisser enfermer. Quoique

les assiégeans fussent déjà répandus de tous côtés, il s'étoit échappé à la faveur de la nuit, sans être aperçu.

Ce fait prouvoit tout à la fois, que les Français n'étoient pas, à beaucoup près, aussi vigilans et aussi attentifs qu'ils auroient dû l'être, et qu'autour de cette grande ville, ils étoient tellement séparés les uns des autres, qu'en tombant tout-à-coup sur eux, et avec des forces suffisantes, il étoit très-possible de leur faire lever le siége.

Le gouverneur ordonna à ce régiment de hussards de se rejoindre à nous, et de marcher vers Malines, où le prince de Walldeck rassembloit le gros de l'armée.

Notre arrivée fit à ce prince le plus grand plaisir. Il m'enjoignit de me porter devant la ville avec notre détachement, pour observer l'ennemi et couvrir sa marche. Il étoit si plein de confiance dans le succès du plan qu'il avoit formé, qu'il me chargea de faire donner avis au commandant de Bruxelles, que tel jour nous attaquerions les assiégeans, et qu'en conséquence la garnison, de son côté, devoit seconder nos efforts par la plus vigoureuse sortie.

Je choisis pour cette commission, deux

Suisses de mon détachement, à l'insu l'un de l'autre; et je promis à chacun d'eux, séparément, une gratification de cent ducats, s'il réussissoit à porter au commandant de Bruxelles le billet que j'avois à lui remettre pour lui.

Ce billet ne contenoit que ces mots : « Le » 15, nous attaquons du côté de la porte de » Willworde. Sortez en même temps, et » soutenez-nous vigoureusement. » Je fis serrer le morceau de papier dont je m'étois servi, entre le cuivre jaune et le bois d'un bouton; et mes deux messagers partent.

Comme les assiégeans avoient quelques régimens de leur nation, ils demandèrent à y entrer. Quatre jours après leur départ, l'un d'eux revint. Il avoit été assez hardi et assez adroit, pour faire passer son bouton à sa destination. Mais nous n'eûmes plus aucune nouvelle de son camarade.

Un événement très-singulier et inattendu fit avorter notre projet. Les troupes hanovriennes, qui étoient au nombre de quinze mille hommes, et qui, par conséquent, faisoient plus de la moitié de notre armée, refusèrent de marcher. Leur général déclara au prince de Walldeck, qu'il avoit ordre du roi

d'Angleterre

d'Angleterre de prendre tous les soins possibles des troupes, pendant l'hiver, afin qu'au printemps prochain, elles fussent en bon état pour l'ouverture de la campagne; et qu'ainsi il ne pouvoit, sans de nouveaux ordres de sa cour, faire sortir ses troupes pendant la rigueur de la saison. Rien ne fut capable de le faire changer : il persista opiniâtrément dans sa résolution.

Ce général fut rappelé dans la suite, et le commandement de son corps donné à un autre. Mais le coup étoit manqué; et Bruxelles fut prise, faute d'avoir été secourue.

Le commandant tint ferme jusqu'au jour indiqué, malgré tous les désavantages de sa situation, dans une grande ville assez mal fortifiée; et ce ne fut que lorsqu'il désespéra entièrement de tout secours, qu'il se résolut à capituler. Toute la garnison, qui étoit composée de dix-sept bataillons et d'un régiment de dragons, se rendit prisonnière de guerre.

Le maréchal de Saxe la fit conduire en France, et jusques dans les provinces les plus éloignées, d'où les troupes ne revinrent qu'après la conclusion du traité de paix d'Aix-la-Chapelle.

Le premier qui nous informa des circons-

tances de la capitulation, ce fut le comte de Kaunitz, alors ministre plénipotentiaire de l'empereur à Bruxelles. Il avoit obtenu des passe-ports du maréchal de Saxe; et il alloit à Vienne.

Durant le siége, il s'étoit cru suffisamment autorisé, par le rang qu'il tenoit dans la ville, à envoyer un trompette au maréchal de Saxe, et à lui écrire, pour lui proposer de rendre la ville par capitulation. Mais le maréchal lui répondit sur-le-champ, qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir entrer en négociation avec lui à ce sujet; que pareilles affaires ne se traitoient que de militaires à militaires; mais qu'aussitôt qu'il plairoit au commandant de la garnison de Bruxelles de lui faire des propositions, il ne manqueroit pas d'y répondre.

Je n'oublierai pas ici un trait, qui fit alors beaucoup d'honneur à ce célèbre général, et qui peint merveilleusement la politesse si connue de la nation française.

Le prince de Walldeck, en partant pour la Haye, quelque temps avant que le siége fût commencé, avoit laissé à Bruxelles tous ses équipages, ses laquais, ses chevaux, sa vaisselle; de sorte qu'à Malines, où, après son retour, il fut obligé de s'arrêter, dans l'im-

possibilité absolue de percer à travers les assiégeans, pour rejoindre sa garnison, il étoit réduit à emprunter tout ce dont il avoit indispensablement besoin. Le maréchal de Saxe l'apprit; car il étoit si bien servi, qu'il n'ignoroit pas même les plus petites particularités. Aussitôt il envoya un trompette au commandant de Bruxelles, pour lui faire part des embarras du prince à Malines, et pour le prier, en conséquence, de lui adresser tous ses équipages, qu'il se chargeroit bien volontiers de lui faire passer promptement. Le commandant ne balança pas à les lui expédier; et dès que le maréchal les reçut, il les fit conduire à Malines. Le prince de Walldeck ne sut de quoi il s'agissoit, qu'en ouvrant la lettre obligeante et polie, que le général français lui fit remettre par un trompette.

De pareils traits honorent infiniment ceux qui les font; et il est honteux pour les militaires qu'ils soient si rares. C'est contre les troupes et les forteresses ennemies, qu'ils doivent tourner leurs armes, et non contre les équipages. Quel contraste, entre la conduite noble et généreuse du maréchal de Saxe, en cette conjoncture, et celle du corps de Nadasti, à la bataille de Soor en 1745!

Les Français se mirent en possession de Bruxelles ; et leur général renvoya en arrière les troupes qu'il ne jugea pas nécessaires pour la garder : après quoi il partit de nouveau pour Paris, où il fut reçu avec les plus vives acclamations. Il méritoit sans doute ce brillant accueil (1) : mais, en réfléchissant sur les circonstances de ce siége, on ne peut s'empêcher d'avouer, que, si le maréchal de Saxe s'y conduisit avec habileté, le succès qu'il obtint ne fut pas moins l'ouvrage de la fortune et du bonheur qui le suivoient dans toutes ses entreprises, que le résultat de ses grands talens dans l'art militaire.

M. de Lowendall, lieutenant-général, eut le commandement de Bruxelles pendant l'absence du comte de Saxe. Il fit occuper,

(1) On connoît l'éloge que M. de Voltaire a fait de sa conduite. « Ce général, dit-il, mit en œuvre ces » ressources de la guerre, auxquelles ni la fortune, ni » même la valeur du soldat ne peuvent avoir part. » Camper et décamper à propos, couvrir son pays, » faire subsister son armée aux dépens des ennemis, » aller sur leur terrain, lorsqu'ils s'avancent vers le » pays qu'on défend, et les forcer à revenir sur leurs » pas; rendre, par l'habileté, la force inutile : c'est ce » qui est regardé comme un des chef-d'œuvres de l'art » militaire; et c'est ce que fit le maréchal de Saxe. »

par cinq cents hommes, la petite ville de Willworden, qui est entre Bruxelles et Malines, à peu près à une égale distance de l'une et de l'autre.

Notre armée ne quitta pas Malines et ses environs. Nous attendions patiemment, qu'il nous arrivât du secours de l'Autriche. La cour de Vienne venoit de faire sa paix avec le roi de Prusse; et par-là, elle se vit en état de partager l'armée, qu'elle avoit eue, jusqu'à ce moment, en Bohême. Elle en envoya une partie en Italie, et destina l'autre à nous renforcer dans les Pays-Bas.

Il eût été téméraire d'agir avant ce secours; mais la petite guerre nous occupa, en attendant.

Je connoissois, depuis la dernière campagne, la ville de Willworden, située sur le canal qui va jusqu'à Bruxelles. Je formai donc le projet de la surprendre, et d'en enlever la garnison; et la fortune me favorisa dans mon entreprise.

Deux déserteurs m'apprirent, que les Français avoient négligé de réparer une ouverture qu'il y avoit aux remparts, et que c'étoit par elle qu'ils s'étoient sauvés; que la garnison étoit en tout de cinq cents hommes; que quatre

cents gardoient la ville, et cent le château; mais que ceux-ci étoient à l'abri de toute surprise.

Le prince de Walldeck, qui goûta fort mon plan, me donna pour l'exécuter, indépendamment des troupes que je commandois, six compagnies de grenadiers, sous les ordres de mon intime ami, M. de Cornabé, son aide-de-camp.

Vers la nuit, nous nous mîmes en marche, pour arriver le lendemain matin, dès la pointe du jour, aux pieds des murailles de Willworden. Je promis vingt ducats à chacun des deux déserteurs, s'ils me conduisoient bien exactement devant l'ouverture par laquelle ils s'étoient échappés ; et ils méritèrent la récompense que je leur avois fait espérer.

Je fis avancer un officier et trente soldats. Un second officier, avec quarante autres mousquetaires, le suivoient de près pour le soutenir; et tout le reste de la troupe venoit ensuite.

Nous pénétrâmes ainsi dans la ville. On ne nous résista que bien foiblement; et nous n'essuyâmes que quelques coups de fusils. Tout ce qu'il y avoit de troupes dans la ville fut fait prisonnier de guerre: mais le château se défendit mieux, et nous ne pûmes pas l'emporter.

Ma cavalerie, qui suivoit l'infanterie, fut détachée en avant, du côté de Bruxelles, pour observer tous les mouvemens de l'ennemi. Nous prîmes un simple déjeûner dans Willwolden; et nous nous retirâmes en bon ordre, avec nos prisonniers.

Nous eûmes, dans cette expédition, quatre hommes tués, ainsi que le comte de Rechtern, aide-de-camp du prince, et environ douze blessés.

Cependant un corps de dix mille Autrichiens arriva de Bohême, sous les ordres du général de Grun; et le maréchal de Bathiani vint, peu de temps après, prendre le commandement de l'armée des Alliés. Mais, malgré ce renfort, nous n'étions pas encore en état de nous mesurer avec l'armée française; de sorte que M. de Bathiani se contenta de se retirer derrière la forteresse de Bréda, et de s'y retrancher, jusqu'à ce que la cour de Vienne nous eût fait passer de nouvelles troupes: mais auparavant, il eut soin de pourvoir le château d'Anvers d'une bonne garnison.

Le maréchal de Saxe nous suivoit de loin, seulement pour nous observer; et quand il nous vit entrer dans les lignes de Bréda, il fit attaquer le château d'Anvers.

Le général comte de Wrid, qui y commandoit, se défendit assez bien; mais, après trois semaines de siége, il fut forcé de se rendre par capitulation.

Enfin, nous reçûmes l'agréable nouvelle que le prince Charles de Lorraine (1), avec un autre corps de dix mille hommes, s'étoit mis en marche pour nous joindre, et qu'il venoit prendre le commandement de notre

(1) Charles Alexandre de Lorraine, frère de l'empereur François I, étoit né à Lunéville, le 12 décembre 1721, de Léopold-Joseph, duc de Lorraine et d'Elisabeth Charlotte d'Orléans. Il se fit de bonne heure la réputation d'un général, non moins brave et intrépide dans les dangers, que sage dans le conseil. En 1742, il commanda l'armée autrichienne en Bohême : il enleva Pyseck et Pilsen; mit le siége devant Prague et prit Leutméritz. En 1744, il commanda sur le Rhin; s'empara des lignes de Spire, de Germentheim, de Lauterbourg, de Haguenau, et s'établit au milieu de l'Alsace. Forcé de retourner en Bohême, il enleva au roi de Prusse les conquêtes, que ce monarque y avoit faites. En 1757, il défit le général Keith et chassa les Prussiens de toute la Bohême : il remporta encore sur eux, la même année, une grande victoire près de Breslaw. Mais quoiqu'habile général, il fut souvent malheureux dans les combats : le roi de Prusse, le battit à Czaslau, à Friedberg, à Prandnitz, à Lissa. Il est mort le 4 juillet 1780.

armée. Il y avoit six semaines que nous étions renfermés dans nos lignes. Nous nous hâtâmes de décamper, pour aller à la rencontre de notre nouveau général : il arrivoit par le Luxembourg. Notre jonction se fit dans les environs de Namur.

Le comte de Saxe nous côtoyoit avec un corps d'observation ; et en même temps il détacha un autre corps, qui alla assiéger Charleroi, et s'en rendit maître, quoique ce fût l'une des meilleures forteresses des Pays-Bas. Mais telles étoient son habileté et la célérité de ses expéditions, que nous n'entendions parler, chaque jour, que de places assiégées et emportées.

Le prince Charles se borna à couvrir Namur; et c'est ce qui fit faire au général français divers mouvemens, pour nous en séparer.

Il y eut à cette occasion plusieurs petites rencontres; mais les deux armées n'en vinrent jamais à une affaire générale.

Un jour, néanmoins, nous crûmes que l'armée ennemie venoit nous livrer bataille. Le général Tripps, qui, avec nos hussards et quatre régimens de dragons, campoit devant nos lignes au fameux village de Ramillies, fut, de grand matin, assez vivement attaqué.

Les Hollandais formoient la gauche de notre armée. Le prince de Walldeck m'avoit aussi posté en avant, afin qu'en cas de besoin je pusse donner du secours à nos gens.

Comme l'action s'engagea et parut devenir sérieuse, je m'avançai avec mes dragons et hussards. Mon infanterie me suivoit à grands pas. J'allai seul sur une petite hauteur, pour mieux observer ce qui se passoit; et de là je vis, que la cavalerie ennemie avoit déjà commencé à mettre en déroute celle du général Tripps, et qu'elle étoit à sa poursuite. Je tombai si à propos avec la mienne, sur le flanc des Français, que je l'arrêtai. Le général Tripps rallia la sienne et fit volte-face: mais je reçus deux coups de sabre, qui m'abattirent de mon cheval, et je fus pris.

C'étoit à la gendarmerie française que nous avions affaire. Les officiers me firent relever, et m'offrirent poliment tous les secours dont je pouvois avoir besoin. Mais comme l'action étoit encore assez vive, ils me donnèrent un gendarme, pour me conduire en arrière.

Celui-ci, au lieu de hâter ses pas, et d'aller me déposer en lieu de sûreté, eut la curiosité d'attendre la fin de cette affaire. J'étois à pied, et tout près de mon conducteur; mais il y

avoit à peine quelques minutes que nous étions arrêtés, que la cavalerie ennemie revint au grand galop, poursuivie à son tour par la nôtre. Mon gendarme prit alors le parti de m'abandonner; et dans le moment où il piquoit son cheval, il me lâcha un coup de pistolet, qui ne porta point.

La Providence veilloit sur moi. Toute la cavalerie, ennemie et amie, me passa, pour ainsi dire, sur le corps: heureusement enfin, un de nos officiers hussards, qui me reconnut, me fournit un cheval; et je me retirai en arrière, pour me faire panser de mes blessures.

Je rencontrai, chemin faisant, un de nos dragons qui avoit mon cheval: je le rachetai moyennant quelques ducats. Ainsi, dans le court intervalle d'une demi-heure, je fus blessé, fait prisonnier, dépouillé, repris, et je rattrapai mon propre cheval.

L'ennemi se retira, amenant quelques prisonniers; et nous rentrâmes dans notre camp, avec un brigadier, un colonel, quelques autres officiers et quatre-vingts gendarmes.

Mes blessures n'étoient pas dangereuses: je fus en état, huit jours après, de faire mon service, et parfaitement rétabli au bout de quatre semaines.

Nos officiers, qu'on avoit pris, revinrent sur leur parole, le troisième jour; et comme j'étois le plus avancé, ils se rendirent chez moi, et me demandèrent si nous ne marchions pas. Le maréchal de Saxe, chez qui ils avoient dîné, le jour même de cette action, leur avoit dit, en prenant congé d'eux, qu'à leur retour ils nous trouveroient en marche. Nous étions encore tranquilles : mais, à huit heures du soir, les ordres nous vinrent de décamper: ce qui prouve qu'il n'étoit pas possible d'être mieux servi par ses espions, que ne l'étoit ce général français.

CHAPITRE XIV.

Nous abandonnons Namur. Le Maréchal de Saxe l'assiége. La petite Guerre recommence. Le régiment Royal-Croate, impitoyablement massacré. Escarmouches fréquentes. Troupe de comédiens appelée de Liége dans notre Camp. Etourderie et mort d'un jeune Officier hongrois, dans une reconnoissance de l'ennemi. Caractère du Comte d'Esterhazi. Nous allons camper près de Liége. Bataille de Rocoux. Mort d'un Chef d'escadron, mon ami. Conduite du Prince Charles. Nous faisons notre retraite. Suite de la Bataille de Rocoux. Campagne des Autrichiens en Italie. Conférences pour la Paix, qui ont lieu à la Haye, entre les Puissances belligérantes. Je fais un Voyage en Hollande. J'y rencontre J.-J. Rousseau. Anecdotes qui le concernent. Arrangemens pris à la Haye pour la prochaine Campagne. Avancemens, qui se font dans notre Armée. Aventures d'un Abbé, qui entre dans le militaire.

Nous abandonnâmes Namur, j'ignore pour quel motif; et nous passâmes la Meuse, en suivant la route de Liége. Nous la repassâmes à Maëstrick; et nous vînmes camper entre ces deux villes.

Le maréchal de Saxe fit aussitôt assiéger

Namur ; et cependant il resta lui-même vis-à-vis de nous, avec une armée d'observation.

La petite guerre recommença. Nous avions alors beaucoup de troupes légères; et le général Tripps qui les commandoit, se plaçoit toujours à une si grande proximité de l'ennemi, qu'il falloit nécessairement qu'il y eût journellement des escarmouches plus ou moins vives.

J'étois sous ses ordres; et par conséquent, je fus témoin d'un spectacle vraiment affreux.

Le comte de Saxe avoit, pendant le cours de cette campagne, fait lever un régiment d'infanterie sous le nom de *Royal-Croate :* il n'étoit presque entièrement composé que de Pandours autrichiens. On sait que ces sortes de soldats ne désertent guères ; mais lorsqu'on leva ce nouveau régiment, les Français en répandirent le bruit par leurs émissaires ; et comme on lui assigna une paye considérable, les Pandours autrichiens partirent en foule pour y entrer.

Ce régiment, devenu complet, s'avança un jour fièrement et fort près de nous, pour nous braver. L'infanterie que je commandois, au nombre de cinq cents hommes, étoit la seule, que nous fussions alors à portée de lui opposer.

Le général Tripps vint chez moi, et m'ordonna de marcher contre les nouveaux Croates.

Je les attaquai avec tant de vivacité, qu'après quelques décharges ils prirent la fuite. Le général Tripps, qui me suivoit avec un régiment de hussards, les tourna. Ils se jetèrent alors dans un chemin creux, entre mon infanterie et les hussards ; et ceux-ci leur tombèrent si brusquement sur les flancs, qu'ils ne purent plus se sauver.

Comme il n'y avoit dans ce régiment que de nos déserteurs, notre général défendit qu'on leur fît aucun quartier ; et dans moins d'un quart-d'heure, officiers et soldats, tout fut impitoyablement massacré : ce chemin creux n'offroit plus aux yeux que cadavres.

Cette sanglante et cruelle expédition achevée, nous nous retirâmes dans notre camp, d'où nous vîmes bientôt accourir au lieu de la scène, une foule de généraux et d'autres officiers de l'armée française, pour voir ce qui s'étoit passé.

Je perdis dans cette journée trois officiers, et j'eus quatre-vingts hommes de mon infanterie, tant tués que blessés.

Je reçus ordre de revenir sur notre gauche, où les Hollandais campoient comme à l'ordi-

naire. Le prince Charles y avoit envoyé le colonel comte d'Esterhazi, avec deux régimens de hussards. Je fus sous ses ordres, et chargé de couvrir la gauche de notre armée.

Il n'y avoit qu'à peu près une demi-lieue de distance, de nos postes avancés à ceux des Français; et les matinées se passoient rarement sans escarmouches: mais je ne me souviens d'aucun événement remarquable, et qui mérite d'être raconté.

Nous employions le reste de nos journées à nos plaisirs. Mon nouveau commandant n'aimoit pas moins à s'amuser que moi; et nous ne nous séparions l'un de l'autre, que pour le temps qu'il falloit donner au repos. Nous fîmes même venir de Liége une troupe de comédiens français, que nous engageâmes pour le reste de la campagne; et une grange du village où nous étions, leur servit de salle de spectacle. Le comte d'Esterhazi, ayant été, pendant la campagne précédente, du corps de Nadasti, qui, à la bataille de Soor, s'étoit amusé à piller les équipages de l'armée prussienne, tandis que le roi battoit les Autrichiens à plate-couture, avoit probablement fait emplette, à très-bon marché, de plusieurs couvertures magnifiques de velours bleu-céleste,

leste, brodées en or, que quelques hussards avoient sans doute arrachées de dessus les mulets de sa majesté prussienne. Ces brillantes couvertures ornèrent les coulisses : les hautsbois de mon infanterie et les trompettes des hussards composèrent l'orchestre ; et cette musique n'étoit pas, dans ce singulier spectacle, ce qu'il y avoit de plus mauvais. Peu à peu, on vint de l'armée à nos postes avancés pour y voir jouer la comédie. La princesse de Walldeck elle-même, qui n'avoit pas voulu quitter son mari pendant cette campagne, ne dédaigna pas de s'y rendre avec plusieurs autres dames.

C'est ainsi que nous passâmes plus de quatre semaines entières. Presque tous les matins, on se battoit ; et tous les soirs, on oublioit les fatigues et les dangers à la comédie. Mais cette dissipation, toujours très-dangereuse dans les armées, et contraire au bien du service, entraîna bien des étourderies, et une, entr'autres, dont le souvenir pèse encore cruellement sur mon cœur.

L'ennemi, contre sa coutume, nous avoit laissés fort tranquilles pendant quelques matinées. Le comte d'Esterhazi et moi, nous montâmes à cheval, pour aller voir ce qui se

passoit; et lorsque nous arrivâmes à notre grand-garde, qui étoit composée d'un capitaine et de cent hussards, il nous prit fantaisie d'attaquer celle de l'ennemi.

Le jeune officier, qui commandoit les hussards, étoit un Hongrois des meilleures familles du pays: il étoit extrêmement aimable, plein de bravoure; mais tout aussi étourdi que nous. Il chassa d'abord tous les postes avancés: malheureusement il tomba dans l'infanterie, qui nous obligea à reculer. Un coup de feu, qu'il reçut à la tête, lui fit perdre la vie.

Cette histoire ne tarda pas à se répandre dans notre armée; et, à notre retour, nos généraux nous prièrent très-fort de nous amuser d'une autre manière. Cette réprimande, si bien méritée, jointe à nos propres réflexions sur la catastrophe du malheureux jeune homme, nous rendit, dans la suite, tous deux plus sages.

Notre position continua d'être toujours la même, jusqu'à la bataille de Rocoux.

C'est alors que j'eus le regret de me séparer du comte d'Esterhazi: il m'en coûta beaucoup d'être privé de sa société. Ses bonnes qualités lui avoient concilié l'estime et l'amitié de tout

le monde : il étoit aimable, d'une humeur charmante, ardent ami, généreux ; et il aimoit la dépense.

Il y avoit quatre semaines que notre armée occupoit ce camp : mais comme on étoit déjà au mois d'octobre, il fallut songer à prendre ses quartiers d'hiver. D'ailleurs on sait que, les Autrichiens, depuis plus d'un siècle, sont dans l'usage de tirer de grandes subsistances de leurs quartiers : ils tâchent conséquemment de les étendre le plus qu'ils peuvent ; et par-là ils s'exposent souvent à beaucoup d'accidens, qu'ils éviteroient, en les resserrant : telle fut aussi leur conduite dans cette conjoncture. Ils vouloient avoir à eux seuls la ville et tout le pays de Liége : mais pour cela il falloit abandonner le camp avantageux que nous occupions derrière une rivière.

Nous passâmes donc cette rivière, en marchant par notre gauche ; et nous allâmes choisir notre nouveau camp, de manière que la ville de Liége fut l'appui de notre aile gauche. Je fus posté, avec le corps qui étoit sous mes ordres, dans le faubourg.

Le comte de Saxe, qui ne nous perdoit pas de vue, ne fut pas fâché de nous voir sortir d'un camp aussi avantageux. Il renforça aussi-

tôt son armée d'observation, par celle qu'il avoit employée au siége de Namur, et qui s'étoit déjà emparé de cette place.

Il marcha ensuite par sa droite, refusant son aile gauche, et nous attaqua. Il renversa un corps de six mille Autrichiens, que le prince Charles, apprenant les mouvemens de l'armée française, avoit détaché devant notre gauche. Une colonne entière d'infanterie fondit sur moi; et je fus forcé de me replier et de me mettre sur le flanc de notre ligne. Une seconde colonne s'avança pour attaquer le village de Rocoux, qui étoit situé devant notre centre, et qu'on avoit garni de quatre bataillons hanovriens. Le village emporté, toute l'armée française s'ébranla, pour nous livrer bataille.

L'attaque commença par la plus terrible canonnade, qui contraignit notre aile à prendre une seconde position, pour mieux appuyer notre flanc gauche. Je passai dans ce moment; et j'admirai les Gardes-à-cheval hollandaises, qui occupoient la plaine entre notre infanterie, et qui soutenoient cette canonnade avec une intrépidité et une contenance étonnantes.

Un intime ami que j'avois dans le régiment, et qui étoit lieutenant-colonel et chef d'esca-

dron, me voyant passer, m'appela; et se rappelant une plaisanterie que je lui avois faite à la bataille de Fontenoi, où le sifflement d'un boulet de canon l'avoit obligé à baisser la tête: mouvement involontaire et très-naturel en pareilles circonstances : *Mon ami*, me dit-il, *vous verrez aujourd'hui que les boulets ne me feront plus baisser la tête.*

Je n'étois encore qu'à quelques pas de l'endroit où je l'avois laissé, que je m'entends appeler une seconde fois. Je me retourne: les officiers du régiment me montrent mon malheureux ami, étendu à terre, à qui un boulet de canon venoit d'emporter la tête.

Il n'étoit pas temps alors de me livrer aux réflexions que cet accident devoit faire naître dans mon esprit; mais j'ai senti bien vivement, dans la suite: la perte d'un ami tel que celui-là. Il étoit d'une des premières familles de Hollande, et d'un caractère infiniment aimable et intéressant.

Le prince de Walldeck, qui commandoit notre aile gauche, envoya un aide-de-camp au prince Charles, pour l'avertir que l'ennemi s'avançoit avec une force considérable, et qu'il ne lui étoit pas possible de lui résister sans secours.

Ce prince, quoique chef de l'armée, n'avoit

pas paru de toute la matinée, malgré tout ce qui se passoit à cette aile; et l'aide-de-camp, en arrivant chez lui, le trouva à table, dinant avec plusieurs de ses généraux. Il se contenta de répondre, que l'aile droite se retireroit; que le prince de Walldeck la suivroit avec la gauche, et qu'il auroit soin de couvrir la marche par une bonne arrière-garde.

Cependant le prince de Walldeck avoit mis pied à terre; et il étoit sur une hauteur, d'où notre grande batterie faisoit déjà un feu très-vif sur l'ennemi qui avançoit, quand son aide-de-camp revint et lui apporta les ordres du prince Charles. Je me trouvois auprès de lui. Il me fit partir aussitôt, pour aller dire au général, qui commandoit six bataillons bavarois à la solde de la République, qu'il devoit faire l'arrière-garde, et que je marcherois derrière lui avec mon corps.

Tout se mit en mouvement pour la retraite. Lorsque j'arrivai à l'endroit où étoient postés les Bavarois, leur général avoit disparu. Je donnai les ordres du prince aux officiers qui commandoient sous lui; et ceux-ci firent leur devoir, avec tout le courage et toute l'intrépidité qu'on pouvoit desirer.

Le lendemain de la bataille, le prince de

Walldeck reçut une lettre de ce général bavarois ; elle étoit datée de Liége et conçue en ces termes : « La supériorité de l'ennemi » sur nous étant telle, qu'il nous étoit im» possible de lui résister plus long-temps, » j'ai cru devoir songer à la sûreté de ma » personne. Je me suis travesti et j'ai passé à » Liége, où j'ai l'honneur d'attendre les » ordres de votre altesse sérénissime. »

Nous apprîmes ensuite toutes les circonstances de cette lâche évasion, et entr'autres, que, pour n'être pas reconnu, il avoit très-prudemment retourné son habit. Mais il subit bientôt le sort qu'il avoit mérité. L'électeur de Bavière, dont il avoit été jusques-là le favori, le rappela ; et nous n'entendîmes plus parler de lui.

Le prince de Walldeck se fit beaucoup d'honneur dans cette retraite : il manœuvra si bien, que l'ennemi ne put l'atteindre. L'arrière-garde, seulement, fut fort maltraitée ; et elle l'auroit été beaucoup plus encore, si la nuit n'étoit survenue très-à-propos pour nous.

Toute notre armée marcha sur Maëstrick, où elle passa la Meuse. Ainsi nous perdîmes tout l'évêché de Liége, et tout le pays qui est devant

cette rivière, et les Français s'en mirent en possession.

Le maréchal de Saxe assigna ses quartiers d'hiver à son armée victorieuse; et il en dispersa les différens corps dans tous les pays qu'il avoit conquis pendant la campagne. Il partit ensuite pour Paris.

On établit nos quartiers derrière la Meuse; et on les étendit jusqu'à Aix-la-Chapelle, où fut le quartier-général.

Le prince Charles partit pour Vienne avec le maréchal de Bathiani; et le prince de Walldeck pour la Haye.

Telle fut la fin de cette malheureuse campagne.

Les Autrichiens ayant fait leur paix avec le roi de Prusse, rien ne les eût empêchés de prendre des mesures plus efficaces, pour arrêter les progrès des Français, qui, à l'exception de quelques contrées derrière Maëstrick, restèrent maîtres de tous les Pays-Bas.

Cette campagne n'avoit pas été, en Italie, aussi désavantageuse pour la cour de Vienne. L'attaque de Colle et de Rotto-Fredo, manquée par le comte de Belle-Isle, qui y perdit la vie; et, après le gain de la bataille de Rotto-Fredo, la prise de Gênes par le marquis de

Botha, étoient un dédommagement de la perte des Pays-Bas.

Mais la mauvaise conduite de ce général autrichien ne permit pas à cette cour de jouir long-temps de ses premiers avantages. Ses troupes commirent dans Gênes tant d'excès, et molestèrent tellement les habitans (1), que le déses-

(1) M. de Voltaire nous a fait connoître les causes de la révolution qui se fit alors dans Gênes. « Les » Autrichiens, nous dit-il, usoient avec rigueur du » droit de la victoire. Les Gênois ayant épuisé leurs » ressources et donné tout l'argent de leur banque de » Saint-Georges, pour payer seize millions, demandèrent grâce pour les huit autres : mais on leur » signifia, le 30 novembre 1746, de la part de l'impératrice-reine, que non-seulement il les falloit donner, » mais qu'il en falloit payer encore environ autant pour » l'entretien de neuf régimens, répandus dans le » faubourg de Saint-Pierre-des-Arènes-de-Bisagno, » et dans les villages circonvoisins. A la publication » de ces ordres, le désespoir saisit tous les habitans. » Leur commerce étoit ruiné, leur crédit perdu, leur » banque épuisée, les magnifiques maisons de campagne, qui embellissoient les dehors de Gênes, pillées, » les habitans traités en esclaves par le soldat. Ils » n'avoient plus à perdre que la vie ; et il n'y avoit plus » de Gênois, qui ne parût enfin résolu à la sacrifier, » plutôt que de souffrir plus long-temps un traitement » si honteux et si rude. »

poir entraîna un soulèvement général ; et le marquis de Botha n'eut pas la prudence d'en prévenir les funestes suites (1). Les Gênois prirent les armes et chassèrent la garnison

(1) « Les Autrichiens tiroient de l'arsenal de Gênes » des canons et des mortiers..... et ils faisoient servir les habitans à ce travail. Le peuple murmuroit : » mais il obéissoit. Un capitaine autrichien ayant rudement frappé un habitant, qui ne s'empressoit pas » assez, ce moment fut un signal, auquel le peuple » s'assembla, s'émut, et s'arma, en un moment, de » tout ce qu'il put trouver, pierres, bâtons, épées, » fusils, instrumens de toute espèce... Le marquis de » Botha... crut que cette émeute du peuple se ralentiroit d'elle-même, et que la crainte reprendroit bientôt » la place de cette fureur passagère. Le lendemain, il » se contenta de renforcer les gardes des postes et » d'envoyer quelques détachemens dans les rues. Le » peuple, attroupé en plus grand nombre que la veille, » couroit au palais du doge demander les armes, qui » sont dans le palais. Le doge ne répondit rien. Les » domestiques indiquèrent un autre magasin. On y » court, on l'enfonce, on s'arme ; une centaine d'officiers se distribuent dans la place. On se barricade » dans les rues ; et l'ordre, qu'on tâche de mettre, » autant qu'on le peut, dans ce bouleversement subit » et furieux, n'en rallentit point l'ardeur..... Le » marquis de Botha négocia, lorsqu'il falloit combattre. »

autrichienne de leur ville et de tout le territoire de la République (1).

Ainsi les affaires des Alliés étoient dans une situation assez désavantageuse ; et afin d'avoir plus de succès à la prochaine campagne, il falloit faire les plus grands efforts, et ne rien

(1) « Les Allemands, comptant sur les intelligences » qu'ils avoient dans la ville, s'avancèrent à la porte de » Bisagno par le faubourg qui porte ce nom : mais ils y » furent reçus par des salves de canon et de mousque- » terie. Le peuple de Gênes composoit alors une » armée. On battoit la caisse dans la ville, au nom du » peuple; et on ordonnoit, sous peine de la vie, à » tous les citoyens de sortir, en armes, hors de leurs » maisons et de se ranger sous les drapeaux de leurs » quartiers. Les Allemands furent attaqués, à-la-fois, » dans le faubourg de Bisagno et dans celui de Saint- » Pierre-des-Arènes. Le tocsin sonnoit en même-temps » dans tous les villages des vallées. Les paysans s'as- » semblèrent au nombre de vingt mille. Un prince » Doria, à la tête du peuple, attaque le marquis de » Botha dans Saint-Pierre-des-Arènes : le général et » ses neuf régimens se retirèrent en désordre. Ils lais- » sèrent quatre mille prisonniers et près de mille » morts, tous leurs magasins, tous leurs équipages, et » allèrent au poste de la Bocheta, poursuivis sans » cesse par de simples paysans, et forcés enfin d'aban- » donner ce poste et de fuir jusqu'à Pavie. C'est ainsi » que les Autrichiens perdirent Gênes. »

négliger, pour réparer les anciennes pertes.

Cependant les négociations pour la paix commencèrent. Le marquis de Puisieux se rendit à Bréda, mais sans prendre encore le titre et le caractère d'ambassadeur. Le Grand-Pensionnaire de Hollande y arriva également: mais le comte d'Harrach, ambassadeur de la cour de Vienne, et le lord Sandwich, de celle de Londres, restèrent à la Haye.

Tout se réduisit à quelques conférences vagues. Le Grand-Pensionnaire retourna à la Haye, et le marquis de Puisieux à Paris. On ne songea plus, de part et d'autre, qu'aux mesures qu'il falloit prendre pour la continuation de la guerre.

Je passai cet hiver à la Haye, où je jouis de tous les agrémens que je pouvois desirer. J'y reçus, par-tout, l'accueil le plus flatteur; et je vis avec cette satisfaction si naturelle, sur-tout à mon âge, que, dans les deux campagnes que je venois de faire au service de la République, j'avois acquis quelque réputation.

Le prince de Walldeck me fit loger chez lui, et me donna sa table; de sorte que je ne le quittois pas.

Nous fîmes ensemble un voyage à Amsterdam, où nous séjournâmes quinze jours. Les

fêtes et les parties de plaisir s'y succédèrent les unes aux autres, sans interruption. Les bourguemestres et tous les principaux habitans de la ville s'empressèrent à l'envi de donner au prince des témoignages de leur estime.

Un étranger éprouve souvent bien des difficultés à s'introduire dans les sociétés d'Amsterdam : mais, pour l'ordinaire, s'il y est une fois admis, il continue d'y être toujours bien accueilli. Les assemblées, les concerts, le spectacle, où le concours est prodigieux, tout contribue à rendre très-agréable le séjour de cette ville.

Nous profitâmes du peu de loisir, que nous laissoient les invitations, pour voir en détail tout ce qui étoit propre à exciter et à satisfaire la curiosité, comme la Bourse, l'Hôtel-de-ville, l'immense magasin de la compagnie des Indes orientales, et une multitude d'autres objets non moins intéressans.

Nous eûmes aussi l'avantage d'y rencontrer le célèbre J.-J. Rousseau de Genève, qui, depuis, a fait tant de bruit dans le monde, et par ses écrits, et par ses paradoxes et les singularités de son humeur, et par les persécutions qu'il a essuyées, ou dont il s'est cru la

victime. Nous le trouvâmes alors très-sociable, et, j'ose même dire, très-amusant; soit que l'injustice n'eût pas encore aigri et altéré son caractère, soit que sa constitution physique fût encore assez forte pour lui permettre de se livrer à toutes les saillies de son imagination, il nous parut toujours gai, et se prêta, avec beaucoup de complaisance, à tout ce que nous exigeâmes de lui. Enfin, nous n'aperçûmes en lui que l'homme instruit, l'homme de génie, le grand écrivain, et jamais le misanthrope, l'homme bizarre et singulier.

On raconte de lui une multitude de faits remarquables: mais parmi tous les traits d'humeur noire et de misanthropie, qu'on connoît de cet illustre personnage, il en est un qui mérite d'entrer dans son histoire, et que je ne puis passer sous silence, quoiqu'il soit postérieur au temps dont je parle.

Il étoit à Paris; et déjà ses écrits et sa manière de vivre donnoient envie à tout le monde de le voir, de le connoître, de l'entretenir. Le comte deGoërtz, qui accompagnoit le jeune duc de Weymar dans ses voyages, voulut, comme tant d'autres, faire sa connoissance et procurer au prince son élève la même satisfaction. Il se fit annoncer, d'abord, par un

laquais. La réponse de Rousseau fut, qu'il étoit malade et qu'il ne voyoit personne. Le comte ne se rebute point: il va lui-même à son logis, pour lui parler; il frappe à sa porte. Personne ne répond. Il frappe une seconde fois : Jean-Jacques, en robe-de-chambre, se montre enfin, mais avec la précaution de tenir la porte à moitié fermée. *Qui êtes-vous? et que voulez-vous?* demande-t-il brusquement au comte de Goërtz. Celui-ci lui dit qui il est, et le prie de lui permettre de lui amener le jeune duc de Weymar, dont l'éducation lui est confiée. *Son éducation vous est confiée? tant pis pour vous, monsieur,* répond J.-J. Rousseau; et il referme sa porte.

Notre curiosité pleinement satisfaite, nous partîmes d'Amsterdam et nous revînmes à la Haye. Nous y trouvâmes le duc de Cumberland, qui, après ses glorieux exploits contre le Prétendant (1), venoit reprendre le commandement de l'armée des Alliés dans les Pays-Bas.

(1) Ce vainqueur du malheureux prince Edouard, fut reçu à Londres en triomphe. Le parlement lui assigna une rente de vingt-cinq mille pièces, c'est-à-dire, environ cinq cent mille livres de notre monnaie, indépendamment de celle qu'il avoit déjà.

Il ne fut question que des arrangemens nécessaires pour la campagne prochaine; et comme elle ne pouvoit s'ouvrir que dans deux mois, je mis le temps à profit, pour obtenir quelques avantages pour moi et pour les compagnies franches, qui étoient sous mes ordres.

Je sollicitai donc, de l'aveu du prince, qu'on en formât un régiment, dont mon ami, qui étoit premier aide-de-camp, seroit le chef, et dont je deviendrois moi-même le lieutenant-colonel, de manière que le reste de mes officiers fût avancé dans la même proportion.

Les Etats-Généraux ne croyoient pas alors, qu'il fût necessaire d'augmenter le nombre de leurs régimens : ils rejetèrent ma proposition; mais, quoique je n'eusse encore que le grade de capitaine, ils m'offrirent celui de colonel dans l'armée.

Je ne crus pas devoir accepter leur offre, toute avantageuse qu'elle étoit; et je déclarai, que, si les braves officiers qui m'avoient si bien secondé en toute occasion, depuis que j'avois l'honneur de servir la République, ne partageoient pas avec moi cet avancement, je préférois d'attendre, jusqu'à ce qu'on jugeât à propos de nous accorder une récompense qui nous fût commune.

Dès le mois de mars, je partis pour ma garnison, afin de mettre tout en bon ordre pour l'ouverture de la campagne ; et à peine eus-je quitté la Haye, que le prince de Walldeck appuya mes sollicitations avec tant d'activité et de chaleur, que leurs Hautes-Puissances accordèrent tout.

J'en reçus la nouvelle et l'expédition, dans le moment même où je m'y attendois le moins ; et cette surprise ne me fut que plus agréable. Mon colonel continua son service auprès du prince, en qualité de son aide-de-camp-général; et je conservai, comme lieutenant-colonel, le commandement de ce nouveau régiment, dont tous les officiers montèrent d'un grade, ce qui rendit notre satisfaction complète.

J'employai le temps, qui me restoit jusqu'à l'ouverture de la campagne, à exercer mon régiment, et à bien connoître le pays des environs de ma garnison.

La proximité de Liége m'engagea à y aller passer deux jours : cette ville est très-bien habitée ; on y trouve une société très-aimable et des mieux choisies.

J'y fis connoissance avec un abbé du pays, dont la conversation n'étoit pas sans agrément,

parce qu'il avoit beaucoup voyagé. C'étoit un homme de trente à trente-deux ans. Je ne fus pas peu surpris, un jour, de la demande qu'il me fit de lui accorder un grade militaire dans nos troupes, en me déclarant, qu'il étoit ennuyé de porter le petit collet. Je le questionnai sur les motifs d'une pareille métamorphose : il m'assura, que, depuis sa plus tendre enfance, il avoit toujours eu un penchant invincible pour la profession militaire ; qu'il n'avoit embrassé l'état ecclésiastique qu'à contre-cœur et pour obéir à la volonté de ses parens ; mais que, ne dépendant plus que de lui-même, et se voyant libre de suivre son inclination et ses goûts, il me conjuroit de lui obtenir un grade convenable, sur-tout dans la cavalerie.

Deux compagnies, l'une de dragons et l'autre de hussards, étoient attachées au régiment que je commandois ; et l'on m'avoit permis de nommer à toutes les places d'officiers qui devoient être sous mes ordres. Je plaçai donc mon brave abbé comme officier surnuméraire dans les dragons, avec promesse de lui donner la première place qui deviendroit vacante. Il fut tellement transporté de joie et hors de lui-même, lorsque je

lui fis cette réponse si conforme à ses vœux, qu'il obligea toutes les personnes, qui composoient l'assemblée où je me trouvois, à se joindre à lui pour me remercier.

La singularité du fait m'amusa beaucoup. Il endossa l'uniforme dès le lendemain, et se prépara à me suivre. Je dois lui rendre cette justice, qu'il eut infiniment meilleure grâce en habit militaire, et qu'il montra, dans la suite, une bravoure et une intrépidité peu communes.

CHAPITRE XV.

L'Armée Alliée se rassemble à Bréda. Celle des Français se prépare à entrer dans la Flandre Hollandaise. Le Prince d'Orange, proclamé Stathouder par la province de Zélande. Partis qui divisent la République. Premiers soins du Prince d'Orange. Continuation des progrès de l'Armée française. Nous allons occuper le Camp de Lawfeld. Je vais reconnoître le Camp du Comte de Saint-Germain. Le Prince de Walldeck propose de l'attaquer. Le Duc de Cumberland est de son avis. Le Maréchal de Bathiani s'y oppose. Nous sommes attaqués et battus par l'Armée française. Nous nous retirons derrière Maëstrick. Feintes de l'Ennemi. Je suis chargé de défendre un Fort détaché. Berg-op-Zoom investi. Quel Général y commande. Le Prince de Walldeck quitte l'Armée. Motifs de sa conduite. Il écrit au Stathouder. Réponse qu'il en reçoit. Autres lettres, qu'il expédie au Prince d'Orange et aux Etats-Généraux.

De retour à ma garnison, je reçus ordre de me rendre à Bréda, où l'armée alliée se rassembloit pour ouvrir la campagne.

Le prince de Hilburgshausen, qui étoit tout à la fois général au service de la Bavière et à celui de la république, avoit été détaché

pour garnir les avenues avec son corps et pour observer les mouvemens de l'ennemi: on m'envoya aussitôt avec mon régiment pour le renforcer.

J'avois vu ce prince à la Haye, pendant l'hiver; et comme le pays où nous étions m'étoit parfaitement connu, il me donna toute sa confiance.

Nous fûmes bientôt informés, que ce n'étoit pas l'armée entière des Français, qui occupoit vis-à-vis de nous les environs d'Anvers, mais seulement un corps destiné à couvrir la marche d'un autre qui passoit l'Escaut, pour entrer dans la Flandre hollandaise, et pour y attaquer les places fortes de la province. Elles furent emportées en fort peu de temps.

La France, jusqu'à ce moment, avoit beaucoup ménagé la Hollande et épargné son territoire, sous l'espoir de la détacher de l'alliance des cours de Vienne et de Londres; mais se voyant toujours trompée, elle prit le parti de déclarer aussi la guerre à la république, et de déployer contr'elle toutes ses forces, pour la contraindre à changer de parti.

Elle ne parvint pas à son but; et la conduite qu'elle tint envers les républicains produisit

un effet tout contraire à celui qu'elle en avoit attendu.

La province de Zélande n'eut pas plus tôt appris l'invasion des Français, qu'elle arbora le drapeau d'Orange, et qu'elle proclama le prince de ce nom, qui, jusques-là, avoit été fort tranquille dans sa résidence ordinaire, stathouder, capitaine et amiral-général des États belgiques.

Celle de Hollande suivit son exemple: toutes les autres s'y conformèrent également; et huit jours ne s'étoient pas encore écoulés, que déjà la république entière avoit embrassé le même parti.

Le prince d'Orange se hâta de partir pour Amsterdam et pour la Haye, où les États-Généraux lui prêtèrent aussitôt hommage. Il prit les rênes du Gouvernement: mais malheureusement pour lui, les affaires étoient en si mauvais état, qu'il n'étoit pas facile de les rétablir. Cependant notre armée se rassembloit.

Le duc de Cumberland, qui en avoit le commandement, envoya un aide-de-camp au prince d'Orange, son beau-frère, pour le féliciter sur la dignité dont il venoit d'être revêtu.

Le prince de Walldeck, que cette révolution lui subordonnoit, montra le même empressement: mais son aide-de-camp, à son retour, me dit en confidence qu'il avoit cru voir beaucoup de froideur dans le stathouder, pour le prince de Walldeck.

Les républiques sont presque toujours divisées en deux partis; et c'est ainsi qu'alors, en Hollande, une partie des habitans étoit pour le prince d'Orange, tandis que l'autre, qu'on désignoit par la dénomination d'anti-stathoudérienne, contrarioit de tout son pouvoir les vues et les volontés de la première.

Cette dernière domina long-temps et mit le prince de Walldeck à la tête des troupes de la république : elle manqua donc peut-être d'attention et d'égard pour le prince d'Orange; ce qui n'arrive que trop souvent quand on est le plus fort; mais le stathouder, à son tour, sut bien faire naître, ou du moins saisir l'occasion d'en témoigner son ressentiment.

Son premier soin fut de travailler aux arrangemens de l'intérieur de la république, et de s'occuper des moyens de s'affermir dans sa dignité. Il n'entra pour rien dans les opérations militaires, dont le duc de Cumberland, son beau-frère, avoit la direction d'après le

plan qui avoit été arrêté, pendant l'hiver, entre les trois puissances alliées.

Nous restâmes tranquilles dans le camp, que nous avions pris pour l'ouverture de la campagne; et au milieu de cette inaction, nous apprenions successivement et d'un jour à l'autre, que l'ennemi s'emparoit de toutes les forteresses de la Flandre hollandaise. Elles étoient vivement attaquées et indignement défendues par ceux qui en avoient le commandement: plusieurs de ces commandans furent dans la suite punis, comme ils le méritoient.

Le duc de Cumberland jugea par la position de l'ennemi, qu'après s'être rendu maître des places fortes de la Flandre hollandaise, il porteroit ses vues du côté de la Meuse et de Maëstrick. Nous reçûmes, en conséquence, l'ordre de partir de la contrée que nous occupions: mais nous laissâmes en arrière, sous le commandement du prince de Hilburgshausen, un corps de dix mille hommes, pour couvrir les frontières de la république.

Notre marche se fit par notre gauche et avec les précautions nécessaires, pour prévenir l'armée ennemie et couvrir Maëstrick.

C'est à la distance de quatre lieues de cette ville, que se trouve le fameux camp de Law-

feld. Il étoit très-important de l'occuper; puisque le succès des entreprises militaires, de ce côté-là, dépendoit d'un poste si avantageux.

Il est étonnant, qu'un aussi habile général que M. le maréchal de Saxe, ne songeât point à s'en emparer le premier; et si jamais il a fait une faute essentielle, et qu'on soit en droit de lui reprocher, c'est assurément celle d'avoir négligé de nous prévenir en cette occasion : mais il la répara bientôt avec éclat.

Nous ne profitâmes point de notre avantage. Nous avions fait beaucoup de marches forcées; et notre artillerie, qu'on transportoit par eau, étoit restée en arrière, à une marche de nous. J'étois de l'avant-garde, qui arriva vers les dix heures du matin ; le reste de l'armée ne put nous joindre que six heures après.

Le duc de Cumberland m'envoya le régiment de dragons, qu'il avoit toujours auprès de lui, et me fit ordonner d'aller promptement reconnoître la position de l'ennemi.

Je ne trouvai, vis-à-vis de nous, qu'un camp de quinze à vingt mille hommes, commandés par le général comte de Saint-Germain ; et je n'aperçus aucun vestige de la grande armée.

Le prince de Walldeck proposa au duc de Cumberland d'attaquer ce camp; ajoutant, que, si nous l'emportions par notre supériorité, on pourroit aller livrer bataille à l'armée ennemie, et la battre en détail.

Cette proposition fut d'abord approuvée du duc, dont la valeur et les bonnes intentions ne se démentoient jamais : mais le maréchal de Bathiani, qui commandoit les Autrichiens, représenta, que, comme notre grande artillerie étoit encore en arrière, et nos troupes fatiguées par les marches forcées que nous venions de faire, il étoit expédient de différer cette attaque jusqu'au lendemain.

Cet avis prévalut; et il nous en coûta bien cher, pour n'avoir pas su saisir le moment favorable.

Dès que la nuit vint, l'armée française s'avança et prit son camp vis-à-vis de nous, tout près du corps de M. de Saint-Germain; de sorte qu'à la pointe du jour, nous la vîmes se déployer et se mettre en ordre de bataille. Cette journée néanmoins se passa assez tranquillement, à quelques canonnades près: ces escarmouches furent sans conséquence.

Nos généraux, irrésolus sur le parti qu'ils

avoient à prendre, se contentèrent de rester sous les armes, et tout prêts à repousser l'ennemi, s'ils étoient attaqués: mais le lendemain, au point du jour, l'aile droite de l'armée française s'ébranla, et vint à grands pas attaquer notre gauche.

Celle-ci étoit dans la plaine; et ce ne fut guère des deux côtés qu'une affaire de cavalerie.

Le centre de notre armée étoit immobile; et c'est là que j'étois posté. J'eus donc occasion d'être spectateur du plus rare et du plus beau de tous les spectacles pour un militaire, c'est-à-dire, de voir à mon aise, deux cents escadrons, de l'une et de l'autre armée, s'attaquer et se repousser avec une vigueur incroyable.

La victoire fut long-temps indécise; et l'avantage étoit, tantôt d'un côté et tantôt de l'autre: mais le général anglais Ligonier, qui commandoit notre cavalerie, ayant été pris (1), la confusion se mit dans nos troupes.

(1) Lorsque ce général fut amené prisonnier à Louis XV: *Ne vaudroit-il pas mieux*, lui dit le roi, *songer sérieusement à la paix, que de faire périr tant de braves gens?* paroles mémorables, qui rendirent cette journée célèbre.

Notre aile gauche se retira alors vers Maëstrick ; et notre centre la suivit, ainsi que notre aile droite.

Nous fûmes donc battus, comme à l'ordinaire ; et je sentis, dans cette journée, plus que jamais, combien il est désagréable de servir dans une armée alliée, où chacun s'arroge le droit de commander ; et combien doit avoir d'avantage, sur une pareille armée, celle qui n'a pour chef qu'un seul général, dont rien ne contrarie les volontés, ni ne contrebalance l'autorité.

Comme cette affaire n'avoit pas été générale, nous pûmes plus aisément nous opposer aux progrès de l'ennemi, qui, deux jours après notre retraite derrière la forteresse de Maëstrick, vint se camper devant cette ville.

Il feignit de se préparer à en faire le siége : mais ce ne fut que pour mieux masquer le dessein qu'il avoit formé, d'envoyer une partie de l'armée se joindre au corps de M. de Contades, qui, après son expédition dans la Flandre hollandaise, devoit attaquer Berg-op-Zoom.

Notre armée campoit derrière la Meuse. Il n'y avoit devant la rivière, que le corps que je commandois. J'occupois le faubourg Saint-

Pierre; et j'étois chargé de défendre un fort détaché, qui est sur la hauteur, et dont la situation étoit telle, que si l'ennemi s'en rendoit maître, il réduiroit la ville en poussière, puisqu'elle étoit dominée par cette hauteur.

On m'y attaqua journellement avec plus ou moins de forces. Le duc de Cumberland croyoit, que le maréchal de Saxe avoit dessein de prendre le fort; et il vouloit que j'abandonnasse le faubourg : mais le prince de Walldeck le conjura de m'y laisser, jusqu'à ce que je fusse forcé d'en sortir. Il lui représenta, que, d'après la connoissance qu'il avoit de mon caractère, je m'y maintiendrois tant que j'en aurois les moyens, et que, si j'étois obligé de quitter ce poste, on ne seroit que plus sûr des vrais desseins de nos ennemis.

Ce prince m'expédia un aide-de-camp pour m'informer de ce qui se passoit; et afin que je fusse plus à mon aise, il me renforça, en même temps, de six compagnies de grenadiers.

A peine le renfort me fut arrivé, que l'ennemi s'avança avec plus de forces qu'auparavant. Je fus sur-le-champ le reconnoître; et je m'aperçus qu'il n'avoit que de l'infanterie sans canons, et quelque cavalerie. Je jugeai, d'après cela, que cette nouvelle attaque n'avoit d'autre

objet, comme les précédentes, que de fixer de ce côté toute l'attention de nos généraux.

Je fis passer les six compagnies de grenadiers au milieu des bleds, qui couvroient les champs, avec ordre de s'y tenir, ventre à terre et sans remuer, jusqu'à ce que je repassasse avec mon infanterie légère et les cinq cents dragons et hussards que j'avois; et les dispositions faites, je m'avançai fièrement au devant de la troupe ennemie.

Nous ne fûmes pas long-temps, sans en venir aux mains : mais la résistance de ma part, ne fut pas longue. Je reculai, pour engager l'ennemi à me poursuivre.

Je réussis; et lorsque je fus arrivé à l'endroit, que j'avois indiqué, je fis volte-face: mes six compagnies de grenadiers sortirent de leurs embuscades, et fondirent, à leur tour, sur nos ennemis avec une extrême violence. Nous forçâmes leurs lignes : nous les obligeâmes à s'en retourner bien vîte à leur camp: nous leur tuâmes beaucoup de monde; et nous prîmes une centaine de leurs cavaliers, trop pesamment armés pour nous échapper.

Nos généraux apprirent, à cette époque, que M. de Lowendal avoit été détaché de la grande armée, avec vingt bataillons et quelque

cavalerie, et qu'il avoit pris sa route sur Anvers.

Le prince de Hesse, depuis landgrave régnant, me remplaça la nuit, dans les faubourgs que j'occupois, ayant six mille hommes sous son commandement; et je partis avec cinq cents hussards, autant de dragons, et mon infanterie légère, pour côtoyer M. de Lowendal, observer sa marche, et en faire journellement rapport au duc de Cumberland.

Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir, que le siége de Berg-op-Zoom étoit l'expédition, à laquelle on avoit destiné le reste de la campagne. Aussi, arrivâmes-nous tous à la fois dans les environs de cette ville.

M. de Contades avoit joint M. de Lowendal; et la place fut aussitôt investie.

Cette entreprise étoit téméraire. Berg-op-Zoom, dont les fortifications sont l'ouvrage du célèbre Cohorn (1), n'est pas seulement une

(1) Memnon Cohorn, né en 1632, fut le Vauban des Hollandais; et parmi les grands ingénieurs, que l'Europe a produits, il est le seul qui ait mérité d'être comparé à celui qui a honoré la France. Ses talens pour la guerre et les fortifications se développèrent de bonne heure; et les Etats-Généraux surent les mettre à profit: ils durent à ses soins leurs meilleures places; et, entr'autres, celle de Berg-op-Zoom, qu'il regardoit

des meilleures forteresses de l'Europe; mais cette ville a encore l'avantage de ne pouvoir être enfermée, de manière à empêcher tout secours d'y entrer par eau.

Je ne fus pas plus tôt instruit du projet de nos ennemis, que j'expédiai mon courrier au prince de Walldeck, pour l'informer, et de leurs forces et de leur position devant cette place. Je me mis à portée de bien observer tout ce qui se passeroit, mais avec la précaution d'entretenir une communication facile, d'un côté, avec notre armée, et de l'autre, avec la ville assiégée.

Le général de Cronstrom s'y étoit rendu, par ordre du prince d'Orange, pour en prendre le commandement; et non-seulement la garnison, mais toutes les troupes, qui s'y trouvoient entre l'Escaut et la Meuse, étoient dépendantes de lui.

Le prince de Walldeck, en conséquence de mon rapport, quitta l'armée du duc de Cumberland, avec tout ce qu'il avoit de

lui-même comme son chef-d'œuvre. Il parvint au grade de lieutenant-général, et mourut à la Haye en 1704. Une anecdote très-singulière, c'est qu'en 1692, au siége de Namur, M. de Vauban attaqua le fort Cohorn, et que c'étoit Cohorn lui-même, qui le défendoit.

troupes

troupes hollandaises, et vola au secours de Berg-op-Zoom. Il m'enjoignit, en même temps, de lui donner, durant la marche, tous les avis qui pourroient servir à sa direction. Son dessein étoit d'aller en droiture attaquer M. de Lowendal : mais un accident imprévu en empêcha l'exécution.

Le prince d'Orange, dans cette guerre, n'avoit pas été trop content de lui, comme général-commandant de toute l'armée auxiliaire de la République ; et la jalousie qu'il avoit conçue contre lui, étoit telle, qu'il n'attendoit que l'occasion de le mortifier et de s'en venger.

Ce fut dans cette vue, qu'il conféra à M. le général de Cronstrom le commandement de la garnison de Berg-op-Zoom et de toutes les troupes entre l'Escaut et la Meuse.

Ainsi, le prince de Walldeck, ayant quitté la Meuse pour marcher vers l'Escaut, se trouvoit sous les ordres de ce commandant, quoique celui-ci eût déjà servi sous lui. Il crut, pendant sa route, devoir faire, à ce sujet, ses représentations au stathouder : mais il reçut de son altesse sérénissime la réponse la plus piquante. Elle étoit conçue en ces termes :

De la Haye, le 24 juillet 1747.

« Monsieur,

» J'ai reçu, hier au soir, les deux lettres
» de votre altesse, datées de Venloo. Je vois,
» par l'une de ces lettres, que, comme les
» troupes de la République, qui restent dans
» l'armée alliée, sont inférieures en nombre
» à celles qu'on en détachoit, vous n'avez
» pas cru qu'il vous convînt de ne pas partir
» avec celles-ci. Je crois, à mon tour, devoir
» avertir votre altesse, que c'est par délibé-
» ration du conseil d'État, que M. le général
» de Cronstrom a été nommé commandant
» de Berg-op-Zoom. Nous lui avons fait, le
» conseil et moi, les plus vives instances, pour
» l'engager à accepter le commandement mal-
» gré son grand âge; et je lui ai marqué, en
» mon particulier, que les motifs de ma con-
» duite étoient de vous faciliter les moyens
» de prendre vos mesures. Mais, tandis que
» je m'imaginois que votre altesse étoit re-
» tournée à l'armée, où, occupant le troisième
» rang, elle pouvoit assister à toutes les déli-
» bérations qui intéressent la république, je
» vois, avec regret, qu'elle en juge autrement.

» J'ai communiqué le contenu de sa dépêche
» au conseil d'État, parce que, dans les fâ-
» cheuses circonstances où se trouve notre
» patrie, je suis bien aise de concerter tous
» les arrangemens avec leurs Hautes-Puis-
» sances. Elles ont décidé, que ceux qu'on
» avoit déjà pris par rapport au général de
» Cronstrom, n'ayant pour but que le bien
» du service de l'État, on ne pouvoit y faire
» aucun changement. C'est de quoi je n'ai pas
» voulu manquer d'informer votre altesse, le
» plus promptement possible, puisqu'elle pa-
» roissoit desirer de recevoir des avis, à son
» arrivée à Bois-le-Duc.

» Le prince D'ORANGE. »

Dès l'instant que le prince de Walldeck reçut cette lettre, il remit le commandement de l'armée au lieutenant-général de Schwartzenberg, qui servoit sous lui ; et avant son départ, il fit au prince d'Orange la réponse suivante.

Du camp de Halen, le 28 juillet 1747.

« MONSIEUR,

» La lettre de votre altesse ne m'a été re-
» mise, que le lendemain de mon arrivée ici.

» Comme je n'y trouve rien qui redresse le » tort qu'on m'a fait, j'écris aujourd'hui à » leurs Hautes-Puissances, pour les informer » que je quitte l'armée, et que je me retire » chez moi. Ceux qui tiennent à l'honneur » aussi fortement que j'y tiens moi-même, ne » désapprouveront certainement pas ma con- » duite. Si, avant que de faire ce détache- » ment de l'armée, votre altesse avoit répondu » aux deux lettres, que je lui avois écrites, » et dans lesquelles je lui marquois, que je » croyois devoir prendre le commandement » du corps qui étoit destiné à secourir Berg- » op-Zoom, j'aurois pu prendre à temps mes » mesures : mais je n'avois pas lieu de m'at- » tendre à ce qu'on me laissât dans une armée » où il ne me reste pas de troupes à com- » mander. Quant à l'utilité de l'emploi du » général de Cronstrom, je me dispense » d'entrer dans des discussions superflues : le » souverain peut en juger selon son bon » plaisir. Je n'ai à ajouter à ce qui précède, » que l'assurance de la considération distin- » guée, avec laquelle j'ai l'honneur d'être....

» Charles, prince de Walldeck. »

C'est ainsi qu'on sacrifie, presque toujours,

l'intérêt public à ses vues particulières, et que le peuple est la victime des passions de ceux qui le gouvernent. Le prince de Walldeck étoit assurément un très-bon général, et ne méritoit point qu'on lui fît un passe-droit aussi révoltant.

L'attachement et la reconnoissance que je lui devois, pour tous les services qu'il ne cessa de me rendre en toute occasion, me firent très-vivement sentir le tort qu'on lui faisoit; et ce sont ces sentimens inaltérables, qui me font rapporter encore la lettre qu'il écrivit aux Etats-Généraux, lorsqu'il fut arrivé chez lui : il eut la bonté de m'en donner copie. Ceux qui prennent quelque intérêt à la justification d'un homme d'honneur, me sauront gré, sans doute, de la leur avoir fait connoître.

« D'Arolsen, le 10 août 1747.

« J'ai reçu, l'ordinaire dernier, la lettre de » vos Hautes-Puissances, du 2 de ce mois. » Comme celle que j'ai eu l'honneur de leur » écrire, pour leur notifier que je quittois » l'armée, leur a offert les expressions de ma » reconnoissance pour la bonté qu'elles avoient » eue d'agréer mes services ; je n'ai plus rien à » ajouter, quant à cet objet. Je ne veux que

» leur représenter, combien je suis étonné, » qu'on m'ait soupçonné de prétendre con- » server les honoraires annexés à ma place, » après l'avoir quittée. Grâces au ciel, je ne » suis pas dans le cas de solliciter une pension: » des sentimens si vils seroient indignes de ma » naissance, et répugnent à ma façon de » penser. Je ne me propose que de répondre » au reproche que me font vos Hautes-Puis- » sances, d'avoir quitté l'armée et le com- » mandement, d'une manière inusitée et con- » traire à toutes les règles. Je n'ai fait, en cette » occurrence, que ce que tout homme d'hon- » neur auroit fait à ma place. Les expressions, » dont vos Hautes-Puissances se servent, me » prouvent, qu'elles ne sont pas informées de » ce qui s'est passé entre M. le prince d'O- » range et moi, avant ma retraite; bien que » je dusse naturellement supposer, qu'en sa » qualité de capitaine-général, il ne manque- » roit pas de leur en donner connoissonce; » et c'est ce qui m'oblige à leur faire l'exposé » succinct et naïf des principaux faits.

» Lorsque j'étois encore à l'armée, devant » Maëstrick, et avant qu'il fût question d'en » faire partir aucun détachement, j'écrivis à » M. le stathouder, que je souhaitois d'être

» du corps qui se trouvoit du côté de Berg-» op-Zoom : ce corps n'y avoit été laissé qu'à » mes seules instances, uniquement pour cou-» vrir les frontières de l'Etat : je croyois pou-» voir m'y rendre plus utile qu'à la grande » armée.

» Je lui écrivis de nouveau, quelque temps » après, pour lui donner avis que je sollicitois » vivement un renfort pour Berg-op-Zoom, et » que, si je l'obtenois, mon intention étoit de » le conduire à cette forteresse. Mais il ne me » fit aucune réponse, ni sur l'une, ni sur » l'autre de ces deux lettres; et il lui a plu de » garder le même silence sur une multitude » d'autres demandes. On ne m'a pas instruit » davantage des arrangemens qu'on avoit pris » relativement aux troupes, qui étoient dans » les environs de Berg-op-Zoom; et c'est le » mystère qu'on m'en a fait, qui m'a empêché » de prendre mon parti, avant le départ du » corps, qui a été détaché de la grande armée. » Je ne me serois pas certainement exposé à » faire cette marche, pour revenir bientôt à » Maestrick, forcément et à ma honte.

» Il est vrai que j'ai insisté sur la conduite » de ce détachement; lorsque son altesse » royale le duc de Cumberland m'a opposé

» quelques difficultés : mais mes instances
» étoient très-raisonnables et très-conformes
» à toutes les ordonnances militaires. Eh !
» depuis quand un général est-il dispensé
» d'être où se trouve la plus grande partie des
» troupes qui sont sous ses ordres ?

» J'ai informé M. le prince d'Orange, par
» un courrier, que je partois avec le détache-
» ment, en le priant de m'adresser ses ordres
» à Venloo, où j'espérois d'être rendu le 21
» juillet ; et je reçus en effet de lui, en y
» arrivant, la lettre dont j'ai l'honneur de
» joindre ici la copie. Vos Hautes-Puissances
» jugeront elles-mêmes combien durent me
» paroître étranges les propositions qui m'y
» étoient faites. J'ignorois entièrement la ré-
» solution de vos Hautes-Puissances, au sujet
» des troupes que je commandois ; et c'étoit
» violer toutes les règles militaires, que de ne
» pas m'en donner avis. On devoit savoir,
» d'un autre côté, par mes rapports antérieurs,
» que j'avois jeté dans Maëstrick cinq ba-
» taillons, qui, dès-lors, n'étoient plus du
» ressort de l'armée, mais à la disposition seule
» du commandant de la place ; et qu'il ne me
» restoit plus que vingt et quelques batail-
» lons, ce qui ne forme jamais l'armée d'un

» général. On pouvoit donc voir, qu'il étoit
» indécent de me proposer de rester à l'ar-
» mée comme un espèce de ministre, et de
» confier à d'autres les expéditions militaires.

» Je répondis à M. le prince d'Orange, que
» me proposer de retourner à l'armée, où je
» n'avois plus de troupes à commander, ou de
» servir sous les ordres du général de Crons-
» trom, c'étoit me dire de quitter le service
» de l'Etat. J'ajoutai que j'attendois la réponse
» de son altesse, à Bois-le-Duc; et que, si elle
» ne m'annonçoit pas un changement à ces
» dispositions, je me démettrois du comman-
» dement de l'armée, entre les mains du plus
» ancien lieutenant-général.

» Je chargeai ensuite le général de Bur-
» mannia, qui se rendoit à Utrecht auprès
» du prince d'Orange, de faire, de ma part,
» à son altesse les plus fortes représentations;
» et je connois trop bien le caractère honnête
» de ce général, pour n'être pas convaincu,
» qu'il a rempli sa commission en homme
» d'honneur. A son retour, il ne me rapporta
» rien de satisfaisant.

» D'après ces faits, je pris le parti de quitter
» un service, dans lequel, au lieu des récom-
» penses qui m'étoient dues, pour avoir fait,

» jusques-là, tout ce qui dépendoit de mon
» zèle et de mes foibles talens, on se permet-
» toit de blesser essentiellement mon hon-
» neur ; et j'en donnai aussitôt avis à M. le
» prince d'Orange.

» J'ai servi assez long-temps, pour savoir ce
» qu'on doit à ses supérieurs et au souverain ;
» mais pour ne pas ignorer aussi, qu'on doit
» des égards à un général dans l'exercice de
» ses fonctions, et qu'il n'est jamais per-
» mis de disposer des troupes qu'on lui a
» confiées, avant de lui en avoir donné con-
» noissance.

» J'ose me flatter que vos Hautes-Puissances
» seront assez équitables pour convenir, que
» ce que j'ai fait, j'ai dû le faire. Du reste,
» ma réputation est trop bien établie, pour
» avoir à craindre, que les traits de la méchan-
» ceté et de la calomnie puissent lui porter la
» plus légère atteinte.

» Charles, prince de Walldeck. »

Cette lettre m'a paru digne, à tous égards, d'être conservée : elle porte le caractère de noblesse et de fermeté, qui sied si bien à l'homme de mérite offensé ; et elle peut fournir

à l'histoire une nouvelle preuve des viles cabales, que la jalousie, la rivalité, l'intérêt personnel, font naître si souvent dans les Etats, au détriment de la chose publique.

CHAPITRE XVI.

Regrets de l'Armée Alliée sur la retraite du Prince de Walldeck. Berg-op-Zoom pris par les Français. A quoi doit être attribuée la prise de cette Forteresse. Conduite du Général, qui en étoit le commandant. Le Prince d'Orange arrive de la Haye. Avancemens qui ont lieu dans l'Armée. J'y suis compris. Je suspends l'exécution du parti que j'avois pris de quitter l'Armée. Lettres de France, que nous interceptons et qui nous égaient un peu vers la fin de la Campagne. Autre aventure d'un autre genre.

Le général de Schwartzenberg, qui remplaça le prince de Walldeck dans le commandement des troupes qui venoient de Maëstrick, nous joignit enfin. Nous fûmes, pour la plupart, au désespoir de la retraite de ce prince, qui réunissoit les talens et les vertus, et qui avoit gagné la confiance de toute l'armée.

Je fus celui de tous les officiers, à qui cet

événement causa le chagrin le plus vif : aussi me déterminai-je à m'en retourner chez moi, dès que la campagne seroit finie ; et je pris ce parti avec d'autant moins de regrets, que, pendant les trois campagnes que je venois de faire dans l'armée des Alliés, je n'avois vu que batailles perdues et que forteresses enlevées.

Quelque temps après, le maréchal de Bathiani nous amena un second renfort : mais, de son côté, le comte de Saxe ne négligea pas de renforcer, dans la même proportion, l'armée française, qui assiégeoit Berg-op-Zoom; de manière qu'insensiblement les plus grandes forces des deux armées se trouvèrent devant cette place ; mais avec cette différence, que nous restâmes dans l'inaction, et que nos ennemis, au contraire, continuèrent le siége avec beaucoup de vigueur, et qu'ils emportèrent la place (1).

(1) M. de Voltaire a eu raison de dire, que les Alliés et les Français, les assiégés et les assigeans même, crurent, que l'entreprise échoueroit; et que M. de Lowendal fut presque le seul, qui compta sur le succès: mais il se trompe, quand il affirme, que tout fut mis en œuvre par les Alliés, garnison renforcée, secours de provisions de toute espèce, par l'Escaut; artillerie bien servie; sorties des assiégés; attaques faites par un corps

La réduction d'une pareille forteresse, qui fut l'ouvrage de deux mois de siége, ne doit être envisagée que comme une surprise. La garnison étoit très-forte : elle avoit une entière communication avec la province de Zélande, et, par elle, avec toutes les Provinces-Unies : notre armée étoit composée de quarante mille hommes. Mais, en rendant justice au courage, à l'intrépidité des Français, à la supériorité de leur artillerie, et à l'habileté de M. le comte de Lówendal, je ne puis m'empêcher d'assurer, qu'ils ne réussirent à prendre cette ville, que parce que la garnison et notre armée firent très-mal leur devoir, et que, si le prince de Walldeck eût été à la tête de nos troupes, l'ennemi eût fait de vains efforts pour s'en rendre maître.

considérable, qui protégeoit les lignes auprès de la place ; mines qu'on fit jouer en plusieurs endroits. Tout n'est pas mensonge ou erreur dans ces détails : il est très-vrai que la place ne manquoit de rien, et que l'armée, qui la défendoit en dehors, étoit assez forte pour la sauver. Il ne l'est pas également, que la garnison ait fait tout ce qu'elle pouvoit, que ses sorties aient été assez vigoureuses, et que le commandant, sur-tout, ait montré assez de courage, d'activité et de fermeté, pour empêcher les Français de s'emparer d'une forteresse aussi importante.

Il est vrai, que nous fimes une tentative pour secourir la place. Trois mille grenadiers firent en même temps trois attaques ; et je commandai l'une des trois divisions. Je parvins jusques dans la ligne de circonvallation ; et je m'y établis avec d'autant moins de difficulté, que les deux autres attaques ayant été faites trop tôt, avoient attiré presque toute l'attention de l'ennemi, du côté qui m'étoit opposé. J'envoyai en arrière un de nos officiers, pour annoncer le succès de mon attaque, et pour demander, que notre armée, qui étoit précisément derrière moi, s'avançât pour me soutenir.

Mais cet officier, qui revint bientôt, au lieu de l'espoir que j'avois conçu, m'apporta l'ordre de me retirer et de rejoindre l'armée, qui, sans motif, et contre les lumières du sens commun, rentroit dans son camp. J'obéis ; mais ce ne fut pas sans grincer les dents, je l'avoue.

Tous nos bons officiers partagèrent mes sentimens. On citoit à cette occasion, comment, dans la guerre de succession, le prince Eugène avoit délivré Turin. *Cela est fort bien,* dis-je alors tout bas : *nous délivrerions aussi Berg-op-Zoom : mais il faudroit que nous*

fussions commandés par le grand Eugène (1).

Le général de Constrom étoit âgé de quatre-vingts ans ; et, à cet âge, on n'est plus guères capable de diriger des opérations militaires. Il se sauva, avec sa garnison, par la porte dont il étoit encore le maître, et ne se battit plus qu'en retraite. Il passa dans nos lignes, que commandoit le prince de Hillburgshausen ; et il y porta la confusion et la frayeur.

(1) François de Savoie, devenu si célèbre par ses talens militaires sous le nom de prince Eugène, naquit à Paris en 1663, d'Eugène-Maurice, comte de Soissons, et de d'Olimpe Mancini, nièce du cardinal. Il étoit arrière-petit-fils de Charles Emmanuel, duc de Savoie. Dans sa jeunesse, il fut méconnu à la cour de Versailles : on ne vit en lui que l'homme de plaisir ; et Louis XIV, qui lui avoit refusé une abbaye, tandis qu'il portoit le petit collet sous le nom de l'abbé de Carignan, lui refusa encore un régiment, quand il eut embrassé la profession militaire. Il passa alors au service de la Maison d'Autriche. Il mourut subitement à Vienne, en 1736, étant généralissime des armées de l'empereur. Ce fut en 1706, que, l'armée française assiégeant Turin, Eugène vola à son secours. Il passa le Tanaro devant le duc d'Orléans, comme il avoit passé le Pô devant le duc de Vendôme. Il prit Correggio, Reggio : il déroba une marche aux Français, les força dans leurs lignes, et leur fit lever le siége.

Tout ce qui put échapper aux Français vint joindre l'armée, et partager avec nous les travaux ou plutôt la honte du reste de la campagne.

Le prince d'Orange accourut de la Haye, pour réparer le mieux qu'il pourroit le délabrement de nos affaires. Il fit la revue de l'armée, et proclama les avancemens, où je fus compris. J'obtins le grade de colonel; et ce prince me remercia dans les termes les plus flatteurs, de la part des Etats-Généraux, de tous les services que j'avois rendus pendant cette guerre. Il ajouta, que comme l'armée étoit maintenant sous ses ordres, il espéroit d'avoir occasion de m'encourager à les continuer.

Cette promesse me fit suspendre l'exécution du parti que j'avois pris de quitter l'armée, indigné du tort qu'on avoit fait au prince de Walldeck, à qui je devois tout mon bien-être.

Une nouvelle circonstance m'arrêta encore. Le prince d'Orange ne passa que trois jours avec nous; et au moment où il repartoit pour la Haye, il m'ordonna de me rendre auprès de lui, aussitôt que la campagne seroit finie, en me prévenant, qu'il avoit à me parler de

certains

certains arrangemens, où il seroit bien aise de m'employer.

La saison étoit déjà bien avancée. Il ne se passa plus rien d'important; et à l'exception de quelques petites affaires qui n'eurent aucunes suites, rien ne s'opposoit plus à ce que nous prissions nos quartiers d'hiver.

Nous étions assez tristes : mais une aventure plaisante nous égaya un peu vers la fin de la campagne.

Je sortois tous les jours pour la petite guerre : la vivacité de mon tempérament ne s'accommodoit pas de l'oisiveté et de l'inaction qui régnoient dans notre camp. Un jour une de mes patrouilles enleva un courrier qui alloit à l'armée de M. de Lowendal, et m'apporta une grande valise, qui contenoit une prodigieuse quantité de lettres de France.

Je me rends au quartier-général, où, suivant les lois de la guerre, on prend lecture des lettres interceptées, avant que de les envoyer par un trompette à leur destination; et je fus du nombre de ceux qu'on choisit pour lire celles-ci.

Nous en trouvâmes très-peu qui fussent relatives aux circonstances présentes, et dans lesquelles nous pussions puiser quelques lu-

mières : mais en revanche, il nous en passa par les mains une multitude, qui étoient écrites aux officiers de l'armée par leurs maîtresses ou par des filles de Paris. Les unes étoient tendres et passionnées, d'autres plaisantes et burlesques ; d'autres, enfin, sérieuses et remplies d'expressions vives, de reproches ou de sarcasmes. Jamais comédie ne m'a plus amusé que cette lecture.

Il y eut encore une autre aventure assez remarquable, mais d'un genre tout différent.

Un jeune Français se présenta et demanda d'entrer dans notre armée, alléguant que des malheurs l'avoient obligé, l'année précédente, de se retirer du service de France.

On me l'envoya ; et je fus chargé de voir ce qu'on pourroit faire de lui. Il ne nous quittoit pas : par-tout il montroit beaucoup de valeur : mais sa conduite et ses mœurs n'étoient rien moins que dignes d'éloges.

Cet homme me suivoit bien souvent, lorsque j'allois reconnoître les dispositions de nos ennemis ; et d'après ses observations, il songea à faire un coup, pour l'exécution duquel il me pria de lui donner quarante volontaires, tant cavaliers que fantassins : je les lui accordai.

Il avoit remarqué, ainsi que moi, qu'un gé-

néral ennemi avoit été détaché entre Anvers et Berg-op-Zoom, pour entretenir la communication et pour couvrir les convois; qu'il s'étoit posté dans un village situé sur la grande route de l'une à l'autre de ces deux villes; que le village étant entièrement inondé d'un côté, toutes les gardes du détachement avoient été placées de l'autre.

Une nuit donc, cet intrépide personnage profite de l'obscurité, et traverse le terrain inondé, avec trois ou quatre de ses volontaires. Il entre tout doucement dans le village, traverse le quartier du général, poignarde la sentinelle qui garde la porte du logis. Il passe ensuite tout seul dans la chambre de cet officier, qui dormoit tranquillement. Il l'éveille, en lui tenant le poignard sur la gorge, avec menaces de le tuer, s'il s'avise de faire le moindre bruit; et il lui ordonne de s'habiller très-promptement et de le suivre.

Ce pauvre général est donc obligé d'obéir et de marcher à côté de son conducteur. Ils passent à travers les corps-de-garde; et toutes les fois qu'on crie : *Qui vive ?* Le général français répond : *France, et général qui visite les postes.* Aucune sentinelle ne s'oppose à leur passage.

Enfin, sorti du village, mon brave fait un signal dont il étoit convenu avec ses hussards : aussitôt deux d'entr'eux s'avancent et lui amènent deux chevaux, l'un pour lui et l'autre pour son prisonnier. Il commande à sa troupe de rebrousser chemin ; et lui, prenant les devants avec son prisonnier, arrive dans notre camp vers le point du jour.

Le général français, comme on le présume bien, n'étoit pas trop con ent de la mauvaise nuit qu'il avoit passée : il se plaignit, sur-tout, de ce que cet officier avoit dévasté sa chambre et enlevé son argent, son linge et toutes ses hardes.

Cette capture valut à celui-ci la patente de capitaine au service de la république, et l'agrément de lever, pour la campagne suivante, une compagnie franche : mais ses succès ne furent pas de longue durée ; il commit dans la suite tant de brigandages et de cruautés, que, par sentence du conseil de guerre, il fut roué vif, et sa troupe renvoyée.

La petite guerre a été l'une de mes plus grandes occupations dans mes différentes campagnes ; mais, grâces au ciel, ma conduite a toujours été telle, que je n'ai pas de reproches à me faire.

CHAPITRE XVII.

Je pars pour la Haye, où le Prince d'Orange me charge d'aller lever, en Suède, quatre régimens d'infanterie, et d'engager quelques Officiers de ma Nation. Je me rends à Stockholm. Le Roi, Frédéric I, me promet de favoriser ma Négociation. Marche de trente mille Russes, qui viennent au secours des Alliés. Faveurs dont m'honore Sa Majesté Suédoise.

On assigna nos quartiers d'hiver, dès que la saison avancée ne permit plus d'agir. Ceux du régiment que je commandois furent à Bois-le-Duc : c'est une très-jolie ville, bien fortifiée, et l'une des meilleures garnisons de la république. J'y conduisis ma troupe ; et ensuite, conformément aux ordres que m'avoit donnés le prince d'Orange, je partis pour la Haye.

Ce prince m'accueillit très-gracieusement : il me réitéra ce qu'il m'avoit déjà dit de flatteur sur mes services pendant la visite qu'il avoit faite à l'armée; et il ajouta, qu'il espéroit d'avoir plus d'une occasion de m'en témoigner sa satisfaction. Enfin, il me parla du desir qu'il avoit, que je voulusse bien concourir à

l'augmentation projetée des troupes de la république, en profitant de l'hiver, pour aller lever en Suède quatre régimens d'infanterie, qu'elle prendroit à son service, sur le même pied que ceux qu'elle avoit eus dans la guerre de succession, et dont elle avoit été si contente. Il me pria encore d'engager une centaine d'officiers de ma nation, qui seroient distribués dans différens corps, selon leur rang et leur capacité.

Après des propositions de cette nature, il ne m'étoit plus possible de quitter décemment le service de la république : on m'auroit taxé d'ingratitude envers le prince d'Orange. Je renonçai donc à mon premier plan.

Cette commission m'étoit d'autant plus agréable, qu'elle me procuroit l'avantage de revoir mes parens, et en particulier, mademoiselle de Wachmeister, ma *promise*. J'envisageois encore que, par cette levée, je ferois entrer quelque argent dans ma patrie, où les espèces ont toujours été assez rares.

Tous ces motifs me firent promettre de travailler de toutes mes forces à la réussite de cette négociation ; et je me hâtai de partir, n'ayant pas de momens à perdre. Le prince me munit de pleins pouvoirs pour la capitulation, et d'un

crédit sur Amsterdam, pour les sommes dont je pourrois avoir besoin.

Je ne manquai pas, chemin faisant, d'aller voir le prince de Walldeck, mon bienfaiteur et mon ami, qui s'étoit retiré chez lui; et je m'y arrêtai deux jours. C'est alors qu'il me conta en détail son différend avec le prince d'Orange, et qu'il me communiqua toute leur correspondance.

Je me rendis ensuite à Hambourg, et de là à Stralsund, d'où l'on s'embarque pour passer en Suède. J'eus le malheur de faire naufrage. Le paquebot fut jeté, par la plus horrible tempête, sur un banc de sable; et je passai la nuit dans cette cruelle position, entre la vie et la mort. Le lendemain, le maître de poste de Stralsund m'envoya un autre paquebot, pour poursuivre ma traversée au travers des glaces et toujours en danger de périr. Je débarquai à Istadt en Suède; et j'allai par terre à Stockholm.

Pendant ma route, je fus chez mademoiselle de Wachmeister, dont la vue, après une aussi longue absence, me fit éprouver tout ce que le cœur humain est capable de sentir de vif et de tendre, auprès de l'objet le plus chéri.

Je passai ensuite chez ma mère, que je

n'embrassai pas avec des transports moins doux, ainsi que mon frère et ma sœur, qu'elle avoit auprès d'elle; et, après un séjour de quelques jours, je partis pour Stockholm.

Le roi Frédéric I, qui régnoit alors, me fit l'accueil le plus gracieux. Il avoit, comme prince héréditaire de Hesse-Cassel, servi lui-même dans l'armée des Alliés, sous le prince Eugêne et le duc de Malborough. Je lui trouvai infiniment de connoissances militaires. Il m'entretint beaucoup sur le pays qui étoit le théâtre de la guerre actuelle. J'eus la satisfaction de contenter sa curiosité par le récit des campagnes que je venois de faire, et par celui des différentes circonstances qui les avoient rendues si malheureuses pour nous, et si brillantes pour les Français.

Ces conversations me fournirent naturellement l'occasion de lui parler de la commission dont j'étois chargé, par rapport à la levée des troupes que la république desiroit prendre à sa solde. Je n'eus pas de peine à obtenir de sa majesté, qu'elle favorisât le succès de ma négociation de tout son pouvoir.

Mais, dans ce temps-là, le sénat étoit tout dévoué à la France. L'ambassadeur de cette puissance, qui avoit plus d'influence dans les

affaires que le roi même, fut consulté; et son opposition suffit, pour renverser toutes les bonnes intentions que j'avois, de procurer à mon pays une somme d'argent considérable, et à une partie de notre jeune noblesse, qui, n'ayant rien de mieux à faire, se jetoit dans la politique, les moyens de s'instruire et de se perfectionner dans l'art militaire.

Heureusement pour moi, un de mes amis m'écrivit de Hollande, de la part du prince d'Orange, qu'il y avoit bien de l'apparence, que la paix succéderoit à une suspension d'armes, qui étoit sur le point d'être conclue, et que d'après cet espoir, je devois, le plus que je pourrois, faire traîner en longueur la négociation qui m'avoit été confiée.

Trente mille Russes (1) s'étoient mis en

(1) M. de Voltaire assure, que l'impératrice Elisabeth Petrowna fit alors marcher cinquante mille hommes en Livonie, et qu'elle promit d'équiper cinquante galères. Il a beaucoup exagéré le *secours formidable*, que le ministère de Georges II fit paroître dans le fond du Nord. *Cet armement*, dit-il, *devoit se porter par-tout où voudroit le roi d'Angleterre, moyennant cent mille livres sterling seulement. Il en coûtoit quatre fois autant pour les dix-huit mille Hanovriens qui servoient dans l'armée anglaise. Ce traité, entamé long-temps auparavant, ne put être con-*

marche pour aller au secours des puissances maritimes ; et cette résolution de la cour de Saint-Pétersbourg porta la France à songer tout de bon à la paix.

Je rallentis, en conséquence, la poursuite de ma négociation, prévoyant bien, que, si la paix avoit effectivement lieu, il se feroit, à coup sûr, une grande réforme dans l'armée hollandaise; et, pour gagner du temps, j'in-

clu que le mois de juin 1747. *Il n'y a point d'exemple d'un si grand secours, venu de si loin.* Mais, bientôt après, il le réduit à trente-cinq mille hommes; et, pour prouver que son héros, le czar Pierre-le-Grand, *en changeant tout dans ses vastes Etats, avoit préparé de grands changemens dans l'Europe*, il fait des Russes, qu'attendent les Autrichiens, les Anglais et les Hollandais, pour arrêter la supériorité constante des Français, la peinture qu'on va lire : *C'étoient des hommes infatigables, formés à la plus grande discipline. Ils couchoient en plein champ, couverts d'un simple manteau et souvent sur la neige. La plus sauvage nourriture leur suffisoit. Il n'y avoit pas quatre malades alors par régiment dans leur armée. Ce qui pouvoit encore rendre le secours plus important, c'est que les Russes ne désertent jamais. Leur religion, différente de toutes les communions latines ; leur langue, qui n'a aucun rapport avec les autres ; leur aversion pour les étrangers, rendent inconnue parmi eux la désertion, qui est si fréquente ailleurs.*

formai secrètement le roi de ce qu'on m'écrivoit de Hollande, au sujet des espérances de paix ; et j'allai rejoindre mademoiselle de Wachmeister.

Nous nous mariâmes. Ce parti, si précipité, n'étoit pas trop prudent, j'en conviens, puisque j'étois exposé à rentrer en campagne, peut-être, quelques semaines après la célébration de mes noces : mais, soit amour, soit pressentiment que la paix se feroit, je me mis au dessus de mes craintes, et je satisfis mes inclinations.

Le roi me fit présent d'une épée d'or, en se servant des expressions les plus flatteuses; et lorsque je pris congé de sa majesté, elle daigna joindre, à ses premières faveurs, celle d'un brevet de colonel au service de Suède.

J'étois très-content jusques-là. Le jour de mes noces fut pris : mais nos plaisirs furent mêlés de bien de l'amertume, puisque j'eus la douleur de perdre ma mère, dans le moment même où elle se disposoit à monter en voiture pour venir assister à cette cérémonie, qui ne pouvoit plus être retardée. Je passai quinze ours dans l'agitation, que causoient en moi, d'un côté, la perte d'une bonne et respectable mère, digne de tous mes regrets,

et, de l'autre, la possession d'une épouse, pour laquelle j'avois, depuis long-temps, autant d'estime que de tendresse.

Ce fut dans ces tristes circonstances que je reçus du prince d'Orange une lettre d'avis, que la suspension d'armes avoit été conclue; qu'une paix générale étoit plus que probable; que, conséquemment, une réforme dans l'armée étant inévitable, je devois, s'il en étoit temps encore, rompre toute négociation, et débarrasser la république d'une dépense que l'événement de la paix rendroit superflue.

J'avois si bien pris mes précautions, d'après les premières nouvelles qu'on m'avoit données à ce sujet, qu'il ne me fut pas bien difficile de répondre aux desirs du prince. Je m'occupai de quelques arrangemens indispensables, relativement à la succession de ma mère; et je partis avec ma femme pour l'Allemagne. Elle avoit une sœur mariée et établie dans le Holstein : je crus devoir la conduire chez elle; et je l'y laissai, pour aller joindre le régiment que je commandois en Hollande.

CHAPITRE XVIII.

Mon retour en Hollande. Dispositions des deux Armées, et leurs amusemens pendant l'Armistice. Visites respectives des Officiers. Détails de la prise de Berg-op-Zoom, que nous apprenons du Général français, qui en a le Commandement. Paix d'Aix-la-Chapelle. Je retourne dans le Holstein auprès de ma femme; et de là, je passe en Suède avec elle. Nous nous établissons à la campagne. Mes amis m'arrachent à ma retraite. Diète de 1756. Ses premières démarches envers le Roi et la Reine. Les Etats veulent faire la visite des Diamans de la Reine. Leur motif secret. Adresse de leur part à Sa Majesté. Réponses du Roi et de la Reine à ce sujet. Affaire du Sous-Gouverneur et du Précepteur du Prince royal. Celle de l'Estampille.

LORSQUE j'arrivai en Hollande, je trouvai toute l'armée des Alliés rassemblée et campée dans les environs de Bréda : celle des Français l'étoit près d'Anvers.

Comme les hostilités cessèrent, on ne songea plus qu'à s'amuser. Jamais peut-être on n'a vu autant de fêtes et plus de magnificence, qu'il n'y en eut dans la nôtre. Elle étoit composée d'Autrichiens, d'Anglais, de Hollan-

dais, de Bavarois, d'Hanovriens, de Hessois, de Brunswickois, et d'un petit corps du prince de Hesse-Darmstadt. L'évêque de Wurtzbourg avoit aussi fourni deux régimens, qui étoient à la solde de la Hollande.

Cependant les plaisirs n'empêchèrent pas tout-à-fait qu'on ne s'occupât de l'art militaire. On exerça les troupes; et chaque chef fit manœuvrer, à sa manière, celles qu'il avoit sous ses ordres. Cette diversité ne laissoit pas que d'avoir quelque chose de fort amusant.

Plusieurs de nos généraux et de nos officiers subalternes profitèrent de la situation actuelle des affaires, pour aller dans l'armée française. La plupart d'entr'eux eurent, sur-tout, la curiosité de revoir Berg-op-Zoom; et je fus de ce nombre.

Le général français, qui y commandoit, nous reçut avec beaucoup de politesse; et voyant que nous étions très-empressés de nous instruire de tous les détails de la prise de cette forteresse, il ordonna au major de la place, l'un des officiers de l'armée française, qui avoient conduit l'assaut (1), de nous montrer

(1) La relation, que M. de Voltaire a faite de cet assaut, est parfaitement conforme à ce qui nous en fut raconté par les vainqueurs eux-mêmes; et, quoiqu'on

tous les endroits par lesquels ils avoient pénétré dans la ville.

Nous ne fûmes pas peu étonnés, au récit de toutes les circonstances qui accompagnèrent

ne lise rien tant que les ouvrages de cet illustre écrivain, je ne doute pas qu'on ne me sache gré d'avoir enrichi ces Mémoires de cet excellent morceau. «Après » trois semaines de tranchée ouverte, le comte de Lo- » wendal fit voir qu'il y avoit des occasions, où il faut » s'élever au dessus des règles de l'art. Les brèches » n'étoient pas encore praticables. Il y avoit trois ou- » vrages foiblement endommagés, le ravelin d'Edem, » et deux bastions, dont l'un s'appeloit la *Pucelle*, et » l'autre *Cohorn*. Le général résolut de donner l'assaut, » à-la-fois, à ces trois endroits, et d'emporter la place. » Les Français, en bataille rangée, trouvent des égaux » et quelquefois des maîtres dans la discipline mili- » taire : ils n'en ont point dans ces coups-de-main et » dans des entreprises rapides, où l'impétuosité, l'agi- » lité, l'ardeur, renversent en un moment les obs- » tacles. Les troupes commandées en silence, tout » étant prêt au milieu de la nuit, les assiégés se croyant » en sûreté, on descend dans le fossé : on court aux » trois brèches. Douze grenadiers seulement se rendent » maîtres du fort d'Edem, tuent ce qui veut se dé- » fendre, font mettre bas les armes au reste épou- » vanté. Les bastions la Pucelle et Cohorn sont as- » saillis et emportés avec la même vivacité : les troupes » montent en foule. On emporte tout : on passe aux

cette fameuse prise. Les assiégeans avoient escaladé la brêche, en s'appuyant sur leurs baïonnettes ; et toute la résistance qu'ils avoient rencontrée en entrant dans la ville, s'étoit réduite à quelques sentinelles endormies.

» remparts : on s'y forme. On entre dans la ville, la
» baïonnette au bout du fusil. Le marquis de Lujeac
» se saisit de la porte du port. Le commandant de la
» forteresse de ce port se rend à lui à discrétion : tous
» les autres forts se rendent de même. Le vieux baron
» de Cronstrom, qui commandoit dans la ville, s'en-
» fuit vers les lignes. Le prince de Hesse-Philipstadt
» veut faire quelque résistance dans les rues, avec
» deux régimens, l'un écossais, l'autre suisse : ils sont
» taillés en pièces. Le reste de la garnison fuit vers les
» lignes, qui devoient la protéger. Ils y portent l'épou-
» vante. Tout fuit : les armes, les provisions, le bagage
» tout est abondonné : la ville est en pillage au soldat
» vainqueur. On s'y saisit, au nom du roi, de dix-sept
» grandes barques, chargées dans le port de munitions
» de toute espèce, et de rafraîchissemens, que les villes
» de Hollande envoyoient aux assiégés. Il y avoit sur
» les coffres, en gros caractères, *à l'invincible gar-*
» *nison de Berg-op-Zoom.*

» Le roi, en apprenant cette nouvelle, fit le comte
» de Lowendal maréchal de France. La surprise fut
» grande à Londres ; la consternation, extrême dans
» les Provinces-Unies. L'armée des Alliés fut décou-
» ragée. »

M.

M. de Lowendal avoit du mérite, sans doute, et de vrais talens militaires : mais ce n'est point par le succès de cette entreprise, que les gens de l'art l'apprécieront. Il en est des généraux d'armée (qu'on me permette cette comparaison) comme des médecins : il ne suffit pas qu'ils aient du savoir; il faut encore qu'ils aient du bonheur. La prise de Berg-op Zoom prouve, que le maréchal de Lowendal avoit l'un et l'autre.

Toute cette campagne se passa gaîment; et les réjouissances se succédèrent, sans interruption et journellement, les unes aux autres. La paix fut conclue à Aix-la-Chapelle, le 18 octobre 1748.

Il seroit difficile de citer des circonstances, où les rois de France se soient signalés par plus de générosités que n'en montra Louis XV dans la conclusion de ce traité. Le marquis de Saint-Severin, qui fut l'un de ses plénipotentiaires, commença par déclarer, *que son maître vouloit faire la paix, non en marchand, mais en roi.* Depuis l'année 1744, il n'avoit pas cessé d'être victorieux dans les Pays-Bas : il en avoit pris les meilleures places : il y avoit remporté les plus brillantes victoires; et en faisant sa paix avec ses ennemis, il ne

songea qu'à ses alliés. Il assuroit, par elle, le royaume des Deux-Siciles à dom Carlos : il établissoit, dans Parme, Plaisance et Guastalla, dom Philippe son gendre : il remettoit en possession de son pays le duc de Modène, son allié et gendre du duc d'Orléans ; et Gênes rentroit dans tous ses droits.

Tous le monde se retira chez soi. Je menai mon régiment dans sa garnison ; et, ayant obtenu la permission de m'absenter pour six mois, je partis pour le Holstein, où ma femme brûloit d'impatience de me voir revenir. Nous passâmes l'hiver très-agréablement chez nos parens, qui nous comblèrent de politesses et d'amitiés.

Mon intention étoit de retourner en Hollande au commencement du printemps, et de rejoindre mon régiment, qui étoit en garnison à Tournay. Je voulois aussi y amener ma femme et m'y établir, puisque j'avois eu, pendant la guerre, le bonheur d'acquérir quelque considération, et que, d'ailleurs, Tournay est une ville très-agréable et l'une des meilleures garnisons de la république : mais vers la fin de l'hiver, on m'écrivit, de Suède, que des arrangemens de famille y exigeoient nécessairement ma présence, et que je ris-

querois, autrement, de perdre les terres qui m'étoient échues en partage à la mort de ma mère.

Ce motif pressant me détermina à retourner chez moi ; et comme la guerre étoit finie, je voulus me démettre de ma place au service de Hollande. On me refusa un congé absolu. Je n'obtins que la permission de rester en Suède, aussi long-temps que mes affaires le demanderoient. J'offris, à mon tour, de rentrer au service de la république, en cas de guerre : mais, depuis, ce cas-là ne s'étant pas présenté, je n'ai pu remplir, envers les Provinces-Unies, ce devoir de reconnoissance ; et mon étoile m'a conduit ailleurs.

De retour en Suède avec ma femme, nous nous établîmes à la campagne. J'aimois naturellement l'économie rurale, dont je m'étois fort occupé dans ma jeunesse ; et je profitai de la douce tranquillité qui m'étoit enfin rendue, pour améliorer mes terres.

Je fis ma principale étude de l'éducation de mes enfans ; et je passai ainsi sept années entières, loin du tumulte du monde et du bruit des armes, où j'avois presque toujours vécu jusques-là.

J'allois, néanmoins, de temps en temps, à

Stockholm, soit pour faire ma cour au roi, suivant l'usage de la noblesse du pays, soit pour assister aux diètes, dont j'étois membre, comme gentilhomme, ayant droit d'y voter: mais le rôle que la Providence me destinoit, n'étoit pas encore fini.

De nouvelles scènes m'attendoient; et elles ne tardèrent point à s'ouvrir devant moi.

Mes amis ne cessoient de me répéter, que j'avois tort de m'enterrer, pour ainsi dire, tout vivant dans mes terres; et qu'ayant autant de connoissances militaires, il ne m'étoit pas permis de me rendre inutile à ma patrie. Je résistai long-temps à leurs sollicitations, tant j'éprouvois de douceur à vivre dans ma paisible retraite! Mais ils revinrent si souvent à la charge; ils excitèrent de tant de manières le zèle que j'ai toujours eu pour la prospérité et la gloire de ma patrie; ils réveillèrent si bien l'ambition, qui étoit presque éteinte dans mon ame, qu'enfin ils m'entraînèrent dans le tourbillon, où j'avois résolu de ne plus rentrer.

Je n'avois que trente-quatre ans; et il est difficile, qu'à cet âge, où tous les objets des passions humaines se présentent sous des couleurs riantes, on soit assez philosophe, pour sentir tout le bonheur d'une vie privée et so-

litaire. Je demandai du service au roi, qui daigna me placer aussitôt dans ses Gardes-du-corps, avec le grade de colonel.

Ce poste m'attachoit à la personne de sa majesté. Je quittai mes terres; et je me rendis à la capitale.

Quelle cruelle époque, que celle où je reparus à Stockholm!

Depuis la diète de 1738, l'autorité royale en Suède étoit tellement restreinte, qu'elle ne pouvoit que bien foiblement répondre aux soins utiles du Gouvernement. Dans celle de 1756, elle fut preque réduite à rien.

A peine l'assemblée des Etats fut-elle formée, qu'elle résolut de ne plus garder aucune mesure avec la cour, et de mettre le roi sous la tutelle de ses propres sujets; de manière qu'il n'eût, à l'avenir, ni volonté, ni propriété.

Elle se hâta donc de présenter à sa majesté une adresse, pour lui observer, que, d'après l'ordonnance de 1723, les Etats devoient faire la révision des diamans et des immeubles de la couronne; et pour la supplier, en conséquence, de leur indiquer le jour convenable, où ils feroient l'inspection, tant de ceux qui étoient déposés dans son trésor, que de ceux

que la reine avoit reçus à Berlin, lorsque leur mariage y avoit été conclu.

Ils étoient, en effet, investis du pouvoir dont ils réclamoient l'exercice : mais il n'étoit pas moins absurde qu'indécent de demander à l'exercer dans un temps, où, ni une minorité, ni une vacance du trône, ne leur imposoient le devoir d'empêcher la dissipation des effets royaux.

D'ailleurs, la reine n'avoit reçu ses diamans qu'au nom du roi, quand M. de Tessin, ambassadeur de Suède à Berlin, les lui avoit présentés. Elle devoit donc les regarder comme une propriété sacrée et personnelle, et non comme un simple dépôt dont on auroit le droit de lui demander compte.

Cette princesse, qui avoit de l'ame et du caractère, refusa de se soumettre à une visite qui avilisoit la dignité des Etats, et qui seroit le signe non équivoque d'une insulte préméditée contre elle-même. Elle répondit fièrement à deux députés du comité secret, *qu'elle mettroit à part les diamans dont il étoit question, et que, dès ce moment, elle seroit humiliée de les porter.*

Les députés rendirent compte aux Etats de la réponse que la reine venoit de leur faire.

L'indignation contr'elle y fut générale; et dans les remontrances qu'ils firent sur ce sujet, au roi lui-même, ils se permirent d'employer les expressions les plus vives. Tout y caractérisoit admirablement, et leur manière de procéder, et la déplorable situation du roi: en voici quelques passages, qui feront apprécier tous ceux qu'on supprime.

« Les Etats ne peuvent dissimuler à votre » majesté, que la reine ne les regarde pas sous » leur vrai point de vue, comme possesseurs » du pouvoir, comme vos fidèles sujets, comme » ayant élevé votre majesté à un rang si glo- » rieux parmi les rois....

» Le mépris de la reine pour les sénateurs » et autres officiers du royaume, s'est mani- » festé par des actions fondées sur le ca- » price, et dépourvues d'égards pour la di- » gnité des personnes....

» La reine est venue dans ce royaume, pour » être l'épouse de votre majesté, et non pour » ajouter au poids du Gouvernement...

» Rien ne paroît devoir être plus contraire » à l'attente des Etats, que la déclaration de la » reine, donnée par écrit, où sa majesté dit, » qu'elle regarde le desir du comité secret » de faire la visite des diamans, comme une » marque de méfiance...

» Il n'est, ni dans la coutume, ni dans la
» forme du Gouvernement, qu'il y ait aucune
» communication ou correspondance entre
» la reine et les Etats du royaume, touchant
» les affaires de la diète : mais quand les Etats
» n'ont rien fait pour s'attirer de pareilles
» expressions de la part de sa majesté, et qu'il
» leur tombe entre les mains un écrit, con-
» tenant un mépris si public du Gouverne-
» ment (1), il ne convient pas à leur dignité
» de garder le silence...

» Les Etats ne souhaitent pas que votre
» majesté change de sentimens à l'égard de
» la reine ; mais que la reine en change à
» l'égard du royaume....

» Tout ce qu'ils demandent est, qu'on laisse

(1) Ce prétendu mépris, de la part de la reine, n'étoit qu'un ordre donné par le roi lui-même, un an auparavant, de ne laisser entrer, dans la cour intérieure du palais, que les carrosses de la famille royale. Cette entrée fut refusée à plusieurs femmes de sénateurs; et elles n'en portèrent aucune plainte. Mais, ensuite, l'ambassadeur de France s'exposa au même refus; et il s'en plaignit au sénat, qui décida, que toutes les personnes d'un certain rang, qu'on eut soin de spécifier, jouiroient de cet *important privilége.*

O curas hominum ! O quantum est in rebus inane !

» vaquer tranquillement votre majesté à ren-
» dre ses sujets heureux et son règne glo-
» rieux.......

» Ils se réjouissent de n'avoir pas besoin
» de recourir aux moyens, que Dieu et leurs
» droits leur ont mis entre les mains .... »

Le roi se vit forcé de faire son apologie. Il assura les Etats, des sentimens d'amour et d'estime que la reine avoit pour la nation : il tâcha d'adoucir ce qu'il pouvoit y avoir de dur dans les expressions dont elle s'étoit servie. Il observa, que, les diamans lui ayant été offerts en son nom, elle n'avoit jamais dû les envisager que comme lui appartenant, conformément à l'un des articles du contrat de mariage ; et que, les ayant portés en Suède, pendant plus de dix ans, sans avoir été soumis à aucune visite, elle ne devoit actuellement regarder la conduite des Etats, que comme l'effet d'une méfiance, qui intéressoit son honneur de la manière la plus sensible.

Les Etats lui envoyèrent de nouvelles remontrances, pour lui prouver, que les joyaux présentés à la reine, à Berlin, appartenans au royaume, étoient, par cela même, sujets à la visite ; et c'est dans celles-ci, qu'on trouve ce singulier passage :

« Les Etats prient votre majesté, d'être,
» sans que personne s'en mêle, maîtresse
» dans sa cour et le roi de son royaume;
» et enfin ils la supplient humblement, de
» faire cesser toute correspondance ulté-
» rieure à ce sujet et autres semblables. »

Tel étoit leur motif secret dans cette misérable affaire : quelques-uns des diamans de la reine ayant été mis en gage à Hambourg, ils vouloient l'obliger de les racheter tout de suite, et, par-là, la priver de l'argent qu'elle pourroit employer à soutenir, dans la diète, le parti de la cour. Une dame d'honneur de la reine trahit le secret; et elle eut, pour récompense, une pension des Etats.

Ce point emporté, ils se livrèrent à des actes de pouvoir plus personnels et plus odieux encore.

Sa majesté avoit nommé un sous-gouverneur au prince royal; ne doutant pas, que, dans le soin de sa propre famille, il ne lui fût libre de choisir les personnes qui devoient l'approcher, ainsi que ses enfans; mais ce privilège parut aux Etats d'une importance trop majeure, pour être laissé entre ses mains.

Ils résolurent donc de supprimer l'office de sous-gouverneur de son altesse royale; et ils

écrivirent au roi : « Qu'après avoir délibéré
» sur l'éducation du prince royal, ils avoient
» jugé, qu'un sous-gouverneur ne lui étoit
» pas nécessaire ; qu'un pareil établissement
» étoit inusité en Suède ; que ce qui se pratique
» dans d'autres pays, n'étoit pas applicable à
» un royaume, qui a d'autres principes de
» Gouvernement ; que, dans l'opinion des
» Etats, tant qu'un gouverneur a assez de
» santé et de vigueur, pour remplir les fonc-
» tions qui lui sont confiées, un sous-gou-
» verneur n'est d'aucun avantage ; qu'enfin ils
» le supplient très-humblement, que, confor-
» mément au droit qui leur est donné par la
» forme du Gouvernement, il ne se fasse aucun
» nouvel établissement, sans leur participa-
» tion, dans ce qui a rapport à l'éducation
» des princes, ni aucun changement dans les
» personnes, qui ne seroit pas conforme à ce
» qui est porté dans l'instruction du gouver-
» neur. »

Dès que l'office de sous-gouverneur eut été aboli, ils demandèrent, que M. Vondalin cessât de faire les fonctions de précepteur de son altesse royale ; et quoiqu'ils n'articulassent aucun fait à sa charge, ils se permirent de lui interdire toute communication avec elle, et

tout accès à la cour, jusqu'à nouvel ordre.

Deux jours après, et sur la réponse du roi au comité secret, qui avoit choisi le sénateur Scheffer, comme gouverneur du prince royal, et à qui sa majesté avoit déclaré ne pouvoir acquiescer à cette nomination, le droit de conférer cet emploi lui étant réservé par le troisième article de la forme du Gouvernement, de nouvelles remontrances lui sont adressées.

Le comité secret lui rappelle: « que les » Etats du royaume ont la puissance législa- » tive et exécutrice; que c'est par-là, qu'ils » sont distingués dans la forme du Gouver- » nement; mais que la législation et le pou- » voir seroient sans effet, si quelque résis- » tance pouvoit en empêcher l'exécution, ou » si les sentimens des législateurs étoient sou- » mis à la censure de qui que ce fût; que c'est » pour cette raison, que sa majesté s'est en- » gagée, par un serment solennel, à être » toujours d'accord avec les Etats assemblés, » selon les termes du cinquième article des » assurances royales, de manière que leurs » actes sont et doivent être le bon plaisir de » sa majesté elle-même. »

Les Etats nommèrent donc un gouverneur au prince royal: ils déterminèrent même,

quelles seroient les personnes qui pourroient l'approcher; et le roi fut obligé de céder sur ce point comme sur tout le reste.

On avoit trop bien réussi jusques-là à dépouiller la couronne de ses plus sacrées prérogatives, pour ne pas entreprendre de lui ôter encore le peu de privilèges dont on l'avoit laissé jouir.

Les Etats présentèrent une adresse à sa majesté; et ils y exposèrent : « Que, suivant le » sixième article de la forme du Gouvernement, lorsque le roi est absent, ou assez » malade, pour ne pouvoir vaquer aux affaires » publiques, les sénateurs sont autorisés à » signer les dépêches qui n'admettent pas de » délai; que, par le vingtième article de l'ordonnance de 1723, si le roi diffère de signer » plus long-temps que l'importance d'une » affaire ne le comporte, les sénateurs sont » chargés de signer tout ce que les Etats-Généraux envoient à sa majesté, pour qu'elle » l'exécute; que d'autres causes, que l'absence » et la maladie, pouvoient empêcher le roi de » signer ce qui lui étoit présenté dans cette » vue; qu'indépendamment des affaires décidées par les Etats-Généraux, il en étoit » d'autres assez importantes pour ne souffrir

« aucun délai; qu'enfin les Etats étoient d'avis,
» que, dans toutes les affaires sans exception,
» où la signature manuelle du roi avoit été
» requise jusqu'alors, le nom de sa majesté
» fût, à l'avenir, apposé par une estampille,
» toutes les fois que sa signature ne suivroit
» pas la première ou la seconde réquisition du
» sénat. »

C'étoit dire au roi, en termes très-clairs : *vous n'êtes plus rien; et toute autorité nous est dévolue.* Une circonstance très-remarquable, c'est que, dans cette même adresse, les Etats découvrent eux-mêmes naïvement, qu'ils n'ont conservé l'office de roi, que parce que *ce grand nom de roi* (1) *rend les commandemens plus efficaces et les expéditions plus actives; et qu'ils ont eu scrupuleusement égard à cette considération.*

(1) M. Shéridan observe, avec beaucoup de raison, que, dans le fait, la masse du peuple étoit très-attachée à la monarchie; et qu'on eût été fort embarrassé de le gouverner, si un roi, n'en eût-il eu que le nom, n'avoit paru présider aux Etats-Généraux et au Sénat.

CHAPITRE XIX.

Dispositions de tous les partis, qui divisent la Suède pendant cette Diète. Pourquoi je me jette du côté de la Cour. Projet que nous formons. La Populace s'ameute trop tôt. Le Roi refuse de se montrer. On arrête plusieurs personnes de notre parti; et, entre autres, le Baron de Horn, Maréchal de la Cour. Tribunal chargé d'instruire le Procès des coupables et de les juger. On leur fait subir à tous la Question. Combien ce Supplice est horrible en Suède. Principal chef d'accusation contre M. le Comte de Brahe. Condamnation des Principaux conjurés, et leur exécution. Mon évasion de la Suède, et mes Aventures jusqu'à ma sortie de son Territoire.

Je ne m'attendois pas que le résultat de cette trop fameuse diète dût m'être si funeste, ainsi qu'à tant d'autres.

Le roi et le sénat étoient, depuis long-temps, divisés: le ressentiment, l'aigreur, la haine régnoient également dans les deux partis. Les anciennes querelles devinrent alors plus vives, et, de jour en jour, plus interminables: bientôt la fureur et la rage ne respectèrent plus rien et éclatèrent de toutes parts.

Quoique membre de cette diète, je m'étois promis de ne me mêler que de mon service, d'y consacrer tout mon temps et toute mon application ; et, par-là, de montrer l'exemple à tant d'autres officiers, qui sacrifioient leurs devoirs à la politique : mais je fus encore assez foible, pour me laisser aller au torrent.

Dans un Gouvernement, tel qu'étoit, dans ce temps malheureux, celui de Suède, l'amour de la liberté et de l'indépendance échauffe toutes les têtes ; et l'on ne croit en jouir véritablement, qu'autant qu'on s'immisce dans les affaires publiques : et, à cette fatale époque, c'étoit à Stockholm la disposition générale des esprits.

Le clergé, la noblesse, la bourgeoisie, les paysans eux-mêmes, tous les citoyens, prétendoient gouverner l'Etat à leur fantaisie. Ils s'emportoient les uns contre les autres ; ils se déchiroient sans ménagement.

Le parti du sénat se croyoit menacé du plus affreux despotisme ; et celui de la cour n'appréhendoit pas moins l'aristocratie la plus tyrannique : mais le premier, étant appuyé par la France, prédominoit. Aussi ne manqua-t-il point de profiter de tous ses avantages : il se livra à toute sa rage, à toute sa vengeance contre

contre la cour et ses partisans, et même contre tous ceux qui n'entrèrent pas aveuglément dans ses vues.

Depuis que j'étois sorti de l'enfance, je n'avois vu que calamités fondre sur la Suède; et l'alliance illimitée de la France avec elle, avoit toujours été le principe, la cause immédiate de tous ses revers : c'étoit d'après son impulsion et ses manœuvres, que les *Chapeaux* avoient constamment travaillé à dépouiller la couronne de ses droits constitutionnels, sous le prétexte spécieux de mettre les libertés de la nation à couvert des atteintes qu'elle pouvoit lui porter.

Je voyois, dans le moment actuel, la cour molestée, vexée même, et contrariée avec indécence jusques dans la personne des trois princes et de la princesse, dont la Providence seule avoit affermi la succession : j'étois témoin des persécutions inouies, qu'essuyoient plusieurs de mes amis, pour s'être déclarés de son parti.

J'étois donc, par une suite de mon attachement à mon souverain et à ma patrie, et de mon zèle pour leurs vrais intérêts, l'un des hommes les moins portés à embrasser les projets de la France, et à marcher sous les

étendards des *Chapeaux ;* et, d'ailleurs, j'étois révolté intérieurement, en considérant le peu de mérite de ceux qu'on élevoit aux premiers emplois, et la manière révoltante dont on confondoit, en toute occasion, le juste et l'injuste, le droit et le fait, les règles et les abus, la liberté et la licence, l'autorité royale et le despotisme. . . . .

Ce spectacle odieux me rendoit toujours plus attentif aux maux dont l'Etat étoit encore menacé : je ne prêtai l'oreille aux propos qu'on me tint, que pour conserver ou faire recouvrer au roi des droits, pour la défense desquels on ne lui laissoit aucun moyen légal ; et pour sauver la patrie dans une pareille crise, il n'y avoit qu'un seul parti à prendre : c'étoit de s'armer de force et de courage, et d'amener une heureuse révolution, qui changeât entièrement la forme du Gouvernement.

Cette voie me parut en effet la seule qui fût convenable aux circonstances, et d'autant plus, qu'il n'étoit pas question de répandre le sang de nos concitoyens ; mais qu'on se proposoit seulement de remettre les choses sur le même pied, où elles avoient été pendant le règne de Gustave-Adolphe (1).

(1) C'est de quoi convient M. Shéridan, en parlant

Mon avis fut qu'on ne devoît rien précipiter, et qu'il falloit attendre des conjonctures plus favorables : j'ajoutai, que les occasions d'agir ne sauroient manquer de se présenter tôt ou tard; ce qu'il étoit facile de prévoir, d'après tout ce qui avoit précédé.

On adopta mon plan; et l'on résolut de différer l'exécution de la révolution projetée. On continua, néanmoins, de s'en entretenir, toujours sous le sceau du secret, jusqu'à un événement, auquel la plupart de nous ne s'attendoient guères : il fut produit par l'impatience de l'un des nôtres, et rendit bien tragique la fin d'un complot, dont le bien général étoit l'unique objet.

La populace de Stockholm s'attroupa et

de la condamnation des conjurés, jugés comme tels : « Leur crime en lui-même, dit-il, étoit d'une nature » fort douteuse. Il n'a jamais paru, que leur dessein » fût de rendre le roi absolu : ils semblent n'avoir eu » d'autre but, que celui de lui rendre la jouissance » de ses droits constitutionnels; et comme, dans tout » Gouvernement libre, tout pouvoir usurpé, soit par » la couronne, soit par les branches populaires de la » législation, peut être également dangereux à la li» berté, la résistance est, peut-être, aussi légitime dans » un cas que dans l'autre. »

s'ameuta en faveur de la cour. Les mécontens furent bientôt au nombre de quelques mille : ils avoient dans leurs secrets plusieurs de nos confidens ; et, un soir, ils en députèrent deux ou trois au comte de Brahe.

Ces députés, ne l'ayant pas rencontré à son hôtel, vinrent lui parler chez moi, où on leur dit qu'ils pourroient le trouver : il y étoit effectivement. Ils lui annoncèrent, en ma présence, qu'à minuit ils seroient tous sous les armes, pour arrêter certains seigneurs, qui, depuis le commencement de la diète, affectoient de causer mille chagrins et de faire les plus cruels outrages au roi.

Cette déclaration fut un coup de foudre pour nous : nous les renvoyâmes, en les conjurant de rester tranquilles et de différer à un autre jour. Mais, une heure après, ils reparurent ; et ce fut pour nous dire, qu'il n'étoit plus temps de se tenir dans l'inaction, et que déjà tout étoit en mouvement, pour se réunir au lieu du rendez-vous.

L'affaire devenant sérieuse, le comte de Brahe me pria d'aller chez le roi, où il me rejoindroit dans une heure : il m'exhorta à faire tous mes efforts, pour persuader à sa majesté de prendre son parti dans ces fâcheuses

conjonctures, c'est-à-dire, de vaincre ou de mourir.

Je trouvai dans son cabinet, en y arrivant, la reine et deux de mes amis, qui appuyèrent très-fortement mes pressantes sollicitations. Nous le conjurâmes de monter à cheval; et la reine offrit de le suivre dans ce moment critique.

Mais, tandis que nous lui retracions tout ce que sa présence pourroit produire d'avantageux et de favorable à la bonne cause, on vint nous avertir, que le complot étoit découvert; que nos antagonistes se rassembloient; que leurs patrouilles couroient les rues; que toute la populace étoit dispersée.

Notre situation devenoit horrible. Nous priâmes le roi de descendre, de se montrer, de se mettre à la tête de la garde du château: elle étoit de cent cinquante hommes; et, très-certainement, elle n'auroit pas fait difficulté de lui obéir et de marcher. Il étoit probable, qu'à la faveur de la nuit, nous nous serions rendus maîtres de tous les postes.

Nos instantes prières furent inutiles. Il ne partageoit point le courage et l'ardeur qui nous enflammoient; et dès ce moment, je pressentis tous les désastres qu'alloient entraîner

des tentatives dont le succès n'étoit par lui-même rien moins que certain.

Je retournai chez moi, pénétré de chagrin et de désespoir d'avoir manqué notre coup, et plein de regrets d'être entré dans de si grands projets, sans m'être auparavant assuré de la trempe du caractère de l'homme qui devoit être l'ame de la révolution.

Le lendemain matin, mon service m'appeloit à la cour; et je m'y rendis. Tout y étoit tranquille. Mais je ne tardai pas à être informé qu'on avoit déjà fait arrêter plusieurs personnes, et que la bourgeoisie avoit ordre de prendre les armes : on ne se fioit pas trop à la garnison, dont la plus grande partie étoit pour la cour, et contraire au parti dominant.

Je dinai chez le roi. On n'y parloit pas : on s'y regardoit. La reine seule fit bonne contenance : sa fermeté, dans cette fatale crise, contrastoit singulièrement avec la foiblesse de son mari. Celui-ci s'abandonnoit entièrement aux soins de la Providence : la princesse ne paroissoit se plaindre que de n'être pas homme; et elle se montroit néanmoins, quoique femme, comme capable de tout entreprendre.

Je me rendis, en sortant de table, chez le comte de Brahe. Il n'étoit pas plus que moi

de bonne humeur : mais il n'envisageoit pas cette affaire, comme aussi sérieuse qu'elle l'étoit. Le soir même, nous apprîmes que le baron de Horn, maréchal de la cour, venoit d'être arrêté : c'étoit lui, qui, à notre insu, avoit ameuté la populace.

Cette triste et affligeante nouvelle ne nous permit plus de douter des funestes suites auxquelles nous devions nous attendre. Le baron de Horn avoit une connoissance entière de notre plan de révolution ; et il étoit aisé de prévoir, qu'il n'auroit pas assez de courage et de fermeté pour se taire.

Le comité secret fit, en même temps, arrêter plusieurs personnes qui lui parurent suspectes, à cause de leur attachement au roi et à sa famille ; et leur affaire fut aussitôt portée à un de ces tribunaux monstrueux, dont les membres, étant choisis par les Etats dans leur propre corps, réunissoient le double caractère de juges et de parties.

On appeloit ces tribunaux *hautes-cours de justice secrète*, comme si ces qualifications étoient compatibles. Elles instruisoient les procès avec tant de mystère, que personne n'étoit présent, si ce n'est les intéressés : c'étoit, à proprement parler, une véritable inquisition.

d'Etat. Elles ne connoissoient, ni lois, ni formalités juridiques : l'autorité même de l'exemple n'étoit point admise par elles. Ainsi, dans leurs décisions sur la vie et les propriétés des accusés qui étoient traduits devant elle, leur volonté despotique et leur bon plaisir étoient la seule règle, qu'elles avoient à suivre.

Ce fut cette cour extraordinaire, qui dut décider du sort de tous les infortunés, que le parti dominant fit alors arrêter comme coupables : elle n'étoit composée que d'hommes, contre lesquels avoit été commise l'offense, dont les prisonniers étoient accusés. Quelle impartialité pouvoient-ils se promettre de juges, dans lesquels s'unissoient, à l'intérêt personnel, la chaleur et la violence des factions !

Tous furent appliqués à la question ; et cette pratique exécrable n'étoit point admise, en Suède, dans les cours de justice ordinaires : mais les *hautes-cours secrètes* la faisoient subir dans toute sa rigueur.

Cette torture est affreuse. Qu'on se représente un trou, creusé très-profondément dans un cachot, et rempli d'une bourbe marécageuse et infecte : c'est là, qu'on enfonce, jusqu'au cou, le malheureux patient. La froideur

des eaux est insoutenable. Des milliers d'insectes s'attachent à toutes les parties du corps et les rongent. Qu'on ajoute à ce hideux tableau l'effroyable obscurité qui règne dans ce cachot; et l'on se fera une foible idée d'un pareil supplice.

J'ai parlé, depuis, à un de mes compatriotes, qui avoit été jeté dans ce gouffre infernal, et qui m'a assuré, qu'il n'y a peut-être rien de plus horrible dans la nature.

Un jeune officier, à qui j'avois obtenu du service en Hollande pendant la dernière guerre, et qui m'étoit fort attaché par reconnoissance, fut du nombre des victimes de notre complot échoué. On lui fit subir la question, comme à tous les autres, pour lui faire avouer tout ce qu'il en savoit : on espéroit, sur-tout, qu'il dévoileroit bien des choses à mon sujet. Il soutint la torture avec une constance vraiment héroïque : jamais on ne lui arracha le moindre aveu; et il eut encore la force de m'écrire le billet suivant :

« Je sors de l'enfer. On m'a fait beaucoup » de questions, relativement à vous, et, principalement, sur les cartouches qu'on a dé» noncées comme se trouvant dans la mai» son du comte de Brahe. J'ai répondu, à

» votre sujet, que le diable même ne me feroit
» pas proférer des mensonges. »

Les cartouches existoient réellement : le comte de Brahe en avoit fait faire trois ou quatre cents, dans une maison de campagne qu'il avoit près de Stockholm. Son écuyer, homme très-fidèle, avoit été de la confidence; et, dans les premiers momens de trouble et de désolation, la peur s'étant emparé de lui, il avoit fait sa déclaration, pour se mettre à l'abri des événemens.

Dès que je reçus le billet de mon jeune ami, je l'envoyai par un domestique au comte de Brahe; et je mis au bas ces trois mots : *Je m'en vais.* Plût au ciel que mon exemple l'eût entraîné ! Il n'y avoit que ce parti à prendre, pour se soustraire à la rage de la faction anti-royale et de la tourbe des politiques dévoués à la France. Mais il temporisa; et on l'arrêta.

Interrogé sur l'amas de balles et de cartouches, qu'on l'accusoit d'avoir fait dans sa maison de campagne, il allégua, pour sa justification, qu'il l'avoit fait par l'ordre immédiat du roi, et pour la défense de sa majesté, en cas d'une attaque imprévue.

La *haute-cour secrète* le condamna, avec le

baron de Horn et six autres, à perdre la tête; et la sentence fut exécutée.

Le roi et la reine supplièrent, de la manière la plus humiliante, les juges inflexibles qui l'avoient portée : ils ne purent tendre une main secourable à ceux qui avoient tout risqué pour les servir : ils demandèrent, qu'au moins on adoucît la peine à laquelle on les condamnoit : ils furent refusés avec dureté, et dans un style, aussi absolu que contraire au respect qui leur étoit dû. Ils eurent donc la douleur de voir conduire à l'échafaud leurs meilleurs amis, et de n'avoir pu leur donner d'autres témoignages de leur reconnoissance, que celui de l'abaissement, auquel ils s'étoient vainement réduits, pour les sauver de la mort.

Ma femme étoit avec moi, quand j'écrivis si laconiquement au comte de Brahe, que je partois : l'agitation de son ame étoit telle, qu'il me seroit impossible de la décrire. Je n'avois plus de temps à perdre. Nous nous embrassâmes, sans pouvoir, ni l'un, ni l'autre, proférer une seule parole ; et je disparus.

Un de mes amis eut la générosité de m'accompagner jusqu'à ce que je fusse en lieu de sûreté; et, pour faire prendre le change à

mes persécuteurs, nous sortîmes, la nuit, en bateau.

Ce fidèle ami avoit une sœur, qui, alors, habitoit une maison de campagne; et comme elle se trouvoit sur notre route, nous y passâmes. De là, nous renvoyâmes le bateau, que nous avions pris dans le port de Stockholm: nous payâmes très-bien nos rameurs, pour leur faire garder le secret de notre évasion; et, heureusement, nous eûmes affaire à d'honnêtes gens, qui ne nous trahirent point, puisqu'on n'apprit que long-temps après, quelle route nous avions prise.

Cette aimable sœur nous fournit un autre bateau; et après avoir fait encore dix lieues par eau, nous arrivâmes chez une personne de ma connoissance, dont j'avois souvent éprouvé le tendre attachement; et c'est là, que je me séparai de mon généreux conducteur. Je pris un cheval, pour continuer, seul, ma route, sous la garde et la protection de la Providence; et lui, de son côté, prit le chemin de la province où il avoit son régiment: il avoit eu la précaution, en partant, de répandre le bruit que des affaires pressantes l'y appeloient.

J'étois encore bien éloigné des frontières

du royaume ; et, par conséquent, j'avois toujours à craindre qu'on ne vînt m'arrêter: mais je connoissois tous les chemins ; et je choisis celui qui me parut le plus sûr, quoique le plus long.

Je marchois, la nuit ; et, le jour, je me retirois dans quelque hameau écarté, et situé au milieu des bois, qui sont très-fréquens en cette contrée. Là, je tâchois de prendre le repos et les rafraîchissemens, dont j'avois besoin ; et je soignois bien mon cheval, que souvent la fatigue de la nuit avoit excédé.

Mon frère, plus sage que moi, avoit quitté le service, et vivoit paisiblement dans une de ses maisons de campagne, à quarante lieues de Stockholm : un petit hameau lui appartenoit encore, à une demie-lieue de cette maison. Je fus m'y reposer, en passant. Je pris les mesures convenables pour engager les paysans à garder le silence ; et j'envoyai chercher mon frère. Il fut fort surpris de ma visite ; ce qui venoit de se passer dans la capitale n'étoit point encore parvenu à sa connoissance. Il monta à cheval, et se hâta de venir me joindre.

La nuit suivante, j'entrai dans sa maison par une fenêtre, afin que ses domestiques ne fussent point informés de mon arrivée. Mon

de ce qui s'étoit passé, quoique d'une manière confuse et peu détaillée.

Il me fit donner une chambre, du linge, des habits, pour me débarrasser des guenilles dont j'étois affublé. Il me fournit un messager sûr, que j'expédiai, sur-le-champ, à un de mes amis, qui ne demeuroit pas loin du Sund, et auquel j'adressai une lettre pour ma femme : elle étoit encore à Stockholm, où je l'avois laissée; et l'on s'imagine aisément, dans quelle cruelle incertitude elle étoit sur mon sort.

Le roi de Danemarck avoit, dans les environs, un château de plaisance; et sa majesté s'y trouvoit alors. Le général alla, tout de suite, lui demander sa protection pour moi. Elle daigna me l'accorder très-gracieusement; mais sous la condition, que je ne m'arrêterois pas long-temps dans ses États, parce qu'il existoit une convention, entre les deux royaumes, de se rendre réciproquement ceux de leurs sujets, qu'on réclameroit, et que, d'après divers avis reçus de Suède, l'acharnement de la diète étoit tel, que je serois infailliblement bientôt réclamé.

Le lendemain, celui de mes amis à qui j'avois envoyé le messager, me répondit qu'il avoit fait partir un courrier pour Stockholm,

avec

avec la lettre que j'avois écrite à ma femme.

Il m'informa, que le complot de la révolution manquée étoit déjà connu dans tout le royaume; que tous les papiers publics parloient de mon évasion; qu'une foule d'émissaires couroient les chemins, pour me rattraper; que le comte de Brahe avoit été arrêté, et qu'il étoit question de lui faire trancher la tête, ainsi qu'au maréchal de la cour baron de Horn, et autres personnes de notre parti; qu'on avoit écrit à différentes cours étrangères, pour demander que je fusse livré; que ma tête même étoit mise à prix.

Il m'apprit encore, qu'on avoit chargé un officier, l'un des hommes les plus ardens du parti, de me poursuivre et de m'enlever. J'ai eu, depuis, la certitude de ce fait: mais j'ai su, en même temps, que cet officier avoit eu assez bonne opinion de moi, pour renoncer à son entreprise.

D'après ces différentes informations, qui, toutes, étoient très-exactes, je ne m'arrêtai que deux jours chez le général danois. Il m'habilla convenablement, me combla de politesses et d'amitiés: je lui témoignai toute la reconnoissance dont me pénétroient ses bontés, et l'intérêt qu'il prenoit à mes mal-

heurs; et, m'étant muni d'un passe-port, qui me fut expédié sous un nom emprunté, je partis pour Hambourg.

A peine fus-je arrivé dans cette ville, qu'on m'annonça que le résident de Suède avoit chargé plusieurs de mes amis de me prévenir, s'ils me rencontroient, qu'il avoit ordre de me réclamer, et qu'il les avoit priés, en conséquence, de me conseiller de passer outre et de disparoître le plus tôt possible.

Je pris donc le parti de quitter l'auberge, où j'étois descendu; et j'allai loger chez un ami: je ne me montrai plus nulle part. Je dépêchai un homme pour le Holstein. Mon beau-frère, et sa femme, sœur de la mienne, s'empressèrent de venir me joindre, pour me fournir ou me procurer tout ce dont j'avois besoin.

Je n'étois pas encore décidé sur le pays où je devois chercher un asile. Mon beau-frère, qui avoit à Hambourg beaucoup d'amis et de connoissances, ne négligea rien pour s'assurer, s'il y avoit du risque à ce que je restasse, au moins, quelque temps: mais tout le monde lui conseilla de me faire partir.

J'écrivis en Hollande, où j'espérai, qu'en considération de mes services pendant la guerre dernière, on ne me refuseroit pas

protection et sûreté. On me fit les réponses les plus obligeantes : mais, comme, en ces sortes d'occasions, les raisons politiques prévalent presque toujours, on me pria d'y venir sous un autre nom que le mien, et de choisir tel endroit de la république que je voudrois : on m'observa, que, si j'y paroissois sous mon véritable nom, je leur causerois de l'embarras; l'envoyé de Suède à la Haye ayant reçu ordre de me réclamer, si je me trouvois sur le territoire des Provinces-Unies.

Ma politique à moi étoit de ne pas changer de nom. Je renonçai donc à l'asile qui m'étoit offert en Hollande ; et je m'occupai des moyens d'embrasser un tout autre parti.

L'occasion de me décider ne tarda pas à se présenter. Mon beau-frère se trouvoit, un soir, dans une assemblée : on y parloit des événemens qui venoient d'arriver en Suède. Un comte de Pless, qui, autrefois, avoit servi notre roi, comme maréchal de sa cour, et qui me connoissoit, demanda à mon beau-frère, s'il ne savoit pas où j'étois, ajoutant qu'il voudroit bien me rencontrer.

La conversation devenant alors particulière, M. de Pless lui dit, qu'il arrivoit de Pyrmont, où il avoit été prendre les eaux

pour sa santé; que le prince de Walldeck, souverain de cet endroit, s'y étant trouvé dans le temps que les gazettes n'étoient remplies que des détails, vrais ou faux, de la révolution manquée en Suède, l'avoit chargé de s'informer du lieu de ma retraite, et de ne rien négliger pour le découvrir; que ce prince avoit pour moi le plus vif attachement, et desiroit beaucoup de m'attirer auprès de lui.

Mon beau-frère, après avoir remercié le comte de Pless de ses attentions et de sa bienveillance, courut chez moi, pour me conter cette bonne nouvelle. Des chevaux de poste furent bientôt commandés; et je partis de Hambourg, le lendemain, dès le point du jour.

J'allai me réfugier chez mon ancien protecteur, qui me reçut, ainsi que sa cour, avec toutes les démonstrations de la joie la plus vive et de la plus sincère amitié.

C'est là que je commençai enfin à respirer. On ne m'y traitoit pas comme étranger: j'y vivois avec la même liberté et la même aisance que si j'avois été dans le sein de ma propre famille. Je n'ai jamais mieux senti tout le prix de la véritable amitié.

J'informai ma femme, et tous ceux à qui j'étois cher, du doux asile dont je jouissois, et de la résolution que j'avois prise, d'y vivre en repos; du moins, pendant quelque temps.

La réponse de ma femme m'apprit, qu'elle étoit partie de Stockholm après avoir arrangé nos affaires domestiques; et qu'elle se proposoit de venir me rejoindre et partager mes infortunes ou mon bonheur, dès qu'elle auroit fait les dispositions nécessaires pour nos terres et placé convenablement nos enfans.

Elle me confirma de plus, ce que je savois déjà, que le comte de Brahe et le maréchal de cour baron de Horn, avoient eu la tête tranchée; que plusieurs autres avoient subi le même sort; que j'avois été moi-même condamné, par contumace, au même supplice.

Telle est la frénésie qui caractérise l'esprit de parti, sur-tout, en matière de politique et de Gouvernement: il n'est pas d'excès dont on ne soit capable, pour écraser ceux qui n'ont pas les mêmes idées, et qui contrarient les plans qu'on s'est fait. Un homme, en pareil cas, est, si j'ose m'exprimer ainsi, semblable à un cheval fougueux, qui a pris le mords aux dents, et qui ne s'arrête qu'en se fracassant la tête contre un mur, ou qu'en

s'embourbant dans un marais, de manière à n'en plus sortir.

Le prince de Walldeck me combloit de tant de bontés, et, depuis ma cruelle catastrophe, je me trouvois si heureux chez lui, que je résolus de m'établir, avec ma femme et mes enfans, sur le territoire de ce digne protecteur, sinon pour le reste de nos jours, du moins jusqu'à ce que les affaires de Suède eussent changé de face : mais une nouvelle circonstance, très-inattendue, vint encore troubler ma tranquillité.

L'empereur écrivit au prince de Walldeck, à peu près en ces termes : « L'envoyé de Suède » vient de présenter un mémoire, dans lequel » il expose, que le Gouvernement, informé » que le comte de Hordt s'est retiré en Allemagne et chez le prince de Walldeck, prie » sa majesté impériale de faire arrêter le fugitif, pour le lui livrer. »

En conséquence de cette réquisition, l'empereur annonce au prince qu'il n'a pu refuser de donner les ordres nécessaires à cet effet.

Mon généreux protecteur me communiqua, en riant, cette lettre. Je ne fus pas peu surpris, que la cour impériale, à laquelle je n'avois jamais donné le plus léger sujet de méconten-

tement, et qui pouvoit, au contraire, avoir été instruite par plusieurs de ses généraux, et en particulier par son premier ministre le prince de Kaunitz, de tous les services que j'avois rendus dans l'armée des Alliés, fût capable de se prêter si légèrement à la vengeance ou plutôt à la rage de mes persécuteurs. Mais qu'est-ce que la politique ne fait pas oublier? Qu'est-ce que la raison d'État, bonne ou mauvaise, ne fait pas sacrifier?

La cour de Vienne et celle de Versailles cherchoient, alors, à se concilier toutes les cours de l'Europe. Elles vouloient déclarer la guerre au roi de Prusse : on s'occupoit, en Suède, du même projet. Toutes ces puissances devoient se liguer contre ce prince. Comment, en pareilles circonstances, pouvoit-on compter pour quelque chose un chétif individu, tel que moi! Il falloit bien que mes ennemis fussent écoutés.

Après avoir lu la lettre, avec cette émotion dont il m'eût été bien difficile de me défendre, et que tout autre, en ma place, eût également éprouvée, je dis au prince de Walldeck : « Eh bien, monseigneur, mon sort est entre » vos mains. »

« J'espère, me répondit-il aussitôt, que

» ma façon de penser vous est trop connue,
» pour me croire capable d'une action lâche :
» je perdrois plutôt tout ce que je possède.
» Demeurez tranquille chez moi. Jamais ni
» l'empereur, ni qui que ce soit au monde,
» n'altérera l'amitié que je vous porte, et ne
» me fera manquer à ce que je dois à un
» honnête homme, malheureux et persécuté. »

Je remerciai cet excellent prince de ses bontés : mais je lui déclarai, que je ne consentirois jamais à ce que, par rapport à moi, il nuisît à ses intérêts : il étoit encore, alors, maréchal-général de l'empereur.

Les choses obligeantes qu'il me dit à cette occasion, sont ineffaçables dans mon esprit. Mais, après un combat de générosité qui dura assez long-temps entre nous, je quittai son pays, le cœur pénétré de tant de preuves d'attachement et de bienveillance que j'avois reçues de lui, et ne regrettant guères moins une cour où l'on avoit toujours fait l'impossible, pour me dédommager des persécutions auxquelles j'étois en butte. Je passai en Suisse.

CHAPITRE XXI.

Accueil que je reçois en Suisse. J'y fais connoissance avec M. de Voltaire. Ma femme se rend dans le Holstein. Je vais l'y joindre. Nouvelles qu'elle me donne, de tout ce qui s'est passé en Suède à mon sujet. Voyage de ma femme à Stockholm; et son retour dans le Holstein. Mon occupation continuelle dans le Holstein. Avec quelle curiosité je suis les Evénemens de la Guerre qu'on fait au Roi de Prusse. Mon jugement sur ce Monarque.

Je connoissois en Suisse bien des officiers avec qui j'avois servi en Hollande; et le prince de Walldeck me donna, comme plusieurs autres amis, une multitude de lettres de recommandation. J'y fus donc très-bien accueilli; et l'on s'empressa de m'offrir un asile assuré contre mes ennemis.

Je vécus, en effet, parmi ce bon peuple, non-seulement à l'abri de tout nouvel orage, mais avec tant d'agrément, que je me fusse décidé sans peine à y passer le reste de mes jours. Tout concourt à rendre ce pays de la liberté un séjour délicieux, sur-tout pour des hommes nés dans des Etats qui n'ont

jamais connu que le despotisme ou que l'anarchie.

« C'est dans la Suisse, a dit un illustre écri-
» vain (1), que se sont conservées les idées
» les plus vraies et les plus naturelles de la
» société : on n'y croit point qu'un homme
» doive être sacrifié à un autre homme . . . .
» Là, vous verrez des citoyens qui obéissent
» avec respect et sans terreur à des lois im-
» partiales. Le magistrat sans faste, sans déco-
» ration extérieure, ne paroît point armé de
» ce pouvoir imposant, dont on voit ailleurs
» que les lois ont besoin ; pour soutenir leur
» majesté presque toujours violée : la sim-
» plicité du Gouvernemeut est admirable ; et
» toute la machine est mue par un petit nombre
» de ressorts. »

M. de Voltaire s'y étoit retiré ; et je fis connoissance avec lui. Je le félicitai du choix qu'il avoit fait d'un pareil séjour. Comme il étoit fort curieux, il voulut que je lui contasse l'histoire de mes disgrâces : je ne pus refuser cette satisfaction à cet homme célèbre. Il parut y prendre le plus vif intérêt : il me témoigna beaucoup d'amitié ; et me pria de disposer librement et sans façon de tous les livres de

(1) Mably, de l'Et. de l'Hist.

sa bibliothèque. Elle étoit très-nombreuse et très-bien composée. Les manuscrits, principalement, excitèrent ma curiosité. Mais rien ne fixa plus mon attention, que la correspondance du roi de Prusse avec lui : je la trouvai aussi volumineuse qu'intéressante.

Dans le même temps, je reçus des nouvelles de ma femme : elle m'informa, qu'elle étoit sortie de Suède, excédée de toutes les horreurs qu'elle y avoit vues ; qu'elle avoit laissé nos enfans et nos biens sous la garde de Dieu ; qu'elle étoit dans le Holstein, chez sa sœur ; que son dessein avoit été, après avoir pris quelque repos, de venir me joindre, pour nous occuper ensemble d'un établissement convenable à nos goûts et à nos intérêts : mais que le hasard lui avoit procuré la connoissance d'un officier, au service du Grand-Duc de Russie, duc régnant du Holstein, qui lui avoit fait naître d'autres idées.

Cet officier, qui venoit de Saint-Pétersbourg, pour se rendre à Kiel, où son régiment étoit en garnison, lui avoit assuré, que non-seulement le Grand-Duc avoit souvent parlé des affaires de Suède, mais encore protesté, qu'il recevroit volontiers chez lui tous ceux qui avoient été malheureux à cette occasion.

Elle se détermina, d'après cet avis, à écrire au Grand-Duc, pour implorer sa protection; et elle m'annonça, en conséquence, qu'elle étoit résolue de rester chez sa sœur, jusqu'à ce qu'elle reçût la réponse de son altesse impériale.

Cette réponse ne se fit pas long-temps attendre; et ma femme se hâta de me marquer, que ce prince venoit de lui témoigner combien il étoit sensible aux malheurs qui nous étoient arrivés en Suède; et d'ordonner au Gouvernement de ses pays héréditaires, de m'assurer de sa protection spéciale, de veiller à ma sûreté, de me donner des sentinelles, et de me loger au château.

Elle conclut donc, qu'il falloit profiter des offres gracieuses du Grand-Duc : elle ajouta, qu'elle m'attendoit impatiemment où elle étoit, et que sa sœur me laissoit entièrement libre de choisir ma demeure dans sa maison ou dans le château.

Je n'eus rien de plus pressé que de partir; mais avec le regret le plus sincère de quitter encore mes amis, qui m'avoient comblé de politesses; et comme je courois nuit et jour, dans un équipage assez leste, je ne fus pas long-temps en chemin.

Ma femme étoit, avec sa sœur, à la campagne. Nous y passâmes ensemble quelques semaines; et notre occupation principale étoit de nous conter mutuellement tout ce qui nous étoit arrivé, depuis que nous avions été obligés de nous séparer. Il y avoit, alors, à peu près six mois que je m'étois enfui de Stockholm, où je l'avois laissée. Mon humeur est naturellement enjouée : ma conscience ne me reprochoit rien. L'histoire de mes malheurs (car il ne s'agissoit de rien moins que de perdre la tête) m'amusoit donc bien plus qu'elle ne m'affligeoit.

J'appris d'elle, qu'après mon départ de Stockholm, on avoit envoyé chez moi, pour m'arrêter; et que, ne sachant pas encore si j'étois arrivé en lieu de sûreté, elle avoit fait répondre, d'abord, que je me trouvois à la campagne; mais qu'ensuite, ayant été informée de ma sortie du territoire suédois, elle avoit feint d'ignorer entièrement ce que j'étois devenu.

Ce bruit s'étant répandu, tout fut en mouvement dans Stockholm. On me fit sommer, au son du tambour, de comparoître : on expédia des courriers de tous les côtés : on mit ma tête au prix de mille ducats.

Il y eut même des gens assez malhonnêtes, pour aller solliciter ma femme à demander sa séparation d'avec moi : ils lui disoient effrontément, qu'en quelque lieu de la terre que je me retirasse, je serois arrêté ; et qu'elle ne devoit pas attendre que je périsse ignominieusement sur un échafaud.

Comme elle étoit l'une des plus belles femmes du pays, je ne jurerois pas que plusieurs d'entr'eux ne me souhaitassent une semblable catastrophe, sous l'espoir de réussir, avec moins de difficulté, dans les desseins qu'ils formoient sur elle : elle se contenta de leur répondre par le mépris, et de les éconduire.

Quant à nos biens, ils furent rendus à ma femme ; et elle n'eut pas même besoin de les demander.

Nos deux enfans n'étoient pas à plaindre : la reine avoit daigné prendre ma fille, alors âgée de six ans, et se charger du soin de la faire élever convenablement. Mon frère, de son côté, avoit mon fils chez lui.

C'est ainsi que la Providence veilla sur moi et sur les miens.

Lorsque la saison ne nous permit plus de rester à la campagne, nous entrâmes en ville; et je m'établis chez mon beau-frère. Le gou-

verneur vint lui-même me communiquer les ordres relatifs à moi, que le Grand-Duc lui avoit donnés. Il me demanda, en conséquence, si je ne voulois pas loger au château. Je lui témoignai toute ma reconnoissance pour cette faveur du Grand-Duc : mais j'ajoutai, que je n'avois besoin que de la protection de son altesse impériale, et que j'espérois d'en jouir tranquillement dans la maison de mon beau-frère. Je refusai, de même, la sentinelle qui m'étoit offerte ; et je me bornai à prier M. le gouverneur, de me permettre de recourir à son assistance, dans tous les cas où elleme de viendroit nécessaire.

Enfin, je m'établis d'une façon stable ; et je reçus tant de politesses de ce gouverneur et de la plus grande partie des habitans, que je me déterminai à faire acquisition d'une maison.

Au printemps suivant, ma femme retourna en Suède, pour voir nos enfans et prendre les arrangemens convenables à notre situation actuelle : elle y séjourna peu ; et son retour fut beaucoup plus prompt que je ne l'avois espéré.

Nous continuâmes le même train de vie qu'avant son voyage.

Le Holstein n'est pas un pays où les fêtes, les spectacles, les plaisirs de la société, puis-

sent entraîner à la dissipation; et si l'on en a contracté ailleurs l'habitude, on y trouve bien rarement l'occasion de s'y livrer. Les habitans de ces contrées ne s'occupent guère que de leurs affaires particulières. La lecture des feuilles publiques est presque l'unique ressource des gens oisifs; et j'étois de ce nombre, puisque, n'étant plus dans l'état militaire, et ne possédant dans le Holstein aucune propriété, l'emploi de mon temps et de mes journées étoit tout entier à ma disposition.

Toute mon attention se portoit sur la guerre, que tant de puissances réunies, l'Autriche, la France, la Russie, la Suède, la plupart des Cercles ou Principautés de l'Empire germanique, faisoient alors au roi de Prusse; et j'en suivois les divers événemens avec autant d'intérêt que de curiosité.

Je ne me lassois pas d'admirer ce monarque, attaqué de toutes parts et faisant face à tous ses ennemis; joignant à la science militaire, le courage, la fermeté, et l'activité la plus étonnante; essuyant quelquefois des pertes, mais les réparant bientôt avec avantage; et, d'autres fois, foudroyant, à son tour, ses ennemis, et s'immortalisant par les plus éclatantes victoires.

Je

Je ne voyois qu'avec douleur mes compatriotes, toujours les fidèles alliés de la France, et toujours victimes de la politique ou des erreurs de la cour de Versailles, jouer leur rôle dans cette puissante ligue contre les Etats prussiens, mais ne plus présenter, aux yeux de l'Europe, qu'une bien foible image de cette valeur, brillante et sage tout-à-la-fois, qui avoit jadis illustré leurs ancêtres, et n'avoir constamment, au milieu d'eux et dans leurs conseils, un officier français (1) destiné à les diriger, que pour mieux prouver à tout l'univers, jusqu'à quel point ils étoient asservis à cette puissance.

Je ne m'occupois de ce spectacle, que par une suite naturelle du goût que j'ai toujours eu, depuis mon enfance, pour la profession militaire; et je ne pensois pas, que mon destin alloit m'entraîner de nouveau dans cette carrière, et me mettre à portée de voir de près le grand Frédéric, dont les rares talens et les glorieux exploits avoient, tant de fois et depuis si long-temps, excité mon enthousiasme.

Je ne me suis jamais proposé d'apprécier les motifs de sa conduite politique et mili-

(1) M. de Montalembert.

taire, dans les différentes guerres qu'il a entreprises ou qu'il a été forcé de soutenir : c'est à l'austère morale qu'il appartient de le juger, d'après les principes éternels et immuables de la justice et du droit des gens, qui, sans doute, ne sont pas moins la règle des rois, que des plus simples particuliers.

Je n'ai voulu connoître en lui, que l'homme de génie, qui conçoit et forme de vastes plans, et qui les exécute avec autant de sagesse que de promptitude et d'habileté; qui, en montant sur le trône, ne voit sa monarchie que comme une langue de terre, de plusieurs centaines de lieues dans son étendue, et sans concentration, et qui, par sa prévoyance, la justesse de ses combinaisons, et l'art avec lequel il met à profit les circonstances favorables à ses desseins, parvient à l'élever, pendant son règne, au rang des premiers Etats de notre continent, en raison même de la circonférence de son territoire; qui sait, que la plupart des provinces de son Empire sont peu fertiles par la nature de leur sol et de leur climat; que ses sujets n'ont encore que bien peu d'industrie; que leur commerce se réduit presque à celui d'entrepôt pour la libre circulation de celui du Nord; et qui, par

une foule de moyens d'encouragemens, qu'il emploie, vivifie l'agriculture, introduit de nouveaux arts et métiers de tous les côtés, attire des ouvriers, des négocians de tous les genres, et les fixe par ses bienfaits; qui, enfin, ne trouve dans ses villes et dans les campagnes, qu'une population médiocre, et qui, non-seulement porte son armée à plus de deux cent mille hommes, mais fait encore de cette armée, toujours en activité de service, et parfaitement disciplinée, l'objet le plus constant de l'admiration, et l'épouvantail de l'Europe.

L'administration de ses finances ne lui paroît pas telle qu'il la desire; ou les directeurs et percepteurs de ses droits d'accise n'ont pas assez d'expérience et d'adresse, pour les faire valoir au profit du trésor royal; ou ils se négligent, et peut-être même, prévariquent dans leurs fonctions: il prend des mesures pour remédier à ces inconvéniens, ou pour faire cesser ces abus: il charge un financier français, qui arrive à Berlin, de lui procurer un nombre de ses compatriotes, qui puissent diriger, à l'avenir, les accises, la ferme du tabac, la poste, la société maritime; et bientôt des hommes, également versés dans

ces différentes administrations, viennent former dans ses États des établissemens qui prospèrent et remplissent complètement ses vues d'amélioration.

Ses revenus augmentent progressivement : toutes ses dépenses sont réglées de la manière la plus invariable ; et, par l'économie la plus stricte et la mieux observée, il se fait un trésor immense, auquel celui d'aucun autre prince ne fut peut-être nulle part comparable : il n'est jamais réduit à la nécessité d'emprunter, ni d'anticiper sur ses revenus subséquens : il est toujours en état de tout entreprendre, sans accroître les charges de ses sujets, ou de repousser sur-le-champ toute agression hostile, sans être arrêté par aucun obstacle : l'état même de ce trésor, toujours sous ses yeux, lui donne la certitude de suffire encore à tous les besoins de son royaume, pendant plusieurs années, et quels que puissent être les événemens, toujours incertains, de la guerre.

Son armée entre en campagne, rien ne lui manque : elle a trouvé dans ses magasins tous les objets d'équipement et de provisions qui lui sont nécessaires. Des agens fidèles et d'un mérite reconnu dans chacune des parties de l'administration militaire, suivent cette

armée, pour la pourvoir, toujours à propos, de tout ce dont les circonstances des temps et des lieux pourront lui faire éprouver le besoin, ou que les événemens lui auront fait perdre. Les hôpitaux, placés près d'elle, sont surveillés avec le plus grand soin : de savans médecins, des chirurgiens expérimentés, n'abandonnent jamais les malades et les blessés ; et si ceux du pays ne sont, ni assez nombreux, ni assez habiles, ils ont pour adjoints et coopérateurs des hommes de leur art, qu'on a appelés des pays étrangers, après les informations les plus exactes sur leur capacité.

Des généraux du plus grand talent commandent les différens corps de cette belle armée; et la plupart d'entr'eux se sont formés à l'école du plus grand des maîtres. Si cependant, dans les divers Etats de l'Europe, d'autres s'illustrent par des faits éclatans, il n'est pas de sacrifices que ne fasse le héros de la Prusse, pour les attirer près de lui et les attacher à son service.

C'étoient de semblables détails, dont les feuilles publiques étoient alors remplies, que des voyageurs éclairés et vrais observateurs se plaisoient à nous raconter, et qu'une infinité de relations de tous les pays ne cessoient

de nous confirmer, qui faisoient, tous les jours, le sujet de nos entretiens et l'objet de notre étonnement : ils m'inspiroient le plus vif regret de n'avoir pas tenté d'obtenir du service dans les troupes d'un si grand monarque : je le comparois, dans mes méditations particulières, avec tous les grands capitaines que nous offre l'Histoire ancienne et moderne ; et je ne pouvois, bien souvent, me défendre de le leur préférer, sous bien des rapports.

CHAPITRE XXII.

Pensées de Frédéric, en montant sur le Trône. Proposition qu'il fait à l'Impératrice-Reine, de lui céder la Silésie ; et, sur son refus, il l'envahit. Cette Province lui est cédée par le Traité de Breslaw, et confirmée ensuite par celui de Dresde. Causes et Commencemens de la Guerre de Sept ans.

DEPUIS que Frédéric fut monté sur le trône, toutes ses pensées se portèrent vers l'agrandissement de son royaume ; et son génie actif et infatigable lui fit prendre tous les moyens d'atteindre son but, et saisir toutes les occasions

qui lui paroissoient propres à l'y conduire.

Son premier objet fut la Silésie, l'une des plus belles provinces de la maison d'Autriche, et certainement celle dont la conservation l'intéressoit davantage, non-seulement à cause de ses productions territoriales, de l'industrie de ses habitans, de ses nombreuses et riches manufactures; mais sous le rapport même de sa position topographique; et la mort de l'empereur Charles VI, arrivée le 20 octobre 1740, lui fournit l'occasion la plus favorable au projet qu'il avoit formé de l'envahir, dès qu'il le pourroit.

Marie-Thérèse, en vertu de la pragmatique-sanction, devenoit héritière des vastes États de son père; et quoique Charles VI eût fait ratifier ses dispositions par le plus grand nombre des princes dont elles pouvoient contrarier les vues, et que ses traités avec eux eussent dû prévenir les obstacles; qu'ils s'empresseroient, peut-être, à l'envi, de mettre à leur exécution après sa mort, les oppositions éclatèrent de toutes parts; et l'Europe fut inondée de manifestes. L'Angleterre, la Hollande, la France, se préparèrent également à empêcher Marie-Thérèse de recueillir cette importante et riche succession; et l'on recon-

nut alors, que le prince Eugène avoit eu raison de dire, *que cent mille hommes garantiroient mieux la pragmatique-sanction, que cent mille traités.*

Ce terrible orage, formé contre cette princesse, lui laissoit à peine l'espoir de conserver ses États héréditaires; et néanmoins elle vouloit, à cette même époque, faire monter François I, son mari, sur le trône impérial. « Le génie de Frédéric, dit un auteur célèbre (1), vit d'un coup-d'œil, que le moment étoit venu d'élever la Prusse au rang des puissances du second ordre. Il offrit à Marie-Thérèse de la défendre, si elle lui cédoit la Silésie, et la menaça de la guerre en cas de refus. L'impératrice, dont rien n'ébranloit la fermeté, refusa impolitiquement la proposition. La guerre fut déclarée; et Frédéric entra en Silésie, à la tête de quatre vingt mille hommes.

» Cette première guerre dura dix-huit mois. Frédéric prouva, par le gain de cinq batailles, que l'Europe compteroit un grand homme de plus dans ses sanglantes annales. »

Les États de la province lui prêtèrent hommage à Breslaw; et bientôt, à cette brillante

(1) M. de Ségur, Tabl. Hist. et Polit. de l'Europe.

conquête, ce prince joignit celle de la Moravie. Aussi, pour le détacher de la ligue, qui la poursuit à outrance, elle signe avec lui, le 11 juin 1742, le traité de Breslaw, par lequel elle lui cède la plus grande partie de la Silésie et le comté de Glatz (1).

Cette paix ne fit que suspendre, pour un temps, les projets du roi de Prusse, contre l'impératrice-reine. En 1744, ce prince fait une nouvelle irruption en Bohême, tandis que l'électeur de Saxe, roi de Pologne, conclut à Varsovie un traité d'alliance avec cette princesse; et en 1745, il remporte sur ses armées de si grands avantages à Friedberg et à Prandnitz, qu'il la force de se délivrer encore de lui, en confirmant, par le traité de Dresde, la cession qu'elle lui a déjà faite de la Silésie (2).

(1) Cette paix fut cause, que, les Français abandonnés des Prussiens et ensuite des Saxons, le maréchal de Belle-Isle fut enfermé dans Prague, et que, pour sauver son armée, il se vit bientôt obligé d'évacuer cette place, en ne laissant à M. de Chevert, pour la défendre après sa retraite, que trois mille hommes, dont le tiers étoit malade, ce qui n'empêcha pas ce brave et intrépide officier-général de s'immortaliser par la capitulation la plus glorieuse.

(2) « Il avoit commencé la première guerre, dit » M. de Ségur, par ambition et contre la stricte

En 1756, les torches de la guerre s'allument de toutes parts ; et l'Europe en est de nouveau embrâsée. La France et l'Angleterre s'étoient déclaré la guerre ; et chacune d'elles cherchoit à se faire des alliés parmi les différentes puissances de notre continent.

... Le roi de Prusse étoit, de tous les princes, celui dont les Français et les Anglais desiroient le plus l'alliance. Ses États sont placés de manière qu'ils peuvent avoir la plus grande influence sur les événemens militaires en Alle-

» justice : il la termina avec habileté, mais en abandonnant la France, son alliée, sans l'en prévenir ; et il mit ainsi en pratique, dès qu'il fut monté sur le trône, les principes de Machiavel, qu'il avoit réfutés avant de régner. Les hommes jugent d'après l'événement : le héros fut absous, par la victoire, des torts que lui reprochoit la justice..... Il développa la même activité et le même génie dans la campagne de 1745, et abandonna encore une fois la France, en faisant sa paix séparée à Dresde ; mais la France eut, dans cette guerre, quelques torts qui purent excuser l'abandon de la Prusse. Les Français ne continrent pas le prince Charles, ne firent aucune diversion en Allemagne, et ne combattirent qu'en Flandre. C'est en abandonnant la France, que Frédéric écrivit au maréchal de Belle-Isle : *M. le maréchal, pensez à vous : j'ai gagné ma partie ; et je fais la paix.* »

magne ; et ses talens comme guerrier, ses profondes connoissances comme politique, sa sagesse, son activité, sa fermeté comme roi, lui avoient déjà fait, dans toutes les cours de l'Europe, une si brillante réputation, que celle des deux puissances belligérantes qui réussiroit à l'attacher à sa cause et à ses intérêts, se regardoit comme sûre, pour ainsi dire, des plus grands succès et de la victoire sur sa rivale.

L'Angleterre le fit solliciter vivement par ses ambassadeurs, par tous ses agens, par tous les partisans qu'elle avoit dans les cours, de se déclarer pour elle ; et elle lui promit des subsides qui pussent enflammer sa cupidité.

La France, à son tour, ne négligea rien pour le déterminer en sa faveur ; et elle fit partir pour Berlin M. le duc de Nivernois, l'homme du monde le plus propre à gagner un prince, qui étoit un si juste appréciateur des talens, et qui, sans doute, ne pourroit refuser son estime et son amitié à un ambassadeur d'un mérite aussi reconnu.

M. de Nivernois arrive à sa cour : il est accueilli avec toute la distinction dont il étoit si digne. Mais, soit que les guinées anglaises eussent déjà produit leur effet sur sa majesté

prussienne, soit que ce prince se méfiât ou fût mécontent de la politique, souvent versatile, de la cour de Versailles, soit qu'il fût offensé des propos peu décens, qu'on se permettoit quelquefois, à son sujet, dans Paris, et à la cour même de Louis XV, il finit par annoncer cathégoriquement à M. de Nivernois, qu'il étoit arrivé trop tard, et qu'il venoit de signer un traité d'alliance avec les Anglais (1).

(1) Le roi de Prusse, dans son histoire de la guerre de sept ans, fait de l'ambassade de M. de Nivernois un sujet de plaisanterie. « Louis XV, dit-il, » envoyoit ce seigneur au roi, pour renouveler l'al- » liance de Versailles, dont le terme alloit finir, et » plus encore, pour faire entrer la Prusse dans le » projet que la France méditoit contre l'électorat » d'Hanovre.

» L'argument le plus fort qu'employa le duc de » Nivernois, pour engager le roi dans cette alliance » et dans cette guerre, fut de lui offrir la souveraineté » de l'île de Tabago.

» Il faut savoir, qu'après la guerre de 1740, les » Français avoient donné cette île au comte de Saxe; » et comme les Anglais en parurent très-mécontens, » il fut stipulé, qu'elle demeureroit déserte et ne pour- » roit être cultivée par aucune nation.

» Cette offre étoit trop singulière, pour être reçue. » Le roi tourna la chose en plaisanterie, et pria le » duc de Nivernois de jeter les yeux sur quelqu'un.

C'est alors, ainsi que s'exprime avec autant d'éloquence que de vérité M. de Ségur, que le roi de Prusse *devint l'objet de la vengeance irréfléchie des Français, et de l'alliance de cette puissance avec l'Autriche.*

Celle-ci se lie en même temps avec la cour de Saint-Pétersbourg; et Frédéric, par l'infidélité d'un secrétaire de légation, saxon, est informé, que les cours de Dresde, de Saint-Pétersbourg et de Vienne ont formé le projet d'envahir ses États. Il se hâte de les prévenir, et commence la guerre par des conquêtes.

« Accusé d'agression par tout le monde (1),

» qui fût plus propre que lui à devenir gouverneur de
» *Barataria*. Il déclina, de même, le renouvellement
» d'alliance, et la guerre dont il étoit question; et,
» pour agir avec la plus grande candeur vis-à-vis de
» la France, pour la convaincre de l'innocence des
» nouveaux engagemens qu'il avoit pris avec l'An-
» gleterre, il ne fit point difficulté de montrer, en ori-
» ginal, au duc de Nivernois, le traité qui venoit
» d'être signé à Londres. »

(1) On avoit tort de l'accuser d'agression. Il est bien vrai que l'électeur de Saxe, roi de Pologne, fut le premier attaqué par sa majesté prussienne : mais les engagemens qu'il avoit pris avec les cours de Vienne et de Saint-Pétersbourg, autorisoient certainement Frédéric à prévenir les projets désastreux dont il étoit menacé, et qu'il connoissoit : il en avoit depuis long-

dit encore l'homme d'État que je viens de citer, « l'univers auroit condamné sa témérité, et » l'auroit taxé de perfidie, s'il avoit été vaincu: » il admira sa prévoyance et sa politique, » parce qu'il fut vainqueur.

» Il s'empara d'abord de la Saxe, battit deux » fois les Autrichiens, et fut battu, à son tour,

temps la copie. Entendez-le lui-même sur les motifs qu'il eut d'envahir cet électorat. « Les Saxons faisoient » retentir toute l'Europe de leurs cris: ils répandoient » les bruits les plus injurieux aux Prussiens.... Il » étoit nécessaire de désabuser le public.... Si les » pièces, qui étoient entre ses mains, eussent été pu- » bliées, les Saxons les auroient taxées de pièces sup- » posées et forgées à plaisir; et c'est ce qui obligea » d'avoir recours aux pièces originales, qui se trou- » voient encore dans les archives de Dresde. Le roi » donna des ordres pour qu'on s'en saisît: elles étoient » toutes emballées et prêtes à être envoyées en Po- » logne. La reine, qui en fut informée voulut s'y op- » poser: on eut bien de la peine à lui faire com- » prendre, qu'elle feroit mieux de céder.... et de ne » point se roidir contre une entreprise, qui, quoique » moins mesurée qu'on n'auroit souhaité, étoit ce- » pendant la suite d'une nécessité absolue. » Frédéric fit aussitôt imprimer l'extrait de ces pièces de conviction, sous le titre de *Mémoire raisonné sur les desseins dangereux des cours de Vienne et de Dresde, avec les pièces justificatives.*

» à Kollin, près de Prague, qui lui avoit résisté » plus qu'il ne comptoit (1). »

(1) Le roi nous apprend lui-même, quel fut le déchaînement de la France contre lui, après cette défection et ce traité.

« La nouvelle de cette alliance causa une vive sen» sation à Versailles, dans l'esprit de Louis XV et de » son conseil : peu s'en fallut qu'ils ne dissent, que le » roi de Prusse s'étoit révolté contre la France.

» Examiné par un esprit impartial, le fait étoit dif» férent. L'alliance de la Prusse avec la France alloit » expirer dans deux mois. Le roi, en qualité de sou» verain, étoit autorisé à contracter des liaisons avec » des peuples, qui pouvoient assurer à ses Etats leur » plus grand avantage. Il ne manquoit donc, ni à sa » parole, ni à son honneur, en s'unissant avec le roi » d'Angleterre, sur-tout, dans la vue de maintenir en » paix, par ces nouveaux arrangemens, et ses Etats, et » toute l'Allemagne.

» Mais les Français n'entendirent pas raison. Il ne » s'agissoit, à Versailles, que de la défection du roi de » Prusse, qui abandonnoit perfidement ses anciens al» liés; et la cour se répandit en reproches, qui firent » juger qu'elle ne borneroit pas son ressentiment à de » simples paroles. »

Rien n'est exagéré dans cette exposition. M. le baron de Knyphausen, alors ambassadeur de sa majesté prussienne à la cour de Versailles, disoit, dans une de ses dépêches, que, non-seulement les Français ne lui donnoient plus que le titre modeste de *marquis de Bran-*

Je ne me suis pas proposé d'entrer dans les détails de celles des campagnes de la guerre

bourg, mais que, passant un jour sur le Pont-Neuf de Paris, il avoit entendu chanter un vaudeville, par-tout répété, dans lequel le roi étoit appelé *le Cartouche et le Mandrin du Nord.*

De pareils écarts envers un souverain, quel qu'il puisse être, sont assurément très-condamnables. Mais Frédéric avoit perdu le droit de s'en plaindre; car, dans ses gaietés ou ses momens d'humeur, il se permettoit souvent de lancer les traits les plus vifs, de donner les qualifications les plus offensantes.

Un seul fait va le prouver à ceux qui ne le jugent que sur parole, ou qui ne veulent voir en lui que le sage.

Ce même baron de Knyphausen, de retour de France, et dinant à Leypsick, chez sa majesté, crut devoir ne pas lui laisser ignorer, que ses épigrammes sur plusieurs grands personnages étoient connues, et que leur animosité contre les Prussiens et leur monarque n'avoit peut-être pas de plus forts motifs.

Le roi ne lui fit, là-dessus, aucune réponse; et à la fin du repas : *Avouez*, lui dit-il d'un ton goguenard, et en présence de beaucoup d'officiers-généraux, *avouez, mon cher Knyphausen, que je suis bien à plaindre d'avoir affaire aux trois plus fameuses c...ns de l'Europe, Marie-Thérèse, Elisabeth, et la Pompadour : vous voyez, que j'ai là bien de la besogne.*

Cette anecdote est caractéristique. Je la tiens du baron de Knyphausen lui-même, qui me l'a contée plus d'une fois.

de

de sept ans, que je n'ai point suivies; et le roi de Prusse lui-même en a écrit l'histoire, qui est aujourd'hui entre les mains de tout le monde, et qu'on ne se lasse point d'admirer.

Je me borne à observer ici, que, malgré la persévérance et l'obstination de l'Autriche, à souffler les feux de la haine et de la vengeance contre lui dans toutes les cours, et à lui faire, par-tout, des ennemis implacables; malgré le ressentiment de l'impératrice de Russie, Elisabeth, à laquelle on avoit persuadé, que ce monarque avoit tramé une révolution pour la faire descendre du trône; malgré, enfin, toutes les intrigues de la cour de Versailles, qui ne pouvoit lui pardonner sa défection, et le traité qu'il venoit de conclure avec l'Angleterre; *son génie*, selon l'expression de M. de Ségur, *résista à cette masse imposante d'adversaires, et sa fortune trompa tous les calculs de la politique.*

« Tout sembloit rendre sa perte inévitable.
» Il étoit mis au ban de l'Empire; quarante
» mille Français, joints à l'armée du Cercle,
» s'avançoient en Saxe, pour faire exécuter
» ce décret; et Frédéric, avec l'habileté, l'au-
» dace et l'activité de César, triompha de ses

ennemis. » Il est quelquefois battu : il finit toujours par sortir de tous ses dangers avec plus de gloire.

CHAPITRE XXIII.

Le Roi de Prusse me fait offrir d'entrer à son Service. Je me rends auprès de lui. Je pars pour Breslaw. Siége de Schweidnitz. Je reçois ordre d'aller avec mon Régiment dans la Poméranie Suédoise. Approche de l'Armée Russe.

Le roi de Prusse, après la glorieuse campagne de 1757, profita de l'hiver, pour réparer les pertes de son armée, et fit de nouvelles levées (1).

(1) La conscription militaire, chez les Prussiens, est d'une rigueur excessive. Tout enfant mâle, doué des qualités physiques et morales qu'exige le métier des armes, est destiné à être soldat, à porter le mousquet toute sa vie, s'il n'est pas noble, ou né dans l'une des trois ou quatre villes privilégiées qui n'ont pas été soumises à la conscription.

Tous les régimens de l'armée ont leur arrondissement pour se recruter ; et dans ce pays, où l'ordre règne toujours, chaque corps militaire est toujours au complet. Ainsi, tous les ans, à une époque fixe, et plus souvent s'il est nécessaire, ils envoient chacun un major ou un capitaine, dans les petites villes et les cam-

Il sut de plusieurs officiers, anglais et hollandais, engagés à son service comme vo-

pagnes qui leur sont invariablement affectées. Les jeunes gens se rassemblent, dès l'arrivée de l'officier chargé du recrutement; et ceux d'entr'eux qui fixent le choix de cet officier, endossent aussitôt l'uniforme du régiment auquel ils appartiennent.

Mais comme la Prusse n'a pas une population bien considérable, elle a constamment, dans le Mecklenbourg, dans le pays de Neufchâtel, et ailleurs, des recruteurs adroits, qui, par enlèvement, par séduction, ou à prix convenu, procurent aux différens régimens de l'armée le nombre d'hommes qui peuvent leur manquer.

Les enlèvemens étoient autrefois très-fréquens; ils sont devenus aujourd'hui très-rares. Autrefois encore, les déserteurs de chez les puissances voisines leur arrivoient en très-grand nombre; ils n'en reçoivent que bien peu, depuis la révolution française. Mais, en temps de guerre, ils trouvent dans leurs prisonniers leur plus grande et plus sûre ressource; et quand ils ne parviennent pas par la persuasion à leur faire prendre des engagemens, ils savent employer plus d'un moyen pour les y contraindre.

Je porte le nombre des soldats de leur armée, autres que les nationaux, et qu'ils se procurent indifféremment de tous les pays, au moins à un cinquième. Dans la garnison seule de Berlin, qui est de trente à trente-six mille hommes, les Français seuls, il y a vingt ans, en comprenoient le quart.

lontaires, qu'un de leurs anciens camarades, pendant les campagnes de Flandre, qui alors s'étoit fait quelque réputation, existoit dans un petit coin de l'Allemagne : il me fit offrir par son ministre, à Hambourg, d'entrer à son service.

J'acceptai, sans balancer, une proposition aussi honorable, et qui s'accordoit si bien avec mes inclinations; et je me rendis auprès de sa majesté, qui, pendant l'hiver, avoit établi son quartier-général dans un couvent de Silésie, sur les frontières de la Bohême.

Elle me donna un régiment franc, de deux bataillons; et, ce jour-là même, elle me fit l'honneur de m'inviter à dîner.

Je ne connoissois encore ce prince, que par la renommée; et je ne fus pas peu satisfait de pouvoir le considérer de près, et dans la simplicité de sa vie privée (1).

(1) Les voyageurs, qui avoient visité les principaux Etats, et vu le faste qui règne dans la plupart des cours, s'étonnoient, en voyant à Potzdam, à Sans-Souci et à Berlin même, avec quelle simplicité le roi vivoit dans ses palais. Deux factionnaires en gardoient toujours la porte; et quand on se rendoit auprès de lui, on traversoit souvent ses appartemens, sans y rencontrer personne : à peine trouvoit-on dans les anti-chambres un hussard de service, et un valet-de-chambre.

Il me fit mille questions, tantôt sur les affaires de Suède, et tantôt sur des sujets militaires.

Frédéric est, peut être, de tous les monarques des derniers siècles, celui dont on se plaît davantage à faire l'éloge. Toutes les nations de l'Europe et de l'univers célèbrent, à l'envi, ses vertus éminentes comme souverain, et ses actions brillantes comme héros : mais, à mon avis, rien n'est plus digne de fixer l'attention publique et l'admiration de la postérité, que la conduite qu'il a montrée, durant tout son règne, dans sa vie privée, et de laquelle jamais rien ne l'a fait s'écarter. En montant sur le trône, il paroît s'être prescrit à lui-même, et les occupations d'administration et d'Etat qu'il suivroit invariablement, et les distractions auxquelles il se permettroit de se livrer momentanément, pour mieux soutenir ou pour s'alléger le poids des affaires, et la distribution qu'il feroit de toutes les heures et de tous les instans même de ses journées. Il n'eut jamais de cour. La reine seule recevoit la noblesse, les ministres des cours étrangères, et les voyageurs de distinction, qu'on lui présentoit. On n'étoit admis chez le roi, qu'en lui écrivant pour le lui demander, ou que par invitation de sa part. Il donnoit quelquefois des repas ; mais c'étoit toujours aux mêmes époques et dans des circonstances extraordinaires. Il se levoit et se couchoit, tous les jours et dans les différentes saisons de l'année, à une heure fixe ; de sorte que son travail et son sommeil étoient constamment d'une égale durée, à moins que

Ce ne sera jamais de ce grand monarque, qu'on pourra dire avec vérité, qu'il a fait consister sa grandeur dans le faste et l'orgueil du rang suprême.

quelque accident imprévu ne contrariât la règle qu'il s'étoit imposée à ce sujet, et ses habitudes. Les heures de ses repas de chaque jour n'étoient pas moins invariables : il n'en employoit qu'une à son diner : rarement il soupoit ; et si, le soir, il se mettoit à table, c'étoit pour faire la conversation avec le très-petit nombre de personnes qu'il avoit appelées auprès de lui ou invitées. Tous les matins, dès son lever, on venoit placer sur son bureau, les lettres reçues la veille. Les secrétaires du cabinet en faisoient l'ouverture, en sa présence : ou il les lisoit lui-même ; ou les secrétaires lui rendoient compte de ce qu'elles contenoient. Il leur disoit ce qu'il falloit répondre. Il renvoyoit à ses ministres celles qui devoient leur être communuiquées, soit pour avoir des renseignemens de leur part, soit pour connoître leur opinion ou leur jugement sur les objets de leur compétence. Il faisoit mettre de côté toutes celles de ces lettres auxquelles il ne vouloit faire aucune réponse. Il consacroit ensuite quelques heures, soit à la composition de ses ouvrages, soit à la lecture de ceux de nos écrivains qui l'intéressoient davantage et dont il faisoit le plus de cas, sur-tout en littérature, en morale, en politique, et sous les divers rapports de l'art militaire. De courtes promenades dans ses jardins, quand le beau temps lui permettoit d'en faire, terminoient ses occupations littéraires ou administratives de la matinée ;

Il n'avait à son quartier-général, que quelques aides-de-camp et quelques domestiques. Sa table n'était que de huit couverts et six plats.

et c'est alors et jusqu'à l'heure de son diner, qu'il causoit avec les généraux et autres personnes invitées à son diner ; qu'il recevoit des présentations ; qu'il entendoit les rapports dont ses ministres étoient chargés. Au sortir de table, il continuoit de s'entretenir familièrement avec ses convives, en passant alternativement de l'un à l'autre ; et dans ces momens de liberté et de gaîté, il se livroit à toutes les saillies de son imagination, et s'amusoit de tous les genres de ridicules qu'il avoit observés, ou dont on lui avoit donné connoissance. Vers le soir, ses secrétaires lui apportoient les lettres qu'ils avoient eu ordre de faire : il en lisoit quelques-unes, s'il en avoit le temps, pour s'assurer par lui-même si elles étoient écrites comme il le désiroit ; et lorsqu'il les avoit toutes signées, les secrétaires les remportoient chez eux, pour les expédier. La soirée étoit toujours pour lui la partie de la journée la plus agréable. A Potzdam et à Sans-Souci, son concert commençoit vers sept heures et finissoit à huit : à Berlin, pendant le carnaval, il alloit à la représentation du grand opéra italien ; et les autres jours, où ce spectacle n'avoit pas lieu, il s'entretenoit avec quelques hommes de lettres, qu'il avoit mandés, ou avec la personne qu'il avoit attachée à son service pour cette destination. Il se couchoit à neuf heures précises, pour dormir jusqu'à quatre ou cinq heures du lendemain matin ; et ce qu'il y a de très-

Je trouvai sa conversation instructive et sans affectation (1) ; et ce qui me frappa le plus, c'est que, malgré cette quantité de batailles gagnées et d'événemens glorieux qui ont illustré son règne, il conservoit la modération la plus rare, et ne se montroit jamais occupé de ses propres actions. . . . .

singulier, c'est que malgré ses affaires et la foule d'idées qui rouloient dans sa tête, il avoit toujours le sommeil à son commandement.

(1) Frédéric avoit l'esprit si vif, si actif, qu'il ne pouvoit presque jamais se livrer au repos, et moins encore à l'oisiveté; et dans les momens que lui laissoient les affaires publiques, il aimoit à s'entretenir avec ceux qu'il avoit attachés à son service dans cette vue, ou dont il avoit fait choix pour venir quelquefois auprès de lui remplir le vide de ses journées. Ces derniers étoient, pour la plupart, des hommes de lettres, membres de son académie des sciences et belles-lettres, qui, comme littérateurs principalement, s'étoient fait quelque réputation. Ce n'est pas qu'il n'eût de l'estime et des attentions pour les savans, les grands érudits; mais la littérature ayant toujours été l'objet de ses études, il étoit naturel, qu'il donnât la préférence à ceux d'entre les gens de lettres qui avoient suivi cette carrière, et avec lesquels, conséquemment, il pouvoit discourir plus à son aise. On étoit si bien accoutumé à le voir s'entourer de gens d'un certain mérite, qu'on ne voyoit pas quelquefois, sans étonnement, des hommes dénués d'esprit et

Je me souviens, qu'à la fin du dîner, il me parla de la bataille de Leuthen. Mon attention redoubla; et je fus curieux de l'entendre s'expliquer lui-même à ce sujet. Il ne s'étendit sur la marche et les divers mouvemens de son armée, que pour faire l'éloge de l'habileté de ses généraux; et cependant ce n'était qu'à ses talens, à son courage, à sa fermeté, qu'étoient dus les succès de cette grande entreprise.

de connoissances, auprès d'un si grand prince, et partageant l'honneur de ses entretiens. *Ces hommes-là*, dit plaisamment un jour le chevalier Mitchell, *sont des mouchoirs sales, dans lesquels sa majesté crache son esprit*. La chaleur, la volubilité de son imagination étoient telles, qu'elles ne lui permettoient pas de s'appesantir sur aucun objet, de rien discuter en détail; il passoit d'un sujet à l'autre; et quelquefois, dans le moment même où l'on se préparoit à lui répondre ou à produire ses propres pensées. Sa conversation étoit beaucoup moins en raisonnemens qu'en saillies; et c'est en quoi il différoit essentiellement du prince Henri, son frère, qui, moins vif que lui, mettoit habituellement de l'ordre et une certaine suite dans ses discours, mais sans pédanterie. Il étoit d'autant plus pénible de s'entretenir avec le roi, qu'on ne pouvoit jamais, sans courir le risque de lui déplaire, sortir du cercle qu'il vous traçoit lui-même. Ne voulant jamais être pris au dépourvu, il se hâtoit d'amener l'objet de la discussion; et si, par inat-

Il me fit expédier mon brevet ; et je partis pour Breslaw, où je rassemblai tous mes officiers. Nous enrôlâmes, de gré ou de force, beaucoup de prisonniers autrichiens : il y en avoit assez, pour en former vingt régimens.

J'attendis dans cette ville, les ordres qui concernoient ma destination.

La campagne s'ouvrit par le siége de Schweidnitz, dont les Autrichiens étoient maîtres depuis six mois : il étoit question de reprendre

tention, on s'avisoit de lui parler de quelque ouvrage ou de quelque écrivain, qu'il n'eût pas auparavant indiqué, ou il se taisoit tout d'un coup, ou il repoussoit durement et avec vivacité le jugement qu'on s'étoit permis d'en porter. On a eu tort de dire que ce prince étoit très-savant, et en état de discuter, avec autant de profondeur que de clarté, toutes sortes de matières scientifiques. Son génie, sans doute, le rendoit propre à tout; et si, au lieu d'être placé sur le trône, il n'eût été qu'un simple particulier, il eût pu acquérir, en tout genre, les plus vastes connoissances : mais les affaires de son royaume, et toutes les distractions qui en sont les suites inévitables, absorboient presque tout son temps. Il borna constamment ses lectures à quelques auteurs français; et ce qu'il apprit, hors de ce petit cercle, il le dut beaucoup moins à ses études de cabinet, qu'à la conversation des hommes illustres dont il eut soin de s'entourer, comme prince royal et comme monarque.

cette malheureuse ville, qui, pendant cette guerre, fut successivement exposée à quatre différens siéges.

Comme je n'avois pas à Breslaw d'occupation bien essentielle, je laissai à mes officiers le soin d'exercer mon régiment; et je me rendis au siége, pour voir comment on s'y prendroit. Mais je ne fus pas long-temps à m'apercevoir, que ce n'est pas à assiéger les places, que brille le militaire prussien; et qu'en ce genre il a encore beaucoup à apprendre à l'école des Français.

La ville néanmoins se rendit: le commandant capitula, et sortit, vingt-quatre heures après, avec sa garnison, qui fut prisonnière de guerre.

Le roi marcha en Moravie, où sa première opération fut le siége d'Olmutz.

Je reçus, en même temps, ordre de partir pour Stettin. Mon régiment, qui n'étoit composé que de prisonniers autrichiens, avoit besoin d'être armé et habillé; et c'est de ce soin que je devois m'occuper, en y arrivant. Après quoi, mes ordres étoient d'aller joindre l'armée du général, comte de Dohna, qui étoit encore cantonnée dans la Poméranie suédoise, près de Stralsund.

Ce général avoit établi son quartier à Greifswalde. Je fus le voir, et lui annoncer l'arrivée de mon régiment à Stettin. Il me reçut très-poliment, et me retint deux jours auprès de lui.

J'eus alors l'occasion de satisfaire la curiosité que j'avois, de savoir en détail comment les Suédois, et M. de Montalembert lui-même, s'étoient laissés enfermer dans Stralsund et l'île de Rugen. Je jugeai, d'après leurs dispositions, qu'ils avoient été trop heureux, que le comte de Dohna fût obligé de se retirer, à l'approche de l'armée russe, qui s'avançoit à grands pas, sous les ordres du général comte de Fermor.

Cette armée avoit été en Prusse, l'année précédente : elle étoit alors commandée par le maréchal Apraxin, et forte de cent mille hommes. Mais, chose inconcevable! après avoir gagné sur les Prussiens, commandés par le maréchal de Léhwald, la bataille de Jagersdorff, elle avoit précipitamment évacué la Prusse.

Il courut divers bruits sur cette retraite. Les uns prétendirent, que le grand-chancelier, comte de Bestuchef (1), de concert avec

(1) Le général de Manstein, dans ses Mémoires sur

le maréchal d'Apraxin, l'avoit ordonnée, à l'insu de l'impératrice Elisabeth, alors régnante, qui étoit l'ennemie la plus implacable du roi de Prusse. D'autres crurent, qu'on n'en devoit chercher la cause, que dans les

la Russie, point M. le comte de Bestuchef comme un homme qui ne manquoit pas de discernement, et qui connoissoit parfaitement les affaires d'administration, mais comme ayant toujours été d'un caractère altier, avare, débauché, faux, perfide, vindicatif et implacable envers ceux qui avoient blessé son orgueil ou nui à ses intérêts. Il gouverna despotiquement la Russie pendant onze ans. L'impératrice Elisabeth, qui étoit naturellement très-paresseuse, se reposoit entièrement sur sa capacité; et quoique les nombreux ennemis de ce ministre le noircissent souvent auprès d'elle, ils ne pouvoient la déterminer à le remplacer par un autre. La maison de Brandebourg n'eut pas d'ennemi plus déclaré. Ce fut lui qui contribua le plus à la conclusion du traité d'alliance entre les cours de Vienne et de Saint-Pétersbourg, et qui fut le principal moteur de la guerre contre le roi de Prusse. Mais pendant cette guerre, s'étant aperçu que le grand-duc, depuis, Pierre III, ne l'aimoit pas, et qu'il étoit enthousiaste de Frédéric, il forma le projet de l'exclure de la succession, pour placer sur le trône impérial Paul Petrowitsch son fils, sous la tutelle de sa mère. Il voulut, pour l'exécuter, se servir de l'armée qui étoit en Prusse, sous les ordres du maréchal Apraxin. L'im-

intrigues de la cour d'Angleterre, qui, comme alliée de celle de Prusse, avoit amené les choses à ce point.

Quoi qu'il en soit, les deux ambassadeurs d'Autriche et de France se plaignirent si énergiquement, que Bestuchef et Apraxin furent disgrâciés et exilés. Le dernier mourut, d'un coup d'apoplexie, à moitié chemin, en se rendant à Saint-Pétersbourg.

pératrice Elisabeth étoit alors malade; et on la regardoit comme perdue; mais sa santé s'étant rétablie, elle s'informa de l'état de l'armée du maréchal Apraxin. On lui apprit, qu'elle avoit repris le chemin de la Russie, et que son général avoit été forcé d'obéir aux ordres de M. de Bestuchef. Sur ces faits, déférés à Elisabeth par M. de Brockdorf, son chambellan, le grand-chancelier fut arrêté, et démis de ses emplois, au mois de février 1758. L'année suivante, on l'exila à Goretowo, petit bourg à cent vingt verstes de Moskow; et dans la sentence qui le condamna, il fut qualifié de fourbe, de traître, de scélérat vieilli dans le crime. Il resta dans son exil, jusqu'à l'avènement de Catherine II au trône. Cette princesse le rappela, le 3 juillet 1762, et lui rendit tous ses honneurs. Il est mort le 10 avril 1766.

Fin du Premier Volume.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Premier Volume.

Préface. page 1

CHAPITRE PREMIER.

De quelle Famille je sors, et quel fut mon Père. Ses premières Campagnes en France. Charles XI régnoit alors en Suède. Evénemens du règne de ce Prince. Après sa mort, son Successeur rappelle mon Père dans sa Patrie. Charles XII monte sur le trône ; et trois Puissances se liguent contre ce jeune Roi et lui déclarent la guerre. Ses préparatifs, avant de sortir de ses Etats. Il marche contre le Danemarck. 15

CHAPITRE II.

Expéditions brillantes de Charles XII. Réduction des Danois. Paix de Trawendahl. Défaite du Czar devant Narva. Vive poursuite du Roi Auguste. Paix de 1706. Stanislas Leczinski, reconnu Roi de Pologne. Tous les ennemis de Charles XII s'empressent de lui offrir la Paix. Il la refuse. Son Caractère. La forme du Gouvernement, changée en Suède à la mort de Charles XII. Principales dispositions de la nouvelle Constitution. Ulrique Eléonore appelée à la Succession de son Frère. Elle règne environ un an, et se

démet de la royauté, en faveur du Prince de Hesse-Cassel, son Epoux. page 28

CHAPITRE III.

Campagnes que mon Père avoit faites sous Charles XII. Son avancement. Sa conduite. Il se marie. Son caractère. Soins qu'il prend de notre éducation. Etourderies de ma jeunesse. Je passe dans un Régiment de Province: Belle Institution en faveur du Militaire. Mon Voyage à Stockholm pendant la Diète de 1738. Intrigues des Puissances Etrangères. Partis des Chapeaux, des Bonnets et des Bonnets de Chasse. Vues particulières de chacun des trois. Les Chapeaux l'emportent sur les autres; et l'ancien Système est abandonné. 46

CHAPITRE IV.

Mort de l'Empereur Charles VI. Intrigues de la Cour de Versailles en Suède, à cette occasion. Disgrâces de mon Père et son éloignement de Stockholm. Guerre décidée contre la Russie. Mort de l'Impératrice Anne Iwanowna. Nouvelles intrigues de la France. Guerre de 1741. Préparatifs de la Suède contre la Russie. Inconséquence de ses Résolutions. 56

CHAPITRE V.

Lœwenaupt est nommé Général en chef de l'Armée de Finlande. Conduite du Général de Buddenbrock

pour

pour déclarer la Guerre à la Russie. Le Maréchal de Lascy marche contre nous. Bataille de Willemanstrand. Quartiers d'hiver pris après cette Bataille, et Cantonnemens assignés aux deux Armées Russe et Suédoise. Découragement, Maladies et Pertes de la nôtre. Page 68

CHAPITRE VI.

L'Armée Suédoise se dispose bientôt à marcher de nouveau contre les Russes. La Princesse Elisabeth monte sur le Trône Impérial. Suspension d'Armes. Négociations de Paix. Annonce faite aux Suédois de la part du Maréchal de Lascy. Résolution précipitée de nos Chefs. Les Négociations pour la Paix continuent. Nouvelle Campagne en Finlande. Combien le Théâtre de la Guerre nous étoit favorable. Prise de Friedrichshamm par les Russes. 82

CHAPITRE VII.

Les Suédois vont camper près d'Hellsingfors. Mauvaises dispositions prises par nos Généraux. Quelles en sont les suites. Crosnaschock, Brigadier des Cosaques, tué, et son cadavre reclamé et emporté par les Russes. Caractere féroce de cet Officier-Général. Capitulation offerte aux Suédois. Négociations à ce sujet. Honteuses Conditions imposées par le Vain-

queur et acceptées par l'Armée Suédoise. Les Suédois exécutent leur Capitulation. Page 95

CHAPITRE VIII.

Mon départ de Finlande pour Stockholm. Diète extraordinairement assemblée, à l'occasion des Evénemens de Finlande. Punition des Chefs de notre Armée. On songe à donner un Successeur à Frédéric I; et l'on jette les yeux sur le Prince de Holstein-Goltorpt, qui refuse d'accepter la Couronne. A la Paix d'Abo, les Russes font nommer Adolphe-Frédéric de Holstein. Préparatifs de Guerre pendant les Négociations. Insurrection des Dalécarliens. Comment elle finit. 109

CHAPITRE IX.

Paix conclue à Abo, et à quelles conditions. Le Prince de Holstein appelé au trône de Suède. Négociations et Préparatifs de Guerre, dans le cas d'une Rupture avec le Danemarok. Mon Père meurt. Le Comte Dohna me fait son Aide-de-Camp. La Princesse Ulrique de Prusse épouse le Duc de Holstein, Adolphe-Frédéric. Je pars pour aller prendre du Service, soit dans l'Armée Française, soit dans celle d'Angleterre. 123

CHAPITRE X.

Mon passage par Hambourg et mon arrivée à la Haye. Le Commandement de l'Armée Batave, confié au Prince de Walldeck. Je sers comme Volontaire dans son Armée. Arrivée du Duc de Cumberland, Général en Chef de l'Armée des Alliés. On se met en Campagne. Tournay assiégé par le Maréchal de Saxe. Bataille de Fontenoi. La petite Guerre recommence. Je suis M. Cornabé, allant reconnoître les dispositions de l'Armée Française. Nous marchons jusqu'à Bruxelles. Notre Camp jugé inattaquable par le Maréchal de Saxe. Nouvelles avantageuses que reçoit le Duc de Cumberland et qui sont célébrées par des Fêtes. Page 236

CHAPITRE XI.

La petite Guerre recommence. Nouvelles Levées de Troupes. On me donne une Compagnie Franche à commander; et bientôt quelques autres sont mises sous mes ordres. Poste qui m'est assigné. Escarmouches fréquentes. Aventure singulière entre un Détachement ennemi et celui que je commande. Contributions levées par le Maréchal de Saxe sur les Habitans des Pays-Bas. Nous usons de représailles, et je reçois ordre d'aller faire une course en France. Les deux Armées prennent leur Quartier d'hiver. Amusemens dans Bruxelles. Expédition dont je suis chargé par le Prince de Walldeck. 260

CHAPITRE XII.

Garnison établie à Nivelle par l'Armée des Alliés. J'y suis placé avec mon Corps. Notice sur cette Ville et son Abbaye de Chanoinesses. Amusemens que nous trouvons dans ce Chapitre. Je deviens amoureux d'une jeune dame. Quel tour elle me joue. Mon Voyage à Bruxelles. Mon retour. Sommation de nous rendre. Refus. Assaut sans succès. Le Maréchal de Saxe investit Bruxelles, et rappelle auprès de lui M. d'Armentières. Avec quelle habileté fut conduite cette hardie Entreprise. Le Prince de Walldeck passe de la Haye à Malines, et veut aller attaquer les Assiégeans. Nivelle est abandonnée. Page 1[illegible]

CHAPITRE XIII.

Nous nous arrêtons un jour à Namur avec nos Troupes. Accueil que nous fait le Gouverneur de la Place. Arrivée d'un Régiment de la Garnison de Bruxelles, qui nous apprend que la Ville est investie par le Maréchal de Saxe. Capitulation de la Place. Le Comte de Kaunitz, Ministre de l'Empereur à Bruxelles, retourne à Vienne. Trait de générosité du Maréchal de Saxe envers le Prince de Walldeck. Arrangemens pris par les Armées, après la Capitulation de Bruxelles. Expédition pour la Ville de Willworden, dont je suis chargé. Arrivée d'un Corps d'Autrichiens. Le Maréchal de Bathiani

prend le Commandement de l'Armée des Alliés. Anvers se rend au Maréchal de Saxe. Le Prince Charles de Lorraine nous amène un nouveau Corps de dix mille hommes. Les Français se rendent maîtres de Charleroy. Ils attaquent le Général Tripps. Ma conduite dans cette Action, et mes Blessures. Retour de ceux de nos Officiers, qui avoient été faits Prisonniers. Page 181

CHAPITRE XIV.

Nous abandonnons Namur. Le Maréchal de Sax l'assiége. La petite Guerre recommence. Le gi- ment Royal-Croate, impitoyablement m sacr Escarmouches fréquentes. Troupe de Cor liens fort pelée de Liège dans notre Camp. Eto dérie nnois- d'un jeune Officier hongrois; d' une Esterhazi. sance de l'ennemi. Caractère Comt taille de Ro- Nous allons camper pr e Liège mon ami. Con- coux. Mort d'un Che d'escadro isons notre retraite. duite du Prince Carles. Nous Campagne des Au- Suite de la B aille de Rocc ences pour la Paix, qui trichiens n Italie. Conf re les Puissances belligé- ent li à la Haye, e rantes. Je fais un Voyage en Hollande. J'y rencontre J.-J. Rousseau. Anedotes qui le concernent. Ar- rangemens pris à l'Haye pour la prochaine Cam- pagne. Avancemens qui se font dans notre Armée. Aventures d'un Abbé, qui entre dans le militaire. 205

CHAPITRE XV.

L'Armée Allié se rassemble à Bréda. Celle des Français se prépare à entrer dans la Flandre-Hollandaise. Le Prince d'Orange, proclamé Stathouder par la province de Zélande. Partis qui divisent la République. Premiers soins du Prince d'Orange. Continuation des progrès de l'Armée Française. Nous allons occuper le Camp de Lawfeld. Je vais reconnoître le Camp du Comte de Saint-Germain. Le Prince de Walldeck propose de l'attaquer. Le Duc de Cumberland est de son avis. Le Maréchal de …*thiani s'y oppose. Nous sommes attaqués et battus par* … *Armée Française. Nous nous retirons derrière Maëstr*… *Feintes de l'Ennemi. Je suis chargé de* … *fendre u*… *Fort détaché. Berg-op-Zoom investi.* … *Génér*… *commande. Le Prince de Walldeck* … *itte l'Arm*… *Motifs de sa conduite. Il écrit au Stat*… *der. Répon*… *qu'il en reçoit. Autres lettres qu'il expé*… *au Prince* … *Orange et aux Etats-Généraux.*

Page 228

CHAPITRE XVI.

Regrets de l'Armée Alliée s… *la retraite du Prince de Walldeck. Berg-op-Zoom* …*ris par les Français. A quoi doit être attribuée la p*…*se de cette Forteresse. Conduite du Général qui en* …*oit le Commandant. Le Prince d'Orange arrive de l*… *Haye. Avancemens*

qui ont lieu dans l'Armée. J'y suis compris. Je suspends l'exécution du parti que j'avois pris de quitter l'Armée. Lettres de France, que nous interceptons et qui nous égaient un peu vers la fin de la Campagne. Autre aventure d'un autre genre. Page 251

CHAPITRE XVII.

Je pars pour la Haye, où le Prince d'Orange me charge d'aller lever en Suède, quatre régimens d'infanterie, et d'engager quelques Officiers de ma Nation. Je me rends à Stockholm. Le Roi, Frédéric I, me promet de favoriser ma Négociatio[n] Marche de trente mille Russes, qui vienne[nt] au secours des Alliés. Faveurs dont m'honore [Sa] Majesté Suédoise. 261

CHAPITRE [X]VIII.

Mon retour en Holland[e. D]ispositions des [d]eux Armées, et leurs amusem[ens] pendant l'Armisti[ce.] Visites respectives de[s O]fficiers. Détails de la prise de Berg-op-Zoom [q]ue nous apprenons du Général français, qui en [a] le Commandement. Paix d'Aix-la-Chapelle. Je retourne dans le Holstein auprès de ma femme; et de là, je passe en Suède avec elle. Nous nous établissons à la campagne. M[e]s am[is m]'arrachent à ma retraite. Diète de 1756. Ses premières démarches envers le Roi et la Reine. Les États veulent faire la visite des Diamans de la Reine. Leur motif secret. Adresse de leur part à Sa Majesté. Réponses du Roi

et de la Reine à ce sujet. Affaire du Sous-Gouverneur et du Précepteur du Prince royal. Celle de l'Estampille. Page 269

CHAPITRE XIX.

Dispositions de tous les partis, qui divisent la Suède pendant cette Diète. Pourquoi je me jette du côté de la Cour. Projet que nous formons. La Populace s'ameute trop tôt. Le roi refuse de se montrer. On arrête plusieurs persónnes de notre parti, et, entre autres le baron de Horn, Maréchal de la Cour. Tribunal chargé d'instruire le Procès des coupables et de les juger. On leur fait subir à tous la Question. Combien ce Supplice est horrible en Suède. Principal chef d'accusation contre M. le Comte de Brahe. Condamnation des Principaux Conjurés, et leur exécution. Mon évasion de la Suède, et mes Aventures jusqu'à ma sortie de son Territoire. 287

CHAPITRE XX.

J'arrive en Dannemarck. Nouvelles qu'on me donne de ce qui se passe en Suède depuis mon départ. Je pars pour Hambourg. Je vais me réfugier chez le Prince de Walldeck. Sa conduite envers moi. Je le quitte, et je passe en Suisse. 303

CHAPITRE XXI.

Accueil que je reçois en Suisse. J'y fais connoissance avec M. de Voltaire. Ma femme se rend dans le Holstein. Je vais l'y joindre. Nouvelles qu'elle me

donne de tout ce qui s'est passé en Suède à mon sujet. Voyage de ma femme à Stockholm, et son retour dans le Holstein. Mon occupation continuelle dans le Holstein. Avec quelle curiosité je suis les Événemens de la guerre qu'on fait au Roi de Prusse. Mon jugement sur ce Monarque. Page 313

CHAPITRE XXII.

Pensées de Frédéric, en montant sur le Trône. Proposition qu'il fait à l'Impératrice-Reine, de lui céder la Silésie ; et, sur son refus, il l'envahit. Cette Province lui est cédée par le Traité de Breslaw, et confirmée ensuite par celui de Dresde. Causes et Commencemens de la Guerre de Sept ans. 326

CHAPITRE XXIII.

Le Roi de Prusse me fait offrir d'entrer à son Service. Je me rends auprès de lui. Je pars pour Breslaw. Siége de Schweidnitz. Je reçois ordre d'aller avec mon Régiment dans la Poméramie Suédoise. Approche de l'Armée Russe. 338

Fin de la Table des Chapitres du Premier Volume.